



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

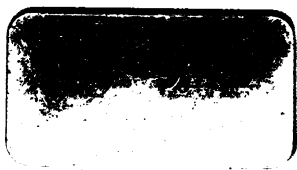
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



NAC
Series 5

* EN
(société)

Digitized by Google
143 E

**BIBLIOTHÈQUE
ACADÉMIQUE.**



TOME XI^e DE LA COLLECTION.

BIBLIOTHÈQUE

ACADÉMIQUE,

OU

*Choix fait par une Société de Gens-de-Lettres ,
de différens Mémoires des Académies fran-
çaises et étrangères , la plupart traduits ,
pour la première fois , du Latin, de l'Italien,
de l'Anglais , etc.*

Mis en ordre par A. ^{atome} ~~SÉRIEYS~~, Censeur au Lycée
impérial de Douai, Professeur d'Histoire, et Secrè-
taire de la Faculté des lettres, à l'Académie de cette
ville.

Dédié à S. M. JOACHIM NAPOLEON,
Roi des deux-Siciles.

TOME IV.

Contenant les Mémoires sur la Littérature.

A PARIS,

Chez DELACOUR, Imprimeur - Libraire, rue J.-J.
Rousseau, n°. 14, vis-à-vis la Poste aux Lettres.



1811.

ms
AV

ROY W. B.
J. B. B.
V. B. B.

LITTÉRATURE.

SUR
LA PHILOSOPHIE
DES ASIATIQUES (1),

Par M. GUIL. JONES.

EN suivant dans mes dissertations l'ordre des progrès de l'esprit humain dans l'étendue graduelle de ses trois principales facultés, la *mémoire*, l'*imagination* et le *raisonnement*, je devrais offrir un essai sur les arts libéraux des peuples de l'*Asie*, avant de traiter de leurs *sciences abstraites*, parce que le *génie* qui invente a toujours devancé chez les peuples les travaux laborieux de l'esprit analytique.

J'entends par *science* un assemblage de propositions transcendantes accessibles à l'es-

(1) *Asiatic. Research.* t. III, traduit de l'anglais pour la première fois.

Tome IV. Littér.

1

prit humain, et réductibles à de premiers principes, axiomes ou maximes desquels ils puissent dériver tous dans un ordre régulier. Mais, sans prétendre en donner ici une définition logique, je me bornerai à traiter des cinq divisions de la philosophie asiatique, qui sont : la *physiologie* et la *médecine*, la *métaphysique* et la *logique*, la *morale* et la *jurisprudence*, la *physique* et les *mathématiques*, dont la *religion de la nature* a été, dans tous les âges et chez tous les peuples, le résultat sublime et consolant. Je m'étendrai sur les progrès que les *Indiens* ont faits dans ces sciences, sans négliger de mentionner dans l'occasion les connaissances des *Arabes*, des *Persans*, des *Tartares* et des *Chinois*.

I. Le premier article offre peu de choses à dire ; car il ne paraît pas qu'il existe dans aucune langue de l'*Asie* un seul traité original de médecine considérée comme science. Il est vrai que, dans ces régions, la médecine semble avoir été de tems immémorial ce que nous la voyons encore de nos jours chez les *Hindous* et les *Musulmans*, une histoire empirique de maladies et de remèdes, fort utile, je le veux croire, et digne d'un soigneux examen, mais

absolument étrangère au sujet que nous traitons. Quoique les *Arabes* aient suivi principalement les *Grecs* dans cette branche de connaissances, et qu'ils l'aient été implicitement eux-mêmes par les autres écrivains *mahométans* (je ne fais pas mention des livres de médecine des *Chinois*, sur lesquels je ne saurais encore rien avancer avec certitude), nous trouvons tant de livres *samscrits* qui traitent de la médecine des anciens *Indiens*, que, s'ils ont un système théorique, nous ne pourrions pas manquer de l'y découvrir aisément.

L'*Ayournvéda*, regardé comme l'ouvrage d'un médecin céleste, est presque entièrement perdu. C'est un malheur pour la curiosité des Européens ; mais le malade *indien* ne peut qu'y gagner ; car l'idée de révélation exclut les améliorations de l'expérience, et, de toutes les sciences, la médecine est celle qui doit y être le plus soumise. J'ai trouvé moi-même avec étonnement dans le *Véda* un fragment de cet œuvre primitif qui traitait de l'anatomie du corps humain, et contenait en outre des recherches sur la formation et la croissance du fœtus. Les lois de *Menou* semblent montrer qu'anciennement

les raisonnemens sur les mystères de la génération étaient une passion dominante chez les *Indiens*, passion portée, selon d'autres autorités, au point de faire tourner les disputes physiologiques en schisme religieux, et de causer des guerres sanglantes entre les sectaires.

Il résulte de tout cela que nous ne devons point attendre, de l'examen des livres de médecine de l'Orient, la découverte de vérités bien importantes; mais qu'il faut les examiner pour rendre complète l'histoire de la philosophie universelle, et pour fournir aux gens de lettres de l'Europe les matériaux authentiques d'un traité des opinions que les anciens philosophes de l'*Asie* professaient touchant cette matière.

II. La division suivante nous présente une carrière vaste et nouvelle; car la métaphysique des *Brahmens* et leur logique qui sont contenues dans leurs six *satras* philosophiques, et expliquées par une multitude de gloses et de commentaires, avaient été jusqu'à présent inaccessibles aux *Européens*; mais avec le secours du *samscrit* nous pouvons enfin lire les ouvrages des *Saugatas*, *Baoudhas*,

Arhatas , *Jainas* , et autres philosophes hétérodoxes , et nous devons en conclure que les opinions métaphysiques sont toutes puissantes dans la *Chine* , au *Japon* , dans la péninsule orientale de l'*Inde* , et chez plusieurs grandes nations *tartares*. On trouve aussi en *persan* et en *arabe* de bons traités de cette science ; les uns copiés du *grec* , les autres enseignant la doctrine des *Soufis* qui avait anciennement une grande prépondérance, et qui la conserve encore dans ce monde oriental.

Un petit traité en quatre chapitres , attribué à *Vyasa* , est le seul *sastra* philosophique dont j'aie pu lire le texte original avec un *brahmen* de l'école de *Védanti*. Cet ouvrage est singulièrement obscur, et quoiqu'en sentences harmonieusement cadencées , ressemble plus à une table de matières ou à quelque sommaire exact , qu'au traité d'un système ; mais le judicieux et savant *Sancara* en a éclairci toutes les obscurités. Non-seulement son commentaire sur le *Védanta* explique le texte mot à mot , mais il présente un aperçu précis de toutes les écoles *indiennes* , depuis celle de *Capila* jusqu'à celles des hérétiques de la date la plus récente.

On ne doit pas attendre de moi que , dans

c'est un des faits les plus intéressans que j'aie remarqués dans l'Asie : sinon , il est bien extraordinaire qu'une semblable histoire puisse avoir été fabriquée par le candide *Moh'sani Fanè* , ou par quelques simples *parsis* ou *pandits* avec lesquels il s'entretenait. Enfin , n'ayant point eu la faculté d'étudier le *nyaya sastra* , tout ce que je puis assurer , c'est que les écrits philosophiques des *Brahmens* offrent , ainsi que les controverses qu'ils débitent , des exemples fréquens de parfaits syllogismes. Quels que soient le mérite de *Gotama* , et le tems où il a vécu , l'école la plus célèbre de l'Inde est celle de *Kyasa* , dont j'ai parlé auparavant ; il eut pour disciple *Djaimini* , qui lui fut opposé dans quelques points que le maître cite avec une modération respectueuse , mais qui soutient son institution dans le plus haut degré de considération. Leurs systèmes sont fréquemment distingués par les noms de premier et le second *nynansa* , mot qui indique comme *nyaya* , les opérations du jugement et ses conclusions. Cependant on nomme plutôt le traité de *Kyasa* , ou *Védanta* , ou le principe et la fin du *Véda*.

Le dogme fondamental de l'école de *Vé-*

danti, dont l'incomparable *Sancara* fut un des partisans les plus zélés et les plus illustres dans un âge plus moderne, ne consiste point à nier l'existence de la matière, c'est-à-dire de la solidité, de l'impénétrabilité et de l'extension des corps, ce qu'on ne pourrait combattre sans folie, mais à corriger les idées populaires qu'on s'en est faites, et à soutenir que rien n'est au-dessus des conceptions de l'esprit; que l'existence et la perception sont des synonymes; que la forme extérieure et les sensations sont illusoires, et qu'elles s'évanouiraient, si la puissance divine qui les soutient seule, demeurerait inactive un moment.

La philosophie indienne a pour base les attributs de Dieu, qui sont la toute-puissance, la sagesse et la bonté; aussi rien n'est-il plus éloigné de l'impiété que son système, entièrement fondé sur les principes d'une dévotion fervente.

Si la doctrine des *Védantis* est absurde et erronée, les disciples de *Bouddha* se sont précipités, à ce qu'on prétend, dans une erreur diamétralement opposée. Ils nient l'existence de l'esprit pur, et croient qu'il n'y a que la *substance matérielle* qui existe

réellement. Je ne saurais réfuter cette accusation qu'on peut soupçonner de malignité, n'ayant lu que quelques pages d'un livre *saugata*, qui commence comme tous les ouvrages *indiens* par le mot *om*, symbole des attributs divins. Il est suivi d'un hymne à la déesse de la Nature, sous le nom de *Arya*. Elle a encore d'autres dénominations que les *Brahmens* donnent continuellement à leur *Dévi*. Mais ceux d'aujourd'hui qui ne pensent pas qu'il existe de *Dévi*, c'est-à-dire de *Déesse*, ne veulent qu'exprimer allégoriquement la *Puissance de Dieu* qui se découvre dans la création de l'Univers, dans sa conservation et son renouvellement. Nous ne pouvons donc point conclure sans injustice que les *schismatiques* ne reconnaissent point d'autre dieu que la *nature visible*, et qu'ils sont de véritables athées.

III. Les moralistes de l'Orient ont pris pour la plupart l'usage de tourner leurs conseils en maximes sentencieuses, relevées par de vives comparaisons, ou de les renfermer dans des apologues ingénieux. Il y a en *Arabe* et en *Persan* des Traités de philosophie et de morale parfaitement bien raisonnés et écrits

avec clarté et élégance ; mais remarquez que, dans l'Orient, tous ceux qui enseignent la morale et la sagesse, sont poètes. Leurs ouvrages, composés dans les cinq langues principales de l'*Asie*, sont en si grand nombre, que je n'en finirais point, si je voulais en donner la liste.

On a prétendu que les hommes les plus sages de ce monde avaient ignoré les deux grandes maximes : *ne fais point à autrui ce que tu ne veux point qu'on te fasse, et, au lieu de rendre le mal pour le mal, faisons du bien même à celui qui nous offense.* Mais le premier précepte se voit dans un discours de *Lysias* et est répété dans plusieurs passages de *Thalès* et de *Pittacus*. Je l'ai même trouvé mot pour mot dans les œuvres originales de *Confucius* ; et je puis citer encore, en faveur du second, le beau distique d'*Arya*, qui fut composé au moins trois siècles avant notre ère et qui enseigne les devoirs d'un homme de bien ; qui sont : *non-seulement de pardonner à celui qui nous nuit, mais de désirer même de lui faire du bien, comme l'arbre de Sandal qui répand ses parfums sur la hache qui le renverse.*

Ce vers de *Sadi* est encore un témoi-

gnage irrécusable : rendre le bien pour le bien , est une action légère de réciprocité. Mais , ajoute-t-il , l'homme vertueux accable de bienfaits celui qui l'offense. Et les *Musulmans* ne manquent guère de réciter ces quatre distiques d'*Hafez* dans lesquels cette maxime est relevée par les allusions d'une imagination fleurie.

« *Apprends de cette coquille d'Orient à aimer tes ennemis , et charge de perles la main qui t'apporte le malheur. »*

« *Innaccessible comme ce roc à la bassesse d'un orgueil vindicatif , orne de pierres précieuses la main qui déchire ton flanc. »*

« *Vois comme cet arbre paie par des fruits délicieux ou des fleurs parfumées , la pluie de pierres qui l'écrase. »*

« *Toute la nature s'écrie à haute voix : l'homme peut-il faire moins que de guérir celui qui le blesse , et de bénir celui qui l'outrage ? »*

La moitié environ de la jurisprudence est étroitement liée à la morale ; mais les lettrés de l'Asie , regardant leurs lois comme d'institution divine et non comme le résultat des combinaisons de la sagesse hu-

maine, je passe à la quatrième partie qui embrasse les sciences abstraites.

IV. J'ai déjà eu l'occasion de parler de la métaphysique *indienne* des *corps naturels*, selon les plus célèbres écoles de l'*Asie*, auxquelles on croit que *Pythagore* emprunte plusieurs de ses opinions et que les anciens sages de l'*Europe* doivent, comme *Cicéron* nous l'apprend, l'idée de la *force concentrique* et un principe de *gravitation universelle*, qu'ils n'ont pourtant jamais entrepris de développer. Ainsi j'ose affirmer, sans vouloir arracher une seule feuille des lauriers de l'imortel *Newton*, que toute sa théologie et une partie de sa philosophie se retrouvent dans les *Vedas* et même dans les ouvrages des *Soufis*, que l'*esprit pur parexcellence* qu'il soupçonna de pénétrer les *corps naturels*, et de s'y cacher, d'être le moteur de l'attraction et de la répulsion, de l'émission, de la réflexion et de la réfraction de la lumière, de l'électricité, de la caléfaction, des sensations et du mouvement musculaire, est représenté par les *Indiens* comme un *cinquième élément* doué de ces vertus. Les *Vedas* fourmillent d'allusions faites à une

force attractive universelle qu'ils attribuent particulièrement au soleil, appelé par cette raison *Adilya* ou l'*attracteur*; et les mythologues entendent par ce nom, le fils de la déesse *Aditi*. Les passages les plus surprenans de cette théorie de l'attraction se rencontra dans le joli poème allégorique de *Chérin* et *Ferhad*, ou l'*esprit divin* et l'*âme humaine, pieuse sans préjugé*, ouvrage qui étincelle du feu de la poésie et de la religion, depuis le premier vers jusqu'au dernier.

L'histoire de l'astronomie de l'*Inde* est contenue dans trois traités; le premier de *Parasara* renferme celle du premier âge des sciences dans cette région; *Varaha* traite dans le second, augmenté des amples commentaires de son savant fils, de l'astronomie du moyen âge; et le troisième, composé par *Bhascara*, contient l'histoire de celle des temps modernes en comparaison. Le précieux ouvrage de ce dernier philosophe, renferme encore les élémens d'une arithmétique *universelle* ou *spécieuse*, avec un chapitre sur la géométrie. *Bhascara* fait mention de livres plus anciens qui traitent de l'algèbre; mais l'ouvrage *sanscrit* dont on tirerait les

meilleurs documens est le *Kchétradersa* ou *vue sur les connaissances géométriques*, compilation en un gros volume et formée par ordre du célèbre *Jayasinha*, et qui comprend tous les fragmens des livres écrits sur cette science dans le langage sacré de l'*Inde*.

V. Le Corollaire universel admis par les *Indiens*, les *Arabes*, les *Tartares*, les *Persans*, les *Chinois*, et qui surpasse toutes les propriétés de l'homme, celles de la nature, les diverses branches des sciences, les combinaisons du raisonnement humain, est l'œuvre par excellence d'une intelligence qui créa toutes choses et qui les conserve, qui est infiniment bonne, sage, puissante, mais infiniment au-dessus de ses plus nobles créatures. Aucune langue, l'hébreu excepté, n'offre de plus sublimes élévations à l'Être des Êtres, des énumérations plus magnifiques de ses attributs ou de plus belles descriptions de ses œuvres visibles qu'on n'en trouve dans l'*arabe*, le *persan* et le *samscrit*, surtout dans le *koran*, dans les introductions des poèmes de *Sadi*, *Nizami* et *Firdaousi*, dans les quatre *Védas* et dans plusieurs endroits des nombreux *Savanas*. Mais des prières et des louanges

n'étaient point assez pour l'imagination sans frein des théologiens *Védantis* et *Soufis* ; et, mêlant à la certitude des principes religieux les écarts d'une métaphysique incertaine, ils allèrent jusqu'à raisonner avec confiance sur la vraie nature et sur l'essence de l'esprit divin. Ils avancèrent à une époque reculée. Ce qu'une multitude d'*Indiens* et de *Musulmans* soutiennent encore de nos jours , c'est que tout esprit est homogène ; que l'esprit de *Dieu* est de la même espèce que celui de l'homme, mais qu'il en diffère en degré d'une manière indéfinie ; et que la substance matérielle étant pure illusion, il n'existe dans l'univers qu'une substance générique spirituelle , seule cause première, agissante, substantielle et précise de toutes causes secondaires et apparentes, quelles qu'elles soient, mais douée d'une haute sagesse, et agissant par des moyens incompréhensibles dans les esprits qui en émanent.

Gotama n'enseigna jamais ce système auquel nous ne sommes point autorisés à ajouter foi ; mais on sait qu'une telle doctrine, fondée sur la croyance d'un créateur immatériel, constamment occupé de la conservation de son ouvrage, et rempli d'une bien-

veillance parfaite, est aussi directement opposée au panthéisme de *Spinoza*, que l'affirmative d'une proposition l'est à la négative.

La matière de ce discours serait inépuisable. Tous mes efforts ont tendu à renfermer dans ce peu de mots le plus de choses qu'il était possible (1).

(1) Ce discours paraît, au premier coup d'œil, étranger à la littérature proprement dite; mais il y rentre par les détails bibliographiques qu'il renferme, et c'est uniquement sous ce rapport que nous l'avons inséré dans notre collection.

SUR
LA MANIÈRE D'ÉCRIRE
ET DE LIRE
LA VIE DES GRANDS HOMMES (1),
Par M. DE MAUPERTUIS.

Si l'on pense que les grands hommes sont donnés au monde pour servir d'exemples, on verra de quelle utilité il est d'écrire leur vie. Aussi les plus excellens auteurs ont-ils regardé comme une de leurs plus dignes occupations celle de faire connaître ces hommes précieux à ceux qui n'ont pas pu les voir, et aux siècles où ils n'ont pas vécu.

Les vies des anciens philosophes que nous a laissées Diogène-Laerce, ne sont pas seulement un des livres les plus agréables ; elles sont un de ceux dont la lecture est la plus

(1) *Acad. de Berlin*, t. II. 1755.

utile. L'*Histoire de la philosophie*, de M. Brucker, qui joint à la vie de tous les philosophes anciens et modernes le précis de leurs opinions, ne saurait être assez lue ni assez louée. Le recueil des vies de nos philosophes français, écrites avec tant d'élégance par M. de Fontenelle, étant moins l'éloge des morts que l'instruction des vivans, aurait dû nous délivrer pour jamais de ces oraisons funèbres où le mort ne fournit qu'une généalogie et des titres, où l'auteur ne met que de l'esprit et des mots.

Un style pur, une analyse exacte, un examen judicieux, semblent suffire à ce genre : il y reste cependant encore quelque chose à désirer, et qui demande plus de subtilité que le reste : c'est de comparer les grands hommes les uns avec les autres. D'une exacte discussion de ce qui leur appartient, il se forme un résultat plus juste et plus animé que ne le peut être tout jugement abstrait sur les différens genres de mérite.

C'est ainsi que Plutarque, après nous avoir peint les personnages les plus illustres de l'antiquité, du pinceau le plus agréable et le plus fidèle, n'a pas cru avoir tout fait ; il a voulu rapprocher ses tableaux les uns des

autres, pour faire mieux distinguer les traits de ceux qu'il avait peints. On a une idée trop imparfaite des grands hommes qui sont à une trop grande distance d'eux. Ce n'est que par les rapports qu'ils ont avec leurs semblables, qu'on peut les bien connaître. Ce n'est que par cette comparaison qu'on peut bien juger de ce qui manque à chacun et de ce que chacun aurait pu avoir pour atteindre à la perfection.

Les parallèles de Plutarque ne tombent guère que sûr des héros ou des législateurs; mais il ne faut pas croire qu'on ne puisse appliquer qu'à de tels sujets ce genre de spéculation : tout génie distingué, dans quelque ordre que ce soit, en est susceptible et en est digne. Un homme illustre que cette Académie vient d'acquérir, nous en a bien donné la preuve dans le parallèle qu'il a fait de trois poètes fameux; à moins qu'on ne voulût dire que le charme de son style et la finesse de ses jugemens compensaient la différence qui se trouvait entre les sujets qu'il a choisis et ceux de Plutarque. Quoi qu'il en soit, la dignité de ceux dont je vais parler ne me laisse aucun scrupule à cet égard.

• Nous avons trois auteurs modernes d'ou-

vrages philosophiques qu'on peut en quelque manière comparer les uns aux autres : Montaigne, Bacon et la Mothe-le-Vayer. Le premier a le plus d'imagination, le second le plus d'esprit, le troisième a le plus de patience pour écrire des choses dont le plus souvent les deux autres ne se seraient point chargés.

On trouvera peut-être excessive la préférence que nous donnons à Montaigne et à Bacon sur le Vayer. Celui-ci paraît destiné à avoir le plus grand nombre pour lui. Ce qui est simplement au-dessus du médiocre a un succès plus universel que ce qui est trop au-dessus. Le Vayer a l'esprit juste et clair, beaucoup d'érudition, un style coulant et facile ; tout le monde sent cela : le génie et la profondeur lui manquent ; peu de gens s'en aperçoivent. Incapable de créer ni de discuter à fond, il a traité toutes sortes de matières, toutes avec la même mesure d'esprit, et toujours prêt à écrire sur tout.

On peut trouver du plaisir dans la lecture de ses ouvrages, par le grand nombre de faits singuliers tirés des relations de voyages, et par un nombre aussi grand de traits de l'antiquité qu'il avait bien recueillis ; mais il

présente tout sans en faire assez d'usage philosophique, et il n'est jamais guère que voyageur ou historien. On ne saurait, par exemple, voir plus de curiosités rassemblées qu'on en trouve dans son chapitre des Monstres : rien n'est si pitoyable, par rapport au physique et par rapport au moral, que ce qu'il en dit. Dans son *Hexameron*, qui est celui de tous ses ouvrages dont ses partisans font le plus de cas, et qui en effet est le plus raisonné, on ne trouve cependant que des lieux communs de scepticisme, et un esprit fort, bien superficiel.

Bacon est bien un autre homme. Si son imagination paraît céder à celle de Montaigne, ce n'est que parce qu'il a trop de méthode et trop de science, dont Montaigne avait trop peu. Il n'a pas traité moins de sujets que le Vayer ; mais toujours exact, toujours profond, il n'en a laissé aucun où il n'ait mis beaucoup du sien.

Dans son admirable *Système des sciences*, on voit, non-seulement l'état où chaque branche de nos connaissances se trouvait alors, et où la plupart se trouvent encore aujourd'hui, il marque ce qui manquait à chacune, et les moyens par lesquels elles

pouvaient être perfectionnées. Il faut avouer que l'excès de divisions et de sous-divisions, le choix singulier de termes peu usités ou employés d'une manière peu usitée, rendent pénible la lecture de cet ouvrage. Mais il faut avouer aussi qu'il fallait un génie aussi vaste et aussi universel que le sien, pour oser former le plan d'un tel ouvrage.

Il a peut-être mis encore plus d'esprit, mais assurément il n'en a pas fait un si heureux usage dans son *Traité de la sagesse des anciens*. On regrette de voir tant de subtilité employée à deviner des énigmes qui n'ont point de mot, tant d'art pour trouver une sagesse profonde dans des extravagances que le respect pour l'antiquité et le charme de la poésie peuvent à peine faire supporter. Bacon s'est donné assurément, pour son explication des fables, une peine que le sujet ne méritait point, et personne ne l'a blâmé. Un aussi grand génie que lui, pour s'être appliqué à chercher le sens caché de quelques-uns des oracles de notre religion, est aujourd'hui presque un objet de risée. Telle est la différence des temps !

Un autre ouvrage de Bacon qui pouvait être bien plus utile, s'il eût été bien exécuté

et entièrement exécuté, c'est son *Atlantis*. On y trouve de grandes vues et des choses excellentes ; mais il faut avouer que ce fragment semble plutôt être la règle d'un couvent, ou le plan d'une Académie, qu'une forme de gouvernement.●

Cet homme universel a aussi écrit quelques morceaux d'histoire, et la vie d'Henri VII, roi d'Angleterre, malgré quelques métaphores estimées alors, on y reconnaît un style simple et pur, l'ordre, la clarté, la vérité, l'exactitude, tous les caractères de l'histoire écrite par un philosophe.

Entre tant d'ouvrages excellens, s'il m'en fallait préférer un, ce serait ses réflexions morales et politiques (*sermones fideles*). Il a donné à un de ses livres le titre de *la Sagesse des Anciens* ; on devrait appeler celui-ci la sagesse de tous les tems et de tous les hommes. C'est tout ce que l'expérience la plus universelle pouvait apprendre à l'esprit le plus pénétrant et le plus étendu. Ces réflexions si fortes de sens sont écrites d'un style si simple, qu'on les prendrait d'abord pour des choses communes ; d'un style si court, qu'elles en paraissent quelquefois obscures. A mesure qu'on les relit et qu'on les exa-

mine, leur importance et leur lumière se font sentir, et l'on découvre des trésors. Quelle différence entre cet ouvrage et quelques autres qu'on a depuis voulu nous donner dans ce genre, où, dans des mots élégamment et agréablement arrangés, on cherche en vain la pensée!

Bacon a un dessein trop marqué d'être universel, qui lui a fait quelquefois traiter des sujets trop petits pour lui, et quelquefois d'autres qu'il n'entendait pas assez. Je n'aime pas à voir celui qui vient de donner de si excellens préceptes aux philosophes, aux rois et aux peuples, s'occuper de m'apprendre qu'il faut planter dans mon jardin de la marjolaine, des violettes blanches et y faire des grottes de verres colorés : peut-être cependant me trompé-je ; une grande supériorité d'esprit rapproche toutes ces choses, et les fait regarder du même œil.

Bacon serait peut-être moins excusable dans plusieurs endroits de ses ouvrages, où ce sage réformateur de la philosophie semble avoir oublié toutes ses règles : lorsque, par exemple, remarquant que les guerres sont plus fréquentes dans les pays du nord, que dans ceux du midi (supposé que cela fût),

il pense que la cause peut en être attribuée aux étoiles de l'hémisphère boréal ; lorsqu'il reproche aux astronomes d'être plus attentifs à observer le cours des astres, d'être plus attentifs à observer le cours des comètes dans les cieux qu'à marquer leurs effets sur la terre. On ne trouve que trop de raisonnemens semblables dans ses ouvrages : il faut les pardonner à la force des préjugés de son tems. A tout prendre, je ne crois pas que, parmi les anciens, ni parmi les modernes, il y ait eu un plus grand génie.

Dans les éditions posthumes de Bacon, où l'on a recueilli tout ce qui restait de lui, on trouve quelques pièces qui répondent peu à l'idée d'un si grand homme, et même qu'on pourrait dire assez médiocres. Ces pièces sont celles qui ont rapport à sa vie civile et à l'exercice de ses charges ; par la négligence qui y règne, et par tout ce qui y manque, on voit qu'il avait tout donné à la philosophie.

Que dire de Montaigne qu'il n'ait pas dit lui-même de soi ? Rempli d'amour-propre, libre dans le choix de ses sujets, comme dans la manière de les traiter, il a tout parcouru, n'a rien approfondi, mais a répandu de l'agrément partout. Quelquefois, à force d'es-

prit, il a pénétré des matières que l'on croirait qu'il n'a qu'effleurées, et qu'il n'a cru peut-être lui-même qu'effleurer. Une grande partie de ses succès est due à son tems et à son style plus philosophe que les philosophes de son siècle ; il demeure encore aujourd'hui aussi bel esprit que les plus beaux esprits du nôtre. Les Anglais, dont le caractère est la profondeur et la justesse, font plus de cas de lui que d'aucun autre auteur français ; est-ce pour exalter Montaigne, ou pour déprimer notre nation ?

Si l'on voulait faire un choix entre ces trois auteurs , on tirerait de Bacon un gros volume, un assez petit de Montaigne ; il faudrait laisser la Mothe-le-Vayer tel qu'il est.

Après avoir comparé Bacon avec deux philosophes modernes , je vais le comparer avec deux de l'antiquité, avec Plutarque et Sénèque ; car il faut remonter bien des siècles , pour trouver des hommes qui puissent entrer avec lui en quelque sorte de comparaison.

Bacon aura encore ici presque le même avantage qu'il a eu sur les deux philosophes français. Plutarque et Sénèque , supérieurs à le Vayer et à Montaigne , leur ressemblent

en grand , et ont à peu près les mêmes défauts. Plutarque (ceci paraîtra à quelques-uns un blasphème), mais je ne puis m'empêcher de le dire , plus savant que philosophe , fait plus briller sa mémoire que son jugement sans choix et sans justesse d'esprit ; un moment après qu'il a rapporté quelque trait admirable de morale , ou quelque réflexion profonde , il vous fait des contes des fées. Moins sensé alors que le Vayer , il est souvent dans sa manière de conter aussi allongé que lui. Combien par ces défauts. n'est-il pas inférieur à Bacon !

Sénèque , esprit plus vif et plus juste , ressemble souvent à Montaigne ; mais quoique toujours supérieur et plus attaché à un système , il est presque aussi rempli d'inconséquences et de contradictions que lui. Partout le bel esprit et le tour de la phrase l'emportent au-delà du vrai , et l'emportent quelquefois plus loin que Montaigne. On peut voir par la description que Bacon faisait de ce défaut (1), combien il est supérieur à ceux qui l'ont.

Sénèque et Bacon ont beaucoup écrit sur

(1) *De augm. scient.* lib. I.

la physique. Bacon , dans son système des sciences , a tracé dans cette étude un plan magnifique ; mais dans quelques essais qu'il en a voulu faire , malgré l'avantage de son siècle sur celui de Sénèque , il est presque aussi mauvais physicien que lui.

Le philosophe anglais semble avoir voulu faire lui-même une comparaison entre Démosthène , Cicéron , Sénèque et lui. Tous les quatre étaient à la tête des plus grandes affaires ; tous les quatre , ils ont éprouvé les plus cruels revers. Cette comparaison portant plus sur les mœurs que sur le genre d'esprit de ces grands hommes , elle n'entre pas dans le plan que je me suis fait ici , et je n'en dirai qu'un mot. Démosthène , convaincu de corruption et lâche , les armes à la main , retrouva le courage et la vertu dans la disgrâce. Cicéron , vertueux et faible , fut un héros dans sa conduite. Sénèque , dont la réputation n'est pas restée intacte , semble avoir conservé la même ame à la cour , dans l'exil et dans la mort. On ne doit pas être surpris , si des hommes plus orateurs que philosophes , dont la vertu n'était fondée que sur des principes assez incertains , ont montré tant de contradictions. Pour Bacon , il serait

bien étonnant que l'esprit le plus juste , le plus profond , le plus sublime , aussi pénétré qu'il l'était des lumières de la religion , eût commis les indignités qu'on lui a reprochées : mais il poussa trop loin les complaisances pour le favori de son roi. C'est un crime dans tous les pays , et les lois le punissent en Angleterre.

DISCOURS

SUR

LES TALENS DU LITTÉRATEUR (1),

Par M. DE CATT,

Prononcé à l'Académie royale des Sciences et Belles-
Lettres de Berlin, année 1764.

MESSIEURS,

Porté par inclination à l'étude des belles-lettres, fixé à cette étude par un choix qui me flatte et qui m'honore, je devrais, à ce qu'il semble, commencer mes fonctions d'académicien par l'éloge de la littérature. Mais a-t-elle besoin de panégyriste; ou peut-elle en avoir de plus éloquent et de plus persuasif que l'estime dont jouissent les bons littérateurs, et que le plaisir qui accompagne

(1) *Acad. de Berlin*, t. XX.

toujours la lecture des ouvrages que nous ont laissés les beaux esprits de tous les tems. Si malgré cela , il se trouve encore quelque personne qui ne paraisse avoir que de l'indifférence pour les belles - lettres , qu'il jette les yeux sur ces sociétés illustres qui éclairent et honorent le genre humain , il verra que les littérateurs forment une de leurs classes principales.

Il est , je l'avoue , des académies qui sont uniquement destinées aux sciences ; mais il en est aussi qui sont uniquement dévouées à la littérature qu'on a toujours reconnue pour une des principales souveraines qui partagent l'empire des sciences. Que pourrais-je ajouter au jugement de l'Europe ancienne et moderne , et à la décision de tous les grands princes qui l'ont gouvernée et qui la gouvernent ?

Malgré la diversité des goûts qui partagent les hommes , la littérature a réuni tous les suffrages en sa faveur ; faut-il s'en étonner ? Elle renferme tout ce qui attire ordinairement l'affection , et l'estime des hommes ; agrémens , utilité , difficultés. *Agrémens* : le nombre de ceux qui ont le malheur d'être insensibles à cet égard , est trop petit pour

mériter d'être considéré. *Utilité* : on l'a prouvé sans réplique. Enfin *Difficultés* : entre mille personnes (1) qui s'y attachent , à peine une seule s'y distingue , et combien de talens en effet ne faut-il pas pour cultiver les lettres avec succès ! Mémoire , goût , imagination , esprit , génie (2) , toutes ces qualités sont nécessaires pour former un bon littérateur ; et toutes sont inutiles , si elles n'ont pas entre elles cette juste proportion qui fait l'écrivain excellent , comme celle de la force des fluides et de la résistance des solides constitue le tempérament robuste. Mais quelle est cette exacte proportion dont l'influence est si grande ? Quelle qualité de l'esprit doit dominer dans le littérateur ? Si celle qui doit dominer , se trouve trop faible , peut-on la fortifier par l'art ?

Voilà les questions que je me propose d'examiner. J'appellerai souvent à mon secours l'autorité des écrivains les plus célèbres : il ne m'appartient pas de faire

(1) Cic. *De Orat.* lib. I, sect. 2 et seq.

(2) Je ne parle pas de la vertu , ni de l'humanité qui est , par rapport à nous , la plus belle des vertus. On sait que sans elles toutes les sciences sont pernicieuses.

le législateur. Au reste , mon dessein n'est pas de considérer cette branche de la littérature qui recherche , explique et apprécie l'antiquité savante ; il faut s'être distingué dans ces belles connaissances , pour avoir le droit de fixer l'étendue de mémoire , la justesse de raisonnement et la mesure de sagacité qu'elles demandent. Je ne parle que des ouvrages d'esprit , et malgré ces limites que je me présente , mon sujet est encore fort étendu ; il embrasse tout ce qui est susceptible des ornemens de l'imagination , tout ce qui peut être du ressort du goût et du génie.

La nature qui nous a faits avides de connaissances (1), nous a aussi donné un penchant invincible pour l'harmonie et pour l'éloquence ; les sciences et la littérature satisfont cependant à cette avidité : l'entendement règne dans les sciences, l'imagination domine dans la littérature. Les sciences demandent plus d'attention et de jugement , la littérature exige plus d'esprit et de goût , et le génie étend ses droits sur les sciences et sur la littérature. Jugement , imagination ,

(1) *Omnes trahimur et ducimur ad cognitionem et scientiæ cupiditatem. Cic. De Offic. lib. I, sect. 6.*

esprit, goût, génie, mots que l'on aime à entendre, mais auxquels on attache rarement et difficilement une signification nette et précise. Ils expriment des idées fort complexes, des collections d'idées; et ces collections ne sont pas les mêmes chez tous les auteurs; elles sont du nombre de celles qu'il faut refaire, suivant le judicieux avis d'un de nos métaphysiciens modernes (1).

Je vais l'entreprendre autant qu'il est nécessaire pour éviter l'obscurité, pour prévenir les équivoques, et pour avoir un fil qui me guide dans le labyrinthe où mon sujet m'engage.

La principale opération de notre entendement (ce mot est exempt d'équivoque) est de juger. Un jugement est un acte de la faculté de juger; le jugement est le bon usage qu'on fait habituellement de cette faculté. Le principe et les conséquences sont exprimés d'une manière un peu triviale. Celui qui pour l'ordinaire juge bien, a du jugement, celui qui pour l'ordinaire juge mal, n'en a point. On ne dit pas du premier, qu'il a un bon jugement (2), ni du second, qu'il en a un

(1) L'abbé de Condillac.

(2) Le Dictionnaire de l'Académie assure qu'on dit

mauvais ; ou ces expressions ne sont tout au plus qu'un pléonasme autorisé.

Les jugemens les plus réfléchis , ceux qui sont appuyés sur les raisonnemens les plus profonds , ont pour base quelques-uns de ces jugemens immédiats ou instructifs que l'ame forme par une suite nécessaire de sa constitution ; je ne dirai point que , revêtus d'une expression générale et concise, ces jugemens primitifs prennent le nom de *proverbes* , de *maximes* , d'*axiomes* ; que les proverbes sont pour le peuple, les maximes pour les philosophes surtout, et les axiomes pour les géomètres ; qu'ils sont tout à la fois nécessaires et insuffisans pour augmenter les connaissances ; *insuffisans* , parce qu'ils n'apprennent que la vérité qui étonne ; *nécessaires* , parce qu'ils sont l'unique fondement de toute conclusion générale. Ces remarques sont inutiles à mon but.

Mais pour fixer les limites qui séparent les sciences de la littérature, il est nécessaire d'observer qu'il y a trois sortes de jugemens

d'un homme, *Il a un bon jugement*. Je crois cette décision peu d'accord avec l'usage ; au reste le Dictionnaire n'enseigne pas qu'on dise : *Un mauvais jugement*.

immédiats; que ceux de la première sorte regardent le rapport de deux idées; que ceux de la seconde concernent l'existence réelle ou l'existence possible d'une chose; et qu'enfin la beauté et la laideur sont les objets des jugemens de la troisième espèce. La faculté de faire l'application ordinaire de tous ces jugemens intuitifs, cette application dont tout homme est capable, s'il n'est pas imbécille, constitue le sens commun. La faculté de faire l'application recherchée des jugemens des deux premières sortes appartient aux sciences, et devient génie; s'il n'y a pas de conséquence à ce principe, cette application est à la portée d'un petit nombre de personnes, en observant néanmoins que les jugemens de la première sorte n'appartiennent qu'aux sciences, et que ceux de la seconde sont également du ressort des sciences et de la littérature (1); enfin ceux de la troisième espèce n'appartiennent qu'à la littérature, et c'est par l'imagination que le littérateur les applique aux objets qu'il considère.

(1) Tout ce que je vais dire appartient presque autant aux beaux-arts en général qu'à la littérature. Je ne nomme que la dernière, pour éviter les discussions

L'imagination est pour un philosophe la faculté de se représenter les objets absens, comme s'ils frappaient nos sens; pour un artiste inventif, c'est la faculté de combiner les productions de la nature, en sorte que par cette combinaison elles produisent un effet déterminé qu'elles n'auraient pas produit autrement; pour un géomètre, c'est le don de découvrir la liaison éloignée qui se trouve entre les conséquences éloignées et les principes, et de saisir les moyens les plus propres à mettre cette liaison en évidence; pour un littérateur, c'est à mon avis la faculté de concevoir et d'exprimer fortement les objets. L'imagination du philosophe se borne à ce qui frappe les sens externes; l'imagination du littérateur s'étend aux sens internes; la première est absolument indépendante de l'expression qui est nécessaire pour la seconde; celle-ci exclut les représentations faibles et dénuées de circonstances, et celle-là les admet; l'imagination du philosophe est *saine* quand elle représente les choses telles qu'elles sont; et celle

dans lesquelles il me faudrait entrer si je parlais des beaux-arts en général.

du littérateur, quand elle les peint mieux qu'elles ne sont, mais telles qu'elles pouvaient être; elle devient *genie*, lorsqu'elle peint à grands traits les grands objets; et le génie s'élève jusqu'au *sublime*, lorsqu'il peint d'un mot la nature entière, ou qu'il en représente une partie dans sa plus grande perfection, et qu'il parvient à surprendre, à ravir, à transporter l'auditeur.

Faute d'un nom propre, j'appellerai *talent* la faculté de concevoir et d'exprimer convenablement les objets petits ou médiocres (1). Le talent se transforme en *esprit*, lorsque dans les objets qui sont à sa portée, il découvre des rapports délicats, fins et difficiles à apercevoir.

Le génie, le talent et l'esprit supposent le *bon sens*, qui consiste à n'apercevoir les objets que dans la proportion exacte qu'ils ont avec notre nature ou avec notre condition.

(1) Cette acception du mot *talent* ne m'est pas tout à fait particulière. Selon Montesquieu, l'objet du talent est une chose extrêmement particulière. (*Dict. encyclop. art. Goût*, p. 763, vol. I, au commenc.) Selon Vauvenargues, le génie peut se définir, *un instant élève, lumineux, actif*; le talent, *un génie pour les moindres choses*.

Le bon sens du littérateur, appliqué aux moindres traits de l'image et aux détails des rapports, du style et du plan, s'appelle *discernement*.

Si les rapports n'existent pas, si l'image est différente de la réalité, l'esprit, le génie, le talent s'évanouissent et font place à l'*imagination déréglée*, mère de la *puérilité*, de l'*affectation*, de l'*enflure*.

Pour être plus exact dans la suite, j'ai resserré la signification du mot *génie*. C'est, dans notre langue, l'aptitude qu'un homme a reçue de la nature pour faire bien et facilement certaines choses que les autres ne sauraient faire que très-mal, même en prenant beaucoup de peines (1). Dans ce sens, Anacréon avait du génie pour composer des chansons, Watteau pour représenter des fêtes de village, le Bassan pour peindre les animaux. Ces artistes avaient du génie; mais Homère, Michel-Ange, Raphaël étaient des génies. C'est de cette faculté supérieure que je dois parler.

Mon sujet exclut ce génie qui découvre

(1) L'abbé Dubos, *Réflexions sur la poésie et sur la peinture*.

les merveilleuses propriétés des nombres et des lignes, qui règle, pour ainsi dire, le mouvement des planètes, et qui arrache à la nature ses secrets les plus cachés. L'exactitude m'a fait exclure le talent, le génie faible, le génie heureux et même le beau génie. Celui dont je parle dédaigne tout ce qui n'est pas grand (1); le talent ne s'élève pas au-dessus du médiocre.

L'imagination, pour l'ordinaire, se borne aux parties, l'esprit aux rapports; le bon sens embrasse le choix du sujet, le plan et le ton général du coloris, et le discernement guide toutes ces facultés. Les objets représentés par une imagination dérégulée, sont des grotesques. Si le bon sens, soutenu par le talent, essaie de les imiter, vous aurez des passages copiés à l'aide d'une chambre obscure; mais si l'imagination saine et animée par le génie entreprend de les peindre, elle produira des tableaux de Michel-Ange. Le bon sens est un miroir plan, sans tache et sans défaut, et qui représente les objets dans leur grandeur naturelle, avec leurs

(1) Voyez à ce sujet l'excellent Mémoire de M. Sulzer, dans les *Mém. de l'Acad. de Berlin*, de l'an 1757.

parties chacune à sa place. L'imagination est un miroir concave qui, suivant l'emplacement, montre les objets plus grands ou plus petits que le vrai, confus ou distincts, droits ou renversés; et c'est le discernement qui place ce miroir dans le jour le plus convenable, et les objets dans la position la plus avantageuse.

Ainsi le génie, l'imagination et le bon sens du littérateur ne sont pas les mêmes facultés que celles qui, chez le philosophe, sont appelées du même nom. Les uns et les autres diffèrent encore plus par leur objet. Celui des sciences est le *vrai*, et celui de la littérature est le *beau*. On ne dispute point sur la nature du *vrai*; celle du *beau* n'est pas encore déterminée, malgré les soins d'un grand nombre d'écrivains estimables.

ANALYSE

DE

LA NOTION DU GOUT (1),

Par M. FORMEY.

Ce sujet a été manié par de très-habiles gens ; j'ai lu tout ce qu'on a écrit de mieux là-dessus ; mais ce n'est d'après aucun de ces ouvrages que je vais tracer mes réflexions ; il se peut qu'elles soient un résultat d'une réminiscence vague des choses que la lecture ou la conversation offrent à notre esprit, sur une matière aussi intéressante, qu'on a pour le moins aussi embrouillée qu'éclaircie. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles sont nées dans le mien, sans avoir aucun rapport à ces réminiscences ; elles sont les consé-

(1) *Acad. de Berl.* 1760.

quences d'un principe que j'ai médité et que je vais développer.

Le goût, relativement à l'ame, est ainsi nommé par métaphore ; c'est un terme emprunté d'un de nos sens, dont l'usage consiste à distinguer dans les corps sensibles certaines facultés qui nous affectent et qui produisent une quantité innombrable de sensations particulières et différentes, réunies sous la sensation générale du goût, comme l'organe du goût savoure en particulier une foule de choses différentes ; de même notre ame, à mesure que les idées naissent et se développent en elle par l'intervention des sens, se plaît ou se déplaît dans la considération de ces idées, travaille à faire renaître celles qui lui ont plu, ainsi qu'à celles qui lui ont déplu. C'est par cette action qu'elle montre du goût pour les uns, du dégoût pour les autres. La comparaison entre les objets du goût matériel, et ceux du goût de l'ame s'étend encore plus loin. Comme il y a des saveurs simples qui se trouvent dans les corps sans aucune préparation ou addition de notre part, et des saveurs composées où l'art combine différentes choses d'un goût agréable pour en former un tout plus agréable encore,

de même les choses qui seules isolées plaisent à notre ame, lui plaisent encore davantage, quand certaines combinaisons en rassemblent plusieurs sous un même point de vue. Un distique, un quatrain peuvent être goûtés; mais, à choses égales, ils ne le seront jamais autant qu'une tragédie, qu'un poème épique. Il faut en dire autant d'un petit pavillon, d'un salon de jardin, comparés à un magnifique palais. Plus le nombre des choses qui nous plaisent chacune en particulier s'augmente, selon certain ordre et certaines règles, plus notre goût est flatté et satisfait.

Tels sont les rapports entre les deux espèces de goût; mais une différence bien marquée et spécifiée les distingue, de manière à ne plus les confondre. Le goût *corporel*, dont la langue et le palais sont le siège, porte à l'ame une sensation; mais il l'y porte entièrement confuse, sans qu'il existe, ni puisse jamais exister, un degré quelconque de possibilité de distinguer quoi que ce soit. C'est le cas de toutes les sensations. L'œil n'aperçoit point les parties primitives des corps d'où partent les impressions de l'étendue et des couleurs; l'oreille ne saisit point les vibrations élémentaires de l'air qui

forment les sons et les modulations , et il y a encore plus de grossièreté dans la conception des choses tactiles et olfactives. Voilà le partage et le caractère en même temps distinctif des sensations corporelles et du goût en particulier. Mais l'ame va plus loin ; elle considère , autant qu'il lui est possible , dans les choses qu'elle goûte , les causes ou les raisons des plaisirs qu'elle y trouve ; et quoique plusieurs circonstances viennent traverser ses opérations , et ses regards à cet égard , il est toujours certain qu'elle tend à une sorte d'analyse des objets du goût , et que ce sont les progrès de cette analyse qui augmentent ceux du goût , l'épurent et le perfectionnent ; ce qui arriverait toujours si l'analyse était toujours juste, conforme aux qualités réelles des choses , et qu'elle ne fût pas si souvent dérangée et altérée par de fausses impressions et des préjugés de toute sorte. De là la dépravation du goût , et les contradictions qui règnent entre les goûts , soit des particuliers , soit des nations.

Quoi qu'il en soit , l'ame ne goûte que ce en quoi elle commence à découvrir quelque chose qu'elle juge être une beauté , une perfection ; la naissance de cet acte , le premier instant de cette découverte , annonce que le

goût n'est plus un simple mécanisme du corps, mais que l'ame y intervient et qu'elle se l'est appropriée. C'est donc ici le lieu de placer ma définition du goût, afin qu'elle serve de base à tout ce discours.

Le goût est en général *la connaissance des beautés quelconques répandues dans les ouvrages de la nature et de l'art, en tant que cette connaissance est accompagnée de sentiment*. Toutes les équivoques, tous les embarras, qui régnerent dans les raisonnemens ordinaires sur le goût, disparaissent, ce me semble, à l'aide de cette définition, et disparaîtront d'autant mieux qu'on l'approfondira et qu'on saura l'appliquer : en effet, cet embarras et ces équivoques viennent de ce qu'on a presque toujours tronqué la définition, en bornant le goût, tantôt à la connaissance seule, tantôt au sentiment seul. Les uns ont cru qu'avoir du goût, c'était pouvoir expliquer, développer, discourir, raisonner ; et qu'un homme qui soumettait les objets du goût à ces opérations, était par cela même un homme de goût. Les autres ont prétendu que celui qui, à la seule présence des objets en question, était ému, affecté, ébranlé, quelquefois même enthousiasmé et ravi, possé-

dait le goût , quoiqu'il ne fût pas en état de donner la moindre idée de ce qui produisait en lui de semblables situations. L'assertion ne saurait avoir lieu , ni au premier , ni au second égard. Il n'y a quelquefois pas la moindre étincelle de *goût* dans les personnages les plus doctes et les plus profonds. Ils ont beau s'épuiser en préceptes , en distinctions , en analyses , faute de sentiment , il leur arrive de condamner des beautés qui ne peuvent être saisies et senties que par une faculté dont ils sont destinés ; ils voudraient tout tirer au cordeau , tout soumettre à l'équerre , et dès-lors les grâces qui ne respirent qu'aisance et liberté s'enfuient sans retour , les saillies heureuses , les traits hardis de génie , les licences des grands maîtres disparaissent , et font place à une triste et ennuyeuse sécheresse. D'un autre côté , ceux qui n'ont pour guide qu'un sentiment aveugle , marchant à tâtons , vont quelquefois se heurter fort rudement contre les principes du bon sens , et ne sauraient surtout être d'aucune utilité pour former et diriger les autres , puisqu'un simple sentiment est une idée qu'on ne peut communiquer.

J'avoue cependant que , s'il y avait né-

cessité d'opter entre la connaissance et le sentiment et qu'on ne pût donner le nom de goût qu'à l'une de ces deux choses, il appartiendrait à plus juste titre à la seconde qu'à la première, puisque c'est le sentiment seul qui a de l'analogie avec ce que nous appelons *goût* à l'égard du corps. La connaissance juge et apprécie, mais ce n'est qu'après que le sentiment a goûté; et par conséquent si l'on voulait parler à la rigueur, il n'y a que le sentiment qui goûte. On peut le comparer à l'instinct des animaux, et comme lui, il est sûr jusqu'à un certain point; il l'est cependant beaucoup plus dans les animaux, premièrement parce qu'il est beaucoup moins varié; il s'en faut infiniment qu'il y ait autant d'objets qui les affectent, et dont les impressions se croisent, se traversent et souvent se détruisent l'une l'autre; en second lieu et surtout parce qu'il se réduit au pur mécanisme, ou peu s'en faut, l'ame des bêtes n'ayant ni raisonnement, ni liberté, ni tous ces caprices qui agitent continuellement celle des hommes, et leur font perdre de vue le vrai *goût*, le goût simple et naturel, qu'ils étouffent sous l'amas, pour ainsi dire, d'une

infinité de goûts fantasques et imaginaires. Il n'est pas surprenant que les controverses sur le goût soient interminables au point d'en faire quelquefois nier l'existence, puisque très-souvent tel ou tel *goût* particulier qui fait l'objet de la dispute est faux, dénaturé et inconciliable, si je puis parler ainsi, avec aucune sorte de principe.

L'étonnante diversité des *goûts* n'est pas difficile à expliquer, d'après la définition que nous avons du *goût* en général, considéré en soi, et dans ses causes réelles et primitives. Cette diversité vient, et doit nécessairement venir de l'inégale distribution des deux principes du *goût*, des connaissances et du sentiment. Je crois pouvoir assurer qu'il n'y a personne à qui l'une ou l'autre de ces deux choses manque absolument. Les gens les plus grossiers, les plus stupides ont certaines lueurs obscures, certaines notions confuses du *beau*, tout comme ils ont une logique naturelle, à l'aide de laquelle ils tirent des conséquences de certains principes; d'un autre côté, il n'y a point d'homme dénué de tout sentiment, inaccessible à toute impression, pour qui tout soit égal et indifférent, quoiqu'il y en ait qui poussent

l'insensibilité extrêmement loin, et qui ressemblent plus à des statues qu'à des êtres organisés et vivans. De ces deux points, je veux dire, du plus bas degré de connaissance et du plus bas degré de sentiment, partent et s'élèvent les uns au-dessus des autres une infinité d'états intermédiaires jusqu'aux deux points opposés, la connaissance la plus distincte et le sentiment le plus exquis. Cet espace est rempli à l'égard des hommes (car on pourrait l'envisager aussi à l'égard d'une chaîne d'Êtres dont l'espèce humaine ne serait qu'un chaînon), il est rempli, dis-je, par tous les habitans de cette terre, qui ont été, sont, et seront, et dont chacun a eu, a, ou aura son *goût* propre, et différent de celui de tous les autres, proportionnellement au degré de connaissance qu'il possède, et au sentiment dont il est doué ici comme partout ailleurs, le principe des *indiscernables* a lieu.

Dans l'usage ordinaire, ceux en qui l'on ne remarque aucune connaissance, aucune réflexion relative aux objets du *goût*, sont censés entièrement privés d'idées à cet égard, quoiqu'ils en aient toujours de plus ou moins confuses. Ce paysan qui, à la vue

de quelque chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture, ouvre de grands yeux et une bouche béante, roule assurément dans sa tête quelques idées du *beau*, selon la portée de son génie; mais comme il est incapable de les développer, et qu'il n'en résulte aucun effet sensible, elles sont comptées pour rien; c'est un infiniment petit qui n'entre dans aucun calcul, qui ne grossit aucune somme. Ceux qui ne donnent aucun signe de sentiment, et que rien ne tire de leur létargique indifférence, sont aussi réputés sans *goût*, quoiqu'on ne puisse douter qu'il ne s'excite en eux quelque ébralement, qu'ils n'éprouvent quelque chatouillement secret, mais qui n'est pas suffisant pour les tirer de leur assiette. Ce dernier ordre de personnes est le plus rare, la nature est beaucoup plus libérale du sentiment que de la connaissance; ou plutôt le sentiment est un don immédiat de la nature, et par conséquent doit être universel; au lieu que la connaissance présuppose toujours un travail, un développement d'idées, qui dépend du concours de certaines circonstances, dont l'existence est casuelle. Ces remarques étaient nécessaires, pour ôter toutes équivoques dans

celles qui vont suivre, où nous semblons supposer dans les uns un goût de pure théorie et dans les autres un *goût* de pur sentiment.

Arrêtons nos regards sur ces contrées qu'éclaire la lumière des sciences et des arts ; le *goût* semble y avoir fixé son empire, mais il s'y exerce d'une manière si bizarre qu'on a bien de la peine à démêler l'esprit et les lois de cet empire, et de les concilier avec des lois antérieures et immuables, celles de la raison et du bon sens.

D'abord on distingue dans la foule quelques personnes qui ont acquis de la célébrité et dont les productions ont eu une vogue qu'ils ne manquent pas d'attribuer uniquement à leur mérite, à la perfection de leurs ouvrages, quoique l'expérience prouve souvent qu'elle n'est l'effet que du caprice et de certaines circonstances passagères. Ces illustres du siècle ne manquent guère de s'ériger en législateurs, et de vouloir astreindre les autres à suivre les modèles qu'ils leur ont tracés, à puiser dans leurs écrits, comme dans la source la plus pure du *goût*. Le ton imposant dont ils parlent et les éloges qu'ils reçoivent de leurs admi-

rateurs, en imposent aux esprits vulgaires. Les jeunes gens qui entrent dans la carrière ; croient n'avoir rien de mieux à faire que d'aller à la gloire par une route qu'ils trouvent frayée, et voilà comment il arrive qu'un homme peut donner le ton et la loi en fait de goût, à son siècle, et s'arroger une espèce de dictature, sous laquelle tout plie. Cependant la raison ne saurait perdre ses droits ; il se trouve toujours quelqu'un qui, de sang-froid, examine, pèse, évalue, les ouvrages et les talens des grands hommes à la mode, et parvient à se convaincre qu'il y a plus de prestige et d'illusion dans leur fait, que de valeur réelle et de prix intrinsèque. Ce sont, pour l'ordinaire, des imaginations vives, des génies ardens, en qui tout pétille, tout étincelle, mais dont le sort est pareil à celui des fusées qui s'élèvent avec un grand éclat, pour retomber éteintes et amorties. Otez-leur le mérite de l'expression et de l'imitation, ce qui reste ressemblera à ce *subjectum* ou *substratum* des anciens, dont les scoliâstes parlaient tant, et qu'on ne saurait découvrir, ni reconnaître à aucune marque. Ces gens-là gâtent souvent beaucoup plus le goût qu'ils ne le perfectionnent. Ils

n'ont guère qu'un seul moule dans lequel ils jettent tout, comme si chaque genre d'ouvrage n'avait pas ses beautés propres et incommunicables. Cela vient de ce qu'ils n'ont point de théorie fixe; qu'ils n'ont jamais étudié les règles; qu'ils ne sont jamais remontés aux principes, et qu'un fol orgueil leur persuade qu'ils sont au dessus de tout cela. On est quelquefois surpris que tant d'ignorance puisse accompagner tant de présomption; mais ce phénomène, à force d'être devenu commun, cesse d'être surprenant.

Vis-à-vis de ces oracles, mais dans une situation beaucoup moins brillante, sont placés ces savans profonds et méditatifs, qui ont lu et relu tout ce qui a été dit relativement au *goût*, concernant l'éloquence, la poésie, l'art du théâtre, qui ont soigneusement et scrupuleusement rédigé tous les préceptes qui s'y rapportent, qui en ont formé des espèces de théories, ou de systèmes, et qui de là, comme d'un tribunal, citent, accusent et jugent ceux qui travaillent dans le genre où ils prétendent être maîtres et docteurs. On ne saurait nier que de très-habiles gens n'aient tourné leurs vues de ce côté-là, et n'aient fort bien réussi dans les

traités didactiques qu'ils ont composés. Mais généralement parlant, ils n'ont pas eu assez de la portion du *goût* qui consiste dans le sentiment, leur critique s'est souvent appesantie mal à propos sur des choses dont ils ne sentaient pas les beautés et les finesses ; et si on avait quelquefois cru leur avis, certains ouvrages qui sont reconnus aujourd'hui pour excellens, n'auraient pas été entrepris ni exécutés. On sait, par exemple, qu'il n'a pas tenu à Patru, cet Aristarque de son temps, que Boileau ne renonçât à son art poétique, qui est cependant le chef-d'œuvre de ce grand poète, et peut-être de toute la poésie française. Néanmoins je suis dans l'idée que ceux qui veulent se distinguer par des productions marquées au bon coin, doivent consulter les maîtres, s'instruire dans des livres de théorie, et s'affermir même jusqu'à un certain point dans la connaissance des règles, avant que de se livrer au feu, à la verve qui les entraîne. L'incorrection, la légèreté, la superficialité, qui font le caractère de presque tous les livres frivoles dont on est inondé, vient uniquement du mépris pour les règles, et de la ridicule pensée que le génie ordinairement

très-médiocre dans ceux qui pensent ainsi , et l'imitation , viennent à bout de tout.

Au-dessous de ces deux ordres de juges qui président aux jeux olympiques de la littérature , sont les combattans et les spectateurs. Les combattans sont précisément les auteurs ou artistes subalternes qui entrent dans la lice , et courent la carrière au bruit confus et mêlé tantôt de quelques applaudissemens , tantôt et plus souvent de la risée et des sifflets. C'est le goût qui les fait partir tous ; mais comment les conduit-il ? à travers champs , ou par les routes les plus tortueuses. La fureur d'écrire est un mal épidémique , et ses effets sont inconcevables. Au milieu des tourbillons de poussière qu'excitent tant d'écrivains qui se croient inspirés par le dieu du goût , tandis qu'ils sont possédés par quelque mauvais génie , le moyen que la lumière pure et tranquille de la vérité et de la décence (les deux choses qu'Horace exigeait avec tant de raison) se conserve. Les gens de bon sens craignent d'être confondus parmi une foule aussi méprisable ; et il se forme un préjugé général , qui n'est à la vérité qu'un préjugé , mais dont la réputation n'est pas aisée , c'est que les sciences et les

lettres sont plus nuisibles qu'utiles. Cela n'est pourtant vrai que des écarts où se jettent ceux qui les cultivent, et non des vérités mêmes qui forment le fonds et la réalité des connaissances humaines; vérités qui seront toujours utiles, tant qu'elles seront traitées et présentées par des gens d'un jugement solide et d'un goût épuré.

Passons aux spectateurs; ce sont eux qui composent ce redoutable public, devant lequel les auteurs paraissent presque toujours à genoux, et qu'ils ne cessent jamais de craindre, lors même qu'ils paraissent le braver. Le public a-t-il simplement un goût, ou a-t-il effectivement du goût? C'est de la décision de ce problème que dépend la conduite qu'on doit tenir à son égard. Il y a des temps et des lieux où le public semblerait n'avoir qu'un goût vague, confus, peu digne de l'attention de ceux qui lui présentent leurs ouvrages. Mais il ne faut pas s'y méprendre; ce sont des états passagers et extraordinaires, comme le sont, dans un homme, la fièvre ou le transport de quelque passion. Ceux qui travaillent dans la vue de complaire à cette sorte de goût, et d'obtenir les suffrages du jour, ne connaissent pas le

public, celui qui mérite des égards, et de l'approbation duquel on doit être jaloux.

Pour développer cette idée qui est sans doute très-importante, puisqu'il n'y a point d'écueil plus funeste aux réputations, qu'une déférence pour le public, accordée ou refusée mal à propos, je distingue un public passager, fugitif pour ainsi dire, et un public constant, impérissable. Le premier est plus nombreux, et peut même, pendant un temps, éclipser l'autre. C'est celui que charment les déclamateurs, que les grands traits, quoique grossiers, frappent, et qui veut de l'esprit où il n'en faut pas, qui le méconnaît où il est, en un mot, qui donne presque toujours à gauche, tant qu'il juge par lui-même. Voilà le public qui fait pour l'ordinaire ces fortunes littéraires et ces réputations dont les apparences sont les mêmes, ou plus brillantes encore que celles qui sont fondées sur les talens réels et sur le vrai mérite. Mais, si le public légitime, celui qui a seul le droit de régler les rangs, ne met son sceau à de pareilles décisions, elles perdent bientôt toute leur force. Au bout d'un certain tems à peine en conserve-t-on le souvenir, ou bien ce souvenir est un sujet d'étonnement.

On demande comment il est possible que tels et tels auteurs, un *Ronsard*, par exemple, et ceux qui formaient avec lui la fameuse pléiade, ayant été mis si haut par leurs contemporains, soient aujourd'hui si bas et presque oubliés. La raison en est que le vrai public n'avait pas jugé, soit qu'il n'existât pas alors, ou que sa voix fût trop faible pour se faire entendre. Il est fâcheux, à la vérité, pour un auteur excellent (et le cas est souvent arrivé) de passer toute sa vie sans recueillir ce fruit le plus précieux de ses veilles, ces applaudissemens qui affectent si délicieusement ceux qui en sont l'objet. Cette postérité sur laquelle on fonde ses espérances est, à certains égards, un trop faible dédommagement des avantages réels, des honneurs et des biens qu'emportent à nos yeux et à notre désavantage, des gens fort inférieurs. Il y a pourtant une espèce de lâcheté de céder à ces motifs et de se livrer au torrent de quelque mauvais goût dominant. Un homme qui a des principes décidés et qui pense noblement, n'écouterà jamais que le *dictamen* intérieur de sa raison et de sa conscience, et s'y conformera ici comme partout ailleurs. Il sied donc bien à des per-

sonnes de ce caractère, non de braver hautement le public, mais de le regarder comme égaré ou n'existant pas encore, et de continuer à travailler, dans l'attente qu'il se rectifie. C'est la consolation d'un bon auteur, comme celle de l'homme de bien. Mais rien de plus ridicule que les appels d'un pitoyable auteur à une postérité qui ne peut exister pour lui.

Ce que nous avons dit des jugemens tumultueux d'un public inférieur, peut se vérifier par des exemples quotidiens. Tirons-en de la prédication et de la peinture. Qu'un prédicateur, surtout s'il a le mérite de la nouveauté, débite avec emphase des discours pleins de verbiage et vides de sens, il descendra de chaire en fendant des flots d'auditeurs extasiés; à peine y aura-t-il deux ou trois juges compétens qui se diront à l'oreille que le Chrysostôme prétendu n'est qu'un vain déclamateur. Vous n'entendez pas aujourd'hui la voix de ces juges; ce sera cependant celle qui prévaudra bientôt, et fera rentrer dans le néant la réputation de ce prédicateur. Il en est de même du tableau : exposez-le aux yeux d'une troupe de personnes de tout ordre, il va être mis en

pièces. Il n'y a pas un trait que les uns ne veulent ôter, d'autres conserver et d'autres changer. Que fera le peintre, si le tableau est digne de lui ? il écoutera froidement, laissera juger les connaisseurs, ou il attendra du tems la justice qui doit lui être rendue. Je remarquerai seulement (et je finirai par là mes réflexions sur le public) que les connaisseurs contemporains, et du même métier, sont souvent plus suspects et moins équitables que le gros du public, quoique celui-ci soit moins capable de juger. Il n'est pas besoin d'en dire davantage ; tout le monde sait ce que peuvent la rivalité, la jalousie et l'envie.

Je m'engagerais dans un traité fort étendu, si je voulais détailler les différentes causes de la variété des goûts, qui naissent du climat, de l'éducation et de toutes les impressions éternelles, surtout celles qui sont habituelles. Il n'est pas possible que la même chose plaise à une imagination orientale, pour qui les hyperboles et les allégories les plus outrées, les plus bizarres, ne sont que des figures simples, et un habitant glacé des contrées voisines du pôle. Les différences que la nature a mises dans la couleur, dans

la stature, et, jusqu'à un certain point, dans les linéamens des peuples, se trouvent également dans leur esprit, leur génie, leur humeur et *leur goût*. Mais, quelque immense que paraisse l'amas des faits qui en résulte, il est au fond réductible à une seule notion, à la liaison de notre ame avec notre corps, et par le moyen de ce corps avec les diverses parties de l'univers. L'homme n'est pas une machine, mais à plusieurs égards il est très-machinal. Quiconque en particulier néglige la culture des facultés de l'ame et lui laisse prendre l'empire naturel et légitime qu'elle a sur les opérations du corps, n'agit plus que par ressort et par impulsion, et se trouve réduit au même mécanisme que produit les actions des brutes. C'est le cas des quatre-vingt-dix-neuf centièmes du genre humain, et la raison suffisante des *goûts* à leur égard est uniquement une raison historique, un fait à la connaissance duquel il faut remonter pour découvrir la cause de leurs *goûts* dans les impressions matérielles qu'ils ont reçues. La recherche détaillée de ces faits est infinie et n'entre point dans notre plan. L'excellent ouvrage de Montesquieu, sur l'*Esprit des lois*, est rempli de principes et de

réflexions dont il est très-aisé de faire l'application à notre sujet.

Tels sont les goûts partiels et individuels répandus dans le monde et dispersés dans la masse des hommes. Je demande à présent en quoi consiste parmi eux le *goût* par excellence, ou quel est le plus haut degré de perfection dont le *goût* soit susceptible ?

L'homme n'exerce aucune faculté de l'ame d'une manière pure, c'est-à-dire exempte du commerce et du mélange des sens et de l'imagination. C'est ce qui l'arrête dans le progrès des idées distinctes, et ne lui permet jamais d'en former qui soient *adéquates*. Toujours quelque ombre, quelque nuage élevé de la région inférieure des sens dans la région supérieure de l'entendement, y répand un degré plus ou moins considérable d'obscurité sur les idées que nous voudrions *spiritualiser* et dégager, si je puis parler ainsi, de toute *corporéité*. Cela est vrai et nécessaire à tous égards ; mais cela est d'une double nécessité à l'égard du goût ; la raison en est manifeste.

Le *goût* a pour base le sentiment ; et qu'est-ce que le sentiment, sinon une perception confuse des objets, acquise par le moyen des

impressions que font ces objets sur les organes ? Il y a plus encore : dans des idées d'un autre genre, vous partez, il est vrai, d'une première idée acquise par les sens ; mais vous vous en éloignez quelquefois de manière à la perdre entièrement de vue : vous allez d'abstractions en abstractions, jusqu'aux notions les plus épurées et qui paraissent les plus immatérielles. L'entreprise de séparer les deux principes constitutifs du goût, la connaissance et le sentiment, est vaine et impossible. Cela posé, nous n'aurons pas de peine à assigner quel est le *goût suprême* dans l'homme. *C'est le plus haut degré de connaissance, joint au sentiment le plus exquis.* Celui qui possède actuellement cet assemblage, ou qui en approche le plus (car la perfection, en quelque genre que ce soit, n'est pas le partage de l'homme, c'est simplement son modèle ou le but vers lequel il doit tendre), celui, dis-je, qui réunit ces deux prérogatives dans le plus haut degré auquel une créature telle que l'homme puisse les porter, est le possesseur, le dépositaire du *goût suprême*.

J'estime cependant que ce coryphée du goût n'existe point, et même qu'il ne saurait

exister. Je me fonde sur ce que deux facultés d'un genre différent ne se trouvent jamais dans un individu au même degré : la force, la supériorité de l'une, a toujours lieu aux dépens de l'autre. Ce qu'on dit communément du jugement et de la mémoire, je le dis avec plus de droit de la partie théorique du goût et de la partie sensible. Un esprit qui se nourrit de réflexions et de vues profondes, n'est pas ordinairement porté aux objets de sentiment, et surtout aux finesse, aux délicatesses dont leur perception est susceptible ; et réciproquement les âmes sensibles à l'excès ont une espèce d'éloignement pour la spéculation et l'analyse des idées. Aussi il me paraît contraire à la nature et à l'expérience de supposer la réunion des deux choses dont il s'agit, poussées l'une et l'autre jusqu'où elles peuvent aller.

LE PEUPLE

EST-IL

JUGE COMPÉTENT DE L'ÉLOQUENCE (1)?

Par M. BITAUBÉ.

CICÉRON et Quintilien, ces deux maîtres de l'art, ont décidé pour l'affirmative; le P. Gisbert, dont le traité sur l'*Éloquence de la Chaire* a beaucoup de mérite, va même jusqu'à dire que tout peuple, quelque ignorant qu'il soit, ne se trompe pas sur ce qui concerne l'éloquence; de l'autre côté, le peuple qui s'est constitué juge de tous les arts, n'exerce jamais cette fonction avec plus d'empire, que lorsqu'il s'agit de l'art de parler. Il décide, il prononce; arbitre souverain de la réputation, il règle les rangs. Se tromperait-il dans les jugemens où il montre tant d'assurance?

(1) *Académ. de Berlin.*

Voyons jusqu'à quel point le peuple est juge compétent des beaux-arts en général.

On peut considérer les beaux-arts sous deux points de vue : dans leur naissance, leurs beautés sont relatives ; dans leur perfection, leurs beautés sont intrinsèques. J'appelle beautés relatives, ces exquisses grossières de l'art, présentées à un peuple encore barbare, par exemple, les premiers traits de la peinture, les premiers sons de la musique, les premières paroles cadencées. Il pourra se rencontrer dans ces esquisses quelques traces heureuses de l'art, mais le plus souvent très-informes ; et je ne les ai appelées des beautés, que parce qu'elles le paraissent à un peuple ignorant ; elles lui paraissent même des prodiges, et peu s'en faut que l'art n'ait à rougir d'avoir été mieux accueilli dans son enfance que lorsqu'il est arrivé à sa perfection.

Si nous consultons l'histoire, et que nous suivions les progrès des arts, nous trouverons partout que, lorsqu'ils ne font que naître, le peuple est, pour ainsi dire, passif dans les décisions qu'il en porte ; il ne perfectionne guère les arts par ses jugemens ; ce sont les arts qui perfectionnent ses jugemens ; il

approuve presque aveuglément ce qu'on lui présente. La marche du génie est plus rapide que celle du goût ; le génie commence à paraître , avant que le goût qui le juge soit né.

Mais, n'est-ce pas le sentiment qui apprécie les beaux-arts , et tous les hommes pris en gros ne sont ils pas doués de ce sentiment ? sans doute ; mais les arts sont enfans du luxe , et dans leur naissance un peuple à demi-barbare n'est fortement occupé que de ses besoins, il ne jette qu'un coup d'œil fugitif sur ces essais de l'art , et ils lui semblent des chefs-d'œuvres. D'ailleurs le beau a plusieurs degrés, et l'expérience montre que si nous n'avons pas éprouvé celui qui approche du terme de l'art , et que nous n'y ayons pas donné l'attention requise, nous prendrons pour ce terme un degré bien inférieur.

Le goût est sans doute l'ouvrage de la nature, et tous les hommes en sont plus ou moins doués; mais c'est aussi l'ouvrage de l'art en ce qu'il demande du loisir pour être cultivé, et que l'exercice le perfectionne. Or qu'est-ce que cet exercice, sinon le parallèle continuél et de l'art avec la nature et des

divers modèles du même art ? Ce parallèle n'a pas besoin d'être réfléchi ; la plus forte impression que nous ayons reçue , devient , sans que nous nous en apercevions , le modèle qui juge les impressions du même genre. Lorsque Thespis promena dans la Grèce ses acteurs barbouillés de lie , l'admiration fut universelle ; mais après que Sophocle eut perfectionné l'art , si Thespis avait reparu , il n'eût reçu que des huées.

Si le sentiment brut , tel que nous l'a donné la nature , était seul juge des arts , on ne verrait pas de semblables contradictions ; car sans doute que , parmi le grand nombre de ceux qui applaudirent Thespis , il y avait des hommes bien organisés ; c'est donc ce sentiment aiguisé par de longs parallèles , qui acquiert de la compétence dans ses jugemens. D'après ces principes , il sera facile d'établir jusqu'à quel point le peuple est juge éclairé des beaux-arts.

Une nation qui n'est pas encore dégagée de la barbarie , admirera le médiocre , comme elle eût admiré l'excellent ; si vous lui présentez ce dernier , il fera probablement sur elle des impressions plus profondes ; quelquefois cependant s'il y a trop de disproportion

entré ses lumières et l'art perfectionné, elle sera faiblement frappée d'un chef-d'œuvre, et donnera la préférence à un ouvrage médiocre, ou l'approuvera également; mais si vous ne lui présentez que celui-ci, elle ne soupçonnera rien au-delà. La *Sophonisbe* de Mairet eût toujours passé pour un chef-d'œuvre, si Corneille et d'autres génies n'eussent donné bien d'autres chefs-d'œuvres. On voit même, par le respect avec lequel Corneille en parle, qu'elle fut long-tems en possession de plaire. Ce n'est point le peuple qui s'est dégoûté des comédies de *la Passion*, et nous n'apprenons pas que les théâtres d'alors aient été déserts; mais les poètes en cherchant à se distinguer, et en approfondissant l'art, se sont ouvert une carrière plus heureuse. Ce qui prouve qu'un peuple grossier distingue faiblement le bon du mauvais, c'est que, dans les tems où les mystères de la religion servaient à la fois à égayer et édifier le peuple, la comédie de l'*Avocat Pathelin*, digne de Molière, ne produisit point sur les esprits tout l'effet qu'elle devait produire : on n'en courut pas moins aux comédies de *la Passion*, et le peuple admira de mauvaises plaisanteries, jusqu'à ce que Corneille, en

donnant *le Menteur*, et que Molière, s'ouvrant sur les pas de ce grand homme une nouvelle route, eussent montré des modèles du vrai comique. Quoique *le Cide*ût paru, la *Marianne de Tristan* continua d'être universellement accueillie; elle se soutint long-tems au milieu des chefs-d'œuvres de Corneille, et nous sommes étonnés aujourd'hui que le public n'ait pas senti la prodigieuse distance qui se trouve entre ce drame et ceux de ce grand maître. Le poème immortel de *Milton* fut long-tems enseveli dans la poussière; les chants gracieux du *Tasse* ne frappèrent point ses contemporains, autant qu'ils nous frappent aujourd'hui.

Lorsque l'on dit qu'un grand homme reçoit, à peine, pendant sa vie, le tribut d'estime qu'il mérite, ce n'est pas toujours l'envie qui le lui arrache, c'est que le génie devance le goût qui le juge; celui-ci se forme lentement et quelquefois ne se trouve en état d'apprécier les productions d'un homme extraordinaire, que lorsqu'il n'est plus.

Bien loin que, dans la naissance des arts, le peuple les perfectionne par ses jugemens, il en arrête souvent les progrès. Les artistes pour lui plaire sont plus d'une fois obligés

de pécher contre leurs propres lumières ; son goût est l'ouvrage de l'habitude ; ce qu'une fois il a admiré , il voudrait l'admirer toujours : il demeurerait donc dans une sorte d'inertie , si les artistes ne l'en tiraient. Quelquefois même il les égare , en leur persuadant que ce qu'il approuve est beau. Quelles précautions ne sont-ils pas obligés souvent de prendre pour le ramener à la nature ? Corneille et Racine se sont pliés à l'usage qui demandait au théâtre français des amours épisodiques , et peut-être qu'une des principales causes du peu de succès qu'eût d'abord *Athalie* , c'est qu'elle était exempte de ce défaut. M. de Voltaire fut encore contraint de sacrifier à ce vice du tems , en mettant de l'amour dans son *OEdipe* ; il ne hasarda *Méropé* que lorsqu'il eut réussi à bannir du théâtre ces intrigues inutiles. La plupart des arts , en se perfectionnant , ont autant à craindre la critique du public , que s'ils se détérioraient. Que d'obstacles ne rencontre pas Rameau , lorsqu'il voulut rendre la musique de Lulli plus expressive et plus variée ! S'il en avait cru le peuple , elle restait dans une éternelle enfance : les successeurs de Rameau eurent à vaincre les mêmes

obstacles. Molière eût moins donné dans le goût des farces, si ce goût n'eût pas été celui du peuple, et sans doute c'est sur ce genre de comédies qu'il consultait sa servante.

Ce n'est que lorsque les arts s'améliorent, que le goût du peuple se développe, si les circonstances l'appellent fréquemment à s'en occuper. Comme les beaux-arts ont entre eux une influence réciproque si on les cultive tous, ils auront la même influence par rapport au goût, ils parviendront à le rendre plus sûr, plus universel. Cependant, si l'on considère dans une nation le petit nombre de ceux qui peuvent donner aux arts une attention sérieuse, la légèreté avec laquelle la plupart s'en amusent, l'indolence de l'un, la stupidité de l'autre, on verra que le peuple le mieux policé renferme très-peu de connaisseurs, en comparaison de ceux qui ne le sont pas, il éprouvera une impression confuse du beau; mais cela ne l'empêchera pas de rejeter quelquefois l'excellent, ou de le confondre avec le médiocre. Le *Misanthrope* et *Athalie* furent froidement accueillis; la *Phèdre* de Pradon balança celle de Racine.

Une nation a déjà fait des progrès considérables, lorsqu'elle sait réformer ses juge-

miens sur ceux des connaisseurs. Plus elle est bornée, plus elle s'opiniâtre dans ces décisions; elle ne soupçonne point qu'on puisse aller au-delà de ce qui a frappé ses sens, et ceux qui veulent l'éclairer irritent son amour-propre, et l'affermissent dans ses jugemens.

Le goût est sans doute l'ouvrage de la nature; elle en donne les élémens dans la contexture de nos organes; mais l'expérience montre qu'il se détériore et s'anéantit, s'il n'est mis en œuvre et perfectionné par la nature. Ce sont tellement les arts qui l'améliorent, que s'ils sont dans l'enfance, ceux même qui les cultivent, porteront de faux arrêts, et que, dans toute une nation, il n'y aura pas un seul juge éclairé. Le goût si rapide dans ses décisions se perfectionne lentement, il marche de loin à la suite du génie, sans lequel il n'aurait pas existé. Il faut qu'il en combine long-tems les travaux, avant qu'il ait fait de grands progrès.

Les jugemens de ce tribunal qui semble formé de connaisseurs, ne seront pas toujours infailibles. Le peuple, que n'égare aucune passion, portera même quelquefois des jugemens plus sûrs que les leurs. C'est ainsi que le *Cid*, condamné par les rivaux de

Corneille, et *Polieucte*, proscrit par l'hôtel de Rambouillet, reçurent l'approbation publique; mais l'expérience prouve que les suffrages, ni du peuple, ni de ceux qui passent pour connaisseurs, ne suffisent pour établir qu'un ouvrage a une beauté intrinsèque et durable. Si cette nation a long-tems exercé son goût, et que tous les beaux-arts soient cultivés dans son sein, il sera probable alors qu'elle ne se trompe pas; néanmoins elle ne réglera point avec beaucoup de précision les divers degrés de mérite entre plusieurs ouvrages et plusieurs artistes.

Mais comme elle a donné fréquemment dans l'erreur, en prenant la beauté relative pour la beauté intrinsèque, il faut encore que les productions qui naissent dans son sein, paraissent devant un tribunal supérieur, qui est la postérité! Si l'art fait de nouveaux progrès, les travaux précédens demeurent dans l'oubli; si au contraire on le cultive long-tems sans pouvoir les égaler, ils serviront de modèles et de règles constantes du beau. Voilà pourquoi les grands artistes sont plus estimés après leur mort que pendant leur vie; tant qu'ils ont vécu, ceux mêmes qui les admiraient le plus, n'ont pas

senti distinctement qu'ils avaient atteint le terme de l'art. La réputation de Quinault et de Lafontaine va toujours en augmentant parce qu'ils n'ont point eu d'égaux ; au contraire, celle de Lulli commence à décroître.

Plusieurs veulent que la multitude soit un juge infailible : j'y consens ; mais qu'appelle-t-on la multitude ? les habitans d'une ville, d'un empire ? Ce n'est là qu'un hameau en comparaison de l'Europe entière ; et de la totalité du genre humain. Les arts ne se bornent pas à plaire à un cercle étroit d'amateurs ; ils ont pour juges l'univers ; leurs succès ne sont certains , qu'après qu'ils ont reçu de la postérité le laurier qui ne flétrit point. Ce n'est pas seulement parce que la faveur et l'envie ne mettent plus d'obstacles à la vérité, c'est parce qu'il faut qu'un très-grand nombre de juges aient prononcé , et qu'en combinant leurs décisions , ils les aient rectifiées les unes par les autres. On voit par là combien il est difficile de bien juger des objets de goût ; et combien l'on se trompe , lorsque l'on croit cette qualité si commune.

Le jugement du plus grand nombre des connaisseurs de tous les pays peut être regardé, jusqu'à un certain point, comme celui

que prononcera la postérité , en supposant que l'impartialité soit le caractère de la plupart des connaisseurs. Alors leur approbation marque qu'un ouvrage renferme le plus de ces beautés qui sont durables , qui doivent plaire à tous les hommes ; et qui ne tiennent au goût national , qu'autant qu'il peut piquer l'esprit par la variété ; car le goût purement national est ordinairement vicieux. Il faudrait encore que ces connaisseurs se fussent formés le goût par un long exercice ; pour ne pas tomber dans le cas de ceux qui , à la renaissance des lettres , admiraient les Jodelle , Hardi et Garnier , quoiqu'ils fussent familiarisés avec les écrits des anciens.

Les écrits des anciens suffisent-ils pour constater l'excellence d'un ouvrage ? Le goût rencontre de nouveaux obstacles dans l'admiration qu'inspire l'antiquité. L'habitude de l'admiration , transmise d'un siècle à un autre , fait souvent regarder avec dédain ce qui est nouveau. Horace avait à combattre cet enthousiasme , et il attaque avec les armes de la plaisanterie cet amour aveugle de l'antiquité. Nous devons peut-être , à la guerre ouverte que Fontenelle et La Motte déclarent aux partisans de l'antiquité , l'obligation

d'être affranchis des chaînes de l'antiquité : on ne se prosterne plus aujourd'hui devant leurs défauts , et l'on n'admire que leurs beautés réelles. Ainsi Lucilius qui , du vivant d'Horace , était sans doute placé par le grand nombre au-dessus de lui , a été ensuite dépossédé de ce rang : ainsi Phèdre , à qui La-fontaine lui-même se croyait fort inférieur , cède aujourd'hui la place à son disciple. Lors donc que l'on dit que les suffrages de la postérité sont nécessaires pour décider avec précision du mérite , il s'agit d'une postérité fort reculée. Nous sommes peut-être encore trop près du siècle de Louis XIV , pour en bien apprécier les auteurs : cependant la culture universelle des lettres et le grand nombre de nos modèles peuvent suppléer au tems qu'il faut pour bien juger les objets relatifs au goût.

N'est-il pas à craindre qu'une postérité plus reculée encore ne casse les arrêts des siècles qui l'ont précédée ? Je hasarde sur cet objet les réflexions suivantes. Il y a une certaine proportion entre les facultés de l'homme et des arts. L'expérience de tous les siècles constate que lorsqu'ils ont atteint un degré considérable de perfection , s'ils veulent aller beaucoup au-delà , ils se détruisent par leurs

efforts. Notre cœur et notre esprit ont des bornes ; en accumulant les idées et les sentimens, on les accable ; l'art sort des limites de la nature, semblable au conquérant dont l'empire se démembre et se détruit, parce qu'il a voulu tout envahir. Nul doute que l'art ne puisse se perfectionner dans quelques-unes de ses parties ; il peut acquérir plus de régularité ; mais égalera-t-il les beautés des grands maîtres ? L'attention trop partagée entre les détails affaiblit les ressorts du génie ; les connaisseurs préfèrent cette touche originale de l'art, compagne du naturel, à tous ses efforts apprêtés. Ici l'expérience peut nous servir de flambeau. Les lettres ont essuyé diverses révolutions ; elles ont été plus d'une fois transplantées : sans doute elles ont acquis dans plusieurs de leurs branches un nouveau degré de perfection. Mais la postérité est bien loin d'avoir entièrement démenti ses propres suffrages : les premiers modèles qu'elle a constamment admirés sont encore en possession de plaire. Dans la guerre qui s'est élevée entre les anciens et les modernes, les premiers ont triomphé par leur mérite : on leur pardonne de grands défauts en faveur de ces beautés originales et naïves

qui sont le comble de l'art , et qu'il semble produire en se jouant.

J'ai montré par des exemples tirés de l'histoire littéraire que le peuple admire le mauvais comme il admirerait le beau , que dans l'enfance des arts il est tout au plus jugé de la beauté relative, que ce sont les arts qui , en se perfectionnant , étendent l'empire du goût , que souvent le peuple , bien loin de les favoriser, s'oppose à leurs progrès ; que , lorsqu'ils sont arrivés à leur perfection , il approuve également le beau et le médiocre ; et que , lors même que par un très-long exercice il a pu améliorer son goût , il ne sera pas capable de marquer avec précision les divers degrés de mérite entre plusieurs artistes et et plusieurs ouvrages. D'ailleurs , lorsque son goût a atteint assez de perfection pour rejeter le médiocre et ne point le confondre avec le beau , c'est qu'il renferme dans son sein un très-grand nombre de connaisseurs qui ont fait une étude particulière de l'art , et dont les jugemens l'entraînent ; il est si dupe de lui-même , que souvent il croit prononcer ses propres arrêts , tandis qu'il ne fait que répéter ceux de ses connaisseurs.

Ces réflexions générales pourraient suffire :

Tome IV. Littér.

6

il n'aurait pas nécessaire d'examiner en détail la validité des jugemens du peuple par rapport à l'éloquence , si de grandes autorités ne l'en nommaient juge compétent , et si par son objet l'éloquence ne différait pas des autres arts.

Si tous les hommes étaient raisonnables , l'exposition du vrai serait l'éloquence ; mais comme leur jugement est borné , qu'ils sont quelquefois aveugles sur leurs intérêts , et que même ils se soulèvent contre la vérité , l'orateur combat ces passions par d'autres passions ; les obstacles qu'il doit vaincre l'enflamment ; il rassemble toutes ses preuves ; il leur donne l'ordre et la clarté dont elles sont susceptibles ; mais ce n'est là qu'une partie de son art. Comme il sait que ses auditeurs sont sensibles , il ne leur présente pas la vérité toute nue ; il leur donne un corps qu'il anime ; il la revêt d'images les plus propres à frapper l'esprit , à le rendre attentif ; il parle à l'imagination , et si l'objet dont il s'occupe n'est point par lui-même assez important , il sait l'agrandir pour mieux séduire l'imagination , il emploie les expressions et les tours les plus pittoresques , les sons et les cadences les plus convenables aux choses dont il parle.

Il ne néglige pas en même tems de piquer l'esprit par la richesse des tours, et de flatter l'oreille par l'harmonie et la variété des périodes : c'est dans leur chute qu'il songe le plus à lui complaire ; mais surtout il parle au cœur ; il s'embrace tour à tour de tous les sentimens de la nature , afin de les transmettre dans l'ame de ceux qui l'écoutent ; son action est dans une harmonie parfaite avec ses pensées et ses sentimens.

L'éloquence est donc un art, et en cette qualité elle ne se perfectionne pas tout d'un coup ; le peuple, par cela même, sera sujet à prendre la beauté relative, pour la beauté intrinsèque. Cependant pour répandre plus de jour sur cette matière , partageons l'éloquence en plusieurs genres, suivant les divers objets dont elle s'occupe. Il y a l'éloquence politique, celle du barreau, et celle de la chaire.

L'éloquence politique s'occupe du gouvernement dans les démocraties qui en sont le berceau. Elle y attire à soi les hommes par le double attrait de l'intérêt et du plaisir : par-là même elle y fait des progrès rapides , surtout lorsque les démocraties ont acquis de la grandeur ; car il faut de

grands objets à l'éloquence, et l'art, en se perfectionnant, en répandra le goût.

Pour que l'orateur excite l'attention, il faut qu'il parle à un peuple qui ait un puissant intérêt à l'écouter, qui ne soit pas entièrement novice sur les matières que l'on traite; il faut qu'elle soit à sa portée, et que, par une habitude fréquente, il ait acquis l'étendue et la justesse d'esprit nécessaires pour suivre et combiner une chaîne de raisonnemens, et que sa sensibilité se soit exercée; enfin, il faut que l'éducation lui ait fait connaître non-seulement les termes principaux de sa langue, mais qu'il puisse même en saisir les tours les plus délicats. Or, toutes ces conditions se sont trouvées chez les peuples d'Athènes et de Rome.

Dans une république, l'éloquence du barreau fait partie de l'éloquence politique; elle tient à la constitution du gouvernement. C'est souvent le peuple qui juge; il y prend beaucoup d'intérêt : l'injustice n'y est jamais particulière; elle blesse la nation en général et les principes de la démocratie. Pour peu qu'une cause soit importante, l'État entier y est intéressé, ou du moins un peuple

jaloux de sa liberté, se le persuade aisément ; d'ailleurs on savait d'avance le sujet que les orateurs devaient traiter. Les lois donnaient à l'accusé à peu près trente jours pour préparer sa défense ; et lorsqu'à Rome on en appelait au peuple , les conclusions de l'accusateur étaient affichées trois jours de marché consécutifs. Le peuple pouvait se mettre au fait de la cause. Si Cinéas, entrant dans le sénat, crut y voir une assemblée de rois, l'orateur qui pour la première fois montait à la tribune, en présence d'un peuple instruit, devait sentir glacer sa langue à l'idée que , dans cette assemblée nombreuse, il se trouvait autant de juges éclairés que de citoyens.

Je ne veux pas dire que , dans l'enfance de l'art, ces nations en eussent eu de bons juges ; tout ce que j'avance, c'est que l'art a fait au milieu d'elles des progrès rapides, et que l'attention et l'exercice ont fait du peuple un excellent connaisseur.

L'éloquence est un art ; mais il ne doit point paraître. Mais ce qui fait de l'éloquence un des arts les plus difficiles, c'est qu'il faut tellement combiner l'art avec la nature, qu'ils soient comme identifiés. On a

dit avec raison que l'orateur le plus parfait est celui qui se fait oublier, pour ne vous occuper que de la chose dont il parle. On a distingué plusieurs genres d'éloquence : le simple, qui parle à la raison; le sublime, qui parle à l'imagination et au cœur; et le genre tempéré, qui tient le milieu. Il y en a un quatrième qu'on a regardé avec fondement comme la dépravation de l'éloquence, c'est le genre spirituel. Voyons quel genre sera le plus en honneur dans une république, et quels seront à cet égard les jugemens du peuple.

Plus l'objet dont on parle est important, plus le genre sublime y est propre. Or, dans une république, il n'est pas de matières plus importantes que celles qui tiennent à la constitution du gouvernement; l'éloquence y fera donc de grands progrès. On cultivera le genre sublime, et par l'intérêt que le peuple prend aux affaires, il sentira bientôt si le feu de l'orateur y est proportionné. Comme l'éloquence y mène aux honneurs, on donnera à sa culture les soins les plus opiniâtres; elle sera la reine des arts et l'idole du peuple. Démosthène s'enferme comme dans un tombeau, pour n'être point distrait de

cette étude ; Cicéron ne laisse point passer de journée sans s'exercer dans cet art ; et lorsqu'on croiroit qu'il est parvenu au plus haut point de l'art , il ne rougit point de redevenir écolier dans cette Athènes , où fut le trône de l'éloquence. Cette ardeur , cet enthousiasme porteront l'art à son dernier période , et le peuple en jugera avec d'autant plus de compétence , que l'art s'élèvera ; l'orateur et l'assemblée se montreront insensiblement au ton des matières que l'on traite ; l'éloquence y sera saine , parce qu'elle sera dans une juste proportion avec les choses dont on parle ; et plus les circonstances exigeront qu'elle soit saine , plus le peuple sera capable d'en bien juger.

Lorsque le gouvernement est près d'éprouver une révolution , la république est couverte de nuages ; ce sont les beaux jours de l'éloquence : c'est alors qu'elle s'occupe des objets les plus importans ; elle s'arme de la foudre , et la remet aux Démosthène et aux Cicéron. Mais quand l'Etat a changé de face , et que les esprits ont recouvré ce calme que procure un gouvernement ferme et durable , l'éloquence n'a plus la même impétuosité ; ses foudres sont communément remplacées

par des jeux d'esprit, des pensées fines, des images plus ingénieuses qu'élevées, et par des sentimens plus doux qu'énergiques.

L'éloquence, en se dépravant, corrompt le goût, et le peuple cesse d'en être bon juge, parce que lui-même s'énervé sous le despotisme, et que la distance qui le sépare des grands devient de plus en plus immense. Bientôt il parlera une autre langue (1).

Lors donc que Cicéron a dit que le peuple est juge compétent de l'éloquence, il avait sans doute en vue Rome et le peuple auquel il parlait. Mais on peut s'étonner avec fondement que Quintilien ait avancé la même assertion, puisque, de son tems, l'éloquence était déjà corrompue.

Dans la plupart de nos constitutions modernes, l'éloquence du barreau n'étant point liée à l'éloquence politique, n'embrasse plus de si grands objets, et ce n'est point le peuple qui prononce la sentence, double intérêt qu'a perdu pour la multitude l'art de parler. La jurisprudence est devenue pour le peuple une science aride, une langue

(1) Ces réflexions ne peuvent regarder que le peuple qui vit sous un despotisme absolu.

étrangère, et souvent l'on plaide presque à huis clos. Comme on n'y est pas conduit par un intérêt personnel, la plupart des citoyens n'abandonnent pas le soin de leurs propres affaires, pour aller entendre ces plaidoyers. Cependant la réunion des beaux-arts, dont l'influence est réciproque, la culture des lettres, le théâtre qui familiarise avec tant de chefs-d'œuvres et dont le moindre avantage est de favoriser l'étude de la langue, peuvent concourir à rendre le goût plus ou moins universel.

Nous avons vu que, dans une république, on cultivait le genre sublime de l'éloquence, parce qu'elle y embrasse de grands objets; dans une monarchie, l'éloquence du barreau s'écartera rarement du genre simple et tempéré; il y aura donc peu de grands modèles, et par conséquent le peuple se contentera d'un degré inférieur. L'éloquence n'y essuiera pas de ces crises violentes où, paraissant combattre à la fois et pour la destinée des Empires et pour la sienne propre, elle fait les derniers efforts, et s'élève à toute la hauteur où elle peut atteindre. Au contraire, comme il est rare que l'orateur puisse s'abandonner aux grands mouvemens, il

voudra y suppléer quelquefois. par la finesse des pensées et par des tours où il y aura plus d'esprit que de nerf; l'éloquence 'risquera donc plus de s'y dépraver, et plus elle tombera dans le genre spirituel, plus elle corrompra le goût national.

Mais le peuple est-il juge compétent de l'éloquence de la chaire, et le pere Gisbert a-t-il, avec fondement, donné plus d'extension à la thèse de Cicéron et de Quintilien, en disant que tout peuple, quelque ignorant qu'il soit, ne se trompe pas sur ce qui regarde l'éloquence ?

Les objets temporels et sensibles touchent plus le commun des hommes que les objets spirituels. Dira-t-on que l'éloquence sacrée s'occupe d'intérêts présents, lorsqu'elle nous fait sentir les suites funestes du vice, même dès cette vie ? Cela est vrai, et l'orateur nous frappe davantage, lorsqu'il nous les retrace. Mais ces suites ne sont pas des conséquences inévitables ; du moins la peine n'est pas toujours immédiate, et telle est la stupidité humaine, qu'un mal perd beaucoup de sa force, lorsque nous pouvons le placer dans un tems vague et incertain. Quoi de plus sûr, par exemple, que notre mort, et quel objet plus

pathétique pour l'éloquence ? Cependant il ne fait pas sur le commun des hommes l'impression qu'il devrait faire. Si, à la représentation d'une tragédie, nous répandons des larmes, et si nous sommes remplis de terreur, c'est que nous voyons la victime au bord du tombeau, et qu'on l'y précipite à nos yeux. Chose singulière ! L'idée de notre propre mort, parce que nous la plaçons dans l'éloignement, nous affecte souvent moins que le spectacle présent de la mort d'un autre homme. Aussi l'orateur sacré, connaissant cette disposition qui nous est naturelle, s'efforce-t-il à nous persuader que notre trépas n'est point éloigné. Pour nous frapper, en nous parlant de cette catastrophe, il faut qu'il anéantisse, en quelque façon, l'intervalle que nous mettons entre elle et nous ; il faut qu'il éclaire cet instant que nous aimons à couvrir des ténèbres de l'incertitude, et qu'il nous fasse, pour ainsi dire, entendre sonner l'heure de notre mort ; mais rarement son triomphe sera complet ; on dirait que l'illusion qui nous la fait placer dans un avenir incertain et reculé, tient à notre être. Ce sujet, le plus pathétique de l'éloquence de la chaire, peut nous faire juger de l'im-

pression qu'elle cause, en traitant d'autres sujets. Les obstacles que rencontre l'éloquence peuvent servir d'aiguillons qui l'animent, et lui faire déployer les plus grands mouvemens ; mais il ne faut pas que ces obstacles soient d'une nature presque insurmontable. Si l'orateur sacré, en prononçant le mot de religion, produisait des impressions aussi vives qu'en produit l'orateur, en prononçant le mot de *patrie*, dans une république prête à s'écrouler, l'éloquence profane n'aurait aucun avantage sur l'éloquence sacrée.

Je ne prétends pas que celle-ci n'excite aucune espèce d'intérêt ; on pourrait m'alléguer avec fondement les conversions qu'elle opère ; mais on sait que ces conversions sont rares, et je ne parle ici que des impressions générales. On raconte, comme une espèce de prodige, l'effet que produisit le sermon de Massillon sur les élus. Toute l'assemblée, dit-on, se leva, et l'émotion fut extrême. Voilà un phénomène peut-être unique, car cet orateur se plaint souvent lui-même de la nonchalance avec laquelle on écoute ses sermons. Dans l'éloquence de la chaire, le genre de l'oraison funèbre excite, pour

l'ordinaire, l'intérêt le plus vif; elle s'occupe de faits assez récents et d'une mort récente.

Quand les matières que traite l'éloquence intéressent vivement un peuple, elles sont bientôt à sa portée; chacun en fait le sujet de ses réflexions et de ses entretiens; le mercénaire le plus occupé leur donne beaucoup d'attention; tels sont les objets de la politique et de la jurisprudence dans une république. L'éloquence parle à la raison, parce qu'elle trouve dans ceux qui l'écoutent de l'attention et des lumières. Mais un prédicateur ne trouve pas les mêmes dispositions dans une assemblée chrétienne par défaut d'instruction; la plupart ne sentent que faiblement ce que leur raconte l'orateur sacré. A peine entendent-ils sa langue, encore moins sa doctrine; ils n'attachent aucune idée distincte à des mots qui n'ont pas frappé leurs oreilles assez souvent; le prédicateur, dit-on, doit être populaire; mais si les objets dont il parle sont, par leur nature et par leurs circonstances, hors de la portée des auditeurs; si la langue, en général, est ignorée du peuple, comment se fera-t-il entendre? La morale est

sans doute, de tous les objets religieux, ce qui est le plus à la portée du peuple ; mais il n'y a nulle vivacité d'intérêt, ni de plaisir qui réclame leur attention, éclaire leur esprit, et en écarte toute idée étrangère. Comment donc le peuple pourrait-il juger sainement de cette partie de l'éloquence sacrée qui parle à la raison ?

Si l'esprit n'est point éclairé, il arrivera de deux choses l'une, ou que rien ne pourra émouvoir le cœur, ou qu'il sera ému de tout. Les uns demeureront glacés, ou seront touchés légèrement ; quand l'esprit est subjugué, le cœur ne tarde pas à se rendre. La piété des autres leur produira une illusion favorable à l'orateur ; la confusion de leurs idées leur fera admettre comme clair et certain tout ce qu'il avance ; la sensibilité de leur cœur prêter du sentiment aux choses les plus sèches ; il suffira qu'on leur prononce d'une voix qu'on s'est accoutumé à juger pathétiques quelques mots auxquels ils se sont familiarisés, pour qu'ils nomment l'orateur éloquent. Alors, sans le savoir, ils placeront, comme les maîtres de l'éloquence, tout l'art de l'orateur dans l'action ; mais ils différeront d'eux en ceci ; c'est que ces maîtres

voulaient que l'action accommodée au sujet fût décente, noble et conforme aux règles de l'art, au lieu qu'un peuple ignorant sera satisfait, si l'action est bruyante, et se montrera pénétré des choses les plus froides, pourvu qu'on les récite d'une manière pathétique, c'est-à-dire pourvu que l'orateur ait trouvé le ton le plus propre à frapper l'oreille de ses auditeurs, dût-il être faux et monotone.

La multitude des sermons semblerait, par l'exercice fréquent du goût, faire naître de bons juges ; elle produit précisément le contraire. Les matières, à force d'être rebattues, ne parviennent point à tirer le peuple de sa léthargie.

Le genre sublime paraît plus propre aux oraisons funèbres qu'aux sermons, parce que, pour frapper des coups plus sûrs et plus forts, il veut être appuyé sur des faits récents, et, si je puis dire, palpables. Le genre sublime cependant n'est point exclu des sermons ; je dis seulement qu'il y est plus rare. Quand les faits sont récents et palpables, l'orateur les suppose connus ; il les indique et s'abandonne aux grands mouvemens de l'éloquence ; ainsi Démosthène et Cicéron

foudroyaient Philippe et Catilina ; ainsi Bossuet déplore la mort de Condé. Mais l'orateur qui veut convertir , se partage entre le soin d'éclairer l'esprit , et celui de toucher le cœur ; il discute , il prouve , et par-là se refroidit. Il emploiera donc le genre simple et tempéré plus souvent que le genre sublime.

Quel a été le sort de l'éloquence sacrée dans le pays où elle s'est montrée avec le plus d'éclat ? Bourdaloue paraît ; c'est un autre Démosthène ; il gagne le cœur en subjuguant l'esprit ; son style est grand , noble , simple et fort ; sans doute il donne quelquefois dans la sécheresse ; mais il faut convenir qu'il possède , à un degré éminent , la première qualité de l'orateur , celle de se faire oublier , pour ne s'occuper que de son sujet ; il avait donc presque atteint le comble de l'art ; plusieurs ont pensé que Massillon était le Racine des prédicateurs : il en a l'élégance , quelquefois le pathétique , et comme lui il s'est créé une langue , mais il n'en a pas toujours la noble simplicité. Heureuse néanmoins l'éloquence sacrée , si elle n'avait point passé ces bornes ! mais Massillon , à qui seul il semblait devoir être permis de donner dans le genres pirituel , parce qu'il savait racheter ce

défaut ou le faire pardonner, a produit beaucoup de mauvais imitateurs. Séduits par ce modèle brillant, la plupart se sont jetés dans un genre plus facile que le genre sublime, et qui demande d'autant moins d'art, qu'on ne s'efforce pas de le cacher. L'éloquence sacrée a dégénéré dès sa naissance, et le goût du peuple, qui perd de vue les grands modèles, se corrompt infailliblement.

Il n'en est pas de l'éloquence comme des autres arts. Lorsque ceux-ci sont arrivés à leur perfection, leurs chefs-d'œuvres, souvent exposés aux yeux du peuple, peuvent, jusqu'à un certain point, maintenir au milieu de lui le bon goût et le garantir de la contagion. Ainsi, les drames de Corneille et de Racine, représentés tous les jours, sont des modèles auxquels le peuple peut comparer les productions nouvelles. Qui doute que sans eux il n'approuvât des ouvrages très-médiocres, comme il en approuvait avant qu'ils n'eussent perfectionné l'art? Mais l'éloquence est, à cet égard, dans des circonstances moins favorables. Ses chefs-d'œuvres disparaissent aux yeux de la multitude, et font place souvent à des productions inférieures, qu'elle admire, parce qu'elle ne con-

naît rien au-delà. Il résulte de ces réflexions que l'éloquence, plus qu'un autre art, risque aisément de se détériorer, et que le peuple court un risque égal d'en porter de faux jugemens.

Malgré ces considérations, un peuple au milieu duquel on cultive tous les beaux-arts, sera meilleur juge de l'éloquence, qu'un peuple qui ne possède point ces avantages. Il y a une analogie entre tous les arts; de leurs lumières réunies, il se répand dans une nation un goût aussi général qu'il est possible de l'être, et qui, s'il ne fait pas de tous les citoyens autant de juges excellens, sert du moins à les multiplier. Cette nation, mieux que toute autre, pourra juger de la beauté intrinsèque; mais un peuple qui ne se trouvera pas dans les mêmes circonstances, ne pourra juger que de la beauté relative, et même, à cet égard, il se trompera fréquemment.

Enfin, pour détruire entièrement le principe du père Gisbert, j'en appelle à l'expérience. Il n'est pas rare que les orateurs soient transplantés; les uns y gagnent, les autres y perdent; tantôt la louange succède au mépris, tantôt le mépris à la louange.

Voici donc deux peuples qui jugent, et dont les jugemens sont opposés. En faveur du principe qu'on veut établir, il faudrait conclure qu'en soi un orateur est à la fois bon et mauvais, c'est-à-dire admettre une seconde absurdité pour soutenir la première. L'expérience montre aussi qu'un orateur médiocre, et même mauvais, remplace un orateur distingué, sans que le peuple aperçoive quelques changemens ; il ne laisse pas que de lui prodiguer la louange.

Il paraît donc qu'il s'en faut bien que le père Gisbert ait, avec fondement, donné plus d'extension au sentiment de Cicéron et de Quintilien ; que c'est précisément l'éloquence sacrée, dont le peuple est le moins capable de juger, et qu'il n'est pas vrai, en général, et sans aucunes restrictions, qu'il soit *juge éclairé de l'éloquence*.

DISTINCTIONS

ENTRE CE QU'ON APPELLE

SENS COMMUN, JUGEMENT, GOUT,
SENTIMENT, ESPRIT, IMAGINATION,
GÉNIE, TALENT;

COURTES RÉFLEXIONS

*Sur l'Éloquence, le Style, les Traduc-
tions (1),*

Par M. SECONDAT (2).

DANS toutes les propositions suivantes, je prie le lecteur de supposer ces mots, *il me semble*.

La nature a donné à tous les hommes le sens commun ou la faculté de discerner le degré d'attention sur l'opération des sens.

(1) *Académ. de Berlin*, t. XIX.

(2) Baron de la Brede, fils de M. le président de Montesquieu, associé externe de l'Académie.

Elle a donné le bon sens à ceux qu'elle a le plus favorisés ; ceux-là sont capables des affaires de toutes les fonctions de la société. Les gens dédaigneux appellent ce don de la nature un gros bon sens ; les gens les plus honnêtes l'appellent jugement, raison.

Le nom de *sens commun* vient peut-être de ce qu'on a supposé que cette faculté est commune aux bêtes et aux hommes.

La nature a donné à quelques-uns de ses enfans (peut-être à ses enfans gâtés), le sentiment et le goût. Ceux qui en sont doués sentent vivement, s'expriment de même ; ils saisissent avec la plus grande vivacité toutes les nuances des sensations et de l'expression. Le goût est peut-être un bon sens dans les choses fines et délicates ; la promptitude et la justesse de l'opération, le bon sens et le goût ; leur différence est dans leur objet.

Le sentiment est une modification de l'ame entre la sensation et la réflexion : il tient plus de la promptitude et de la vivacité de la sensation que de la succession et de la marche lente de la réflexion. Le sentiment semble précéder le goût ; le sentiment l'inspire, le goût prononce.

L'esprit est autre chose que le bon sens , autre chose que le goût ; il tient peut-être de l'un et de l'autre , mais il paraît appartenir plus en propre à l'entendement pur qu'au sens. Il me semble que c'est un pouvoir habituel de découvrir les vérités difficiles. Je dis un pouvoir, une force donnée à l'ame par la nature : je dis un pouvoir habituel ; il faut que l'exercice et l'habitude aient développé et perfectionné ce don de la nature.

Le chancelier Bacon et Loke observent que l'entendement se porte principalement à découvrir ou des ressemblances entre des choses qui paraissent différentes et fort éloignées, ou des différences entre des choses qui paraissent semblables. La première de ces dispositions de l'entendement constitue l'étendue de l'esprit ; la seconde constitue sa justesse et sa profondeur, et la force du raisonnement. De l'une et de l'autre réunies , résulte l'invention , le génie créateur.

De la combinaison de l'étendue de l'esprit avec le goût exquis , peut résulter une belle imagination. Les choses intellectuelles paraissent très-éloignées des choses sensibles. Lorsque l'on saisit les ressemblances qui sont entre les unes et les autres, lorsque l'on con-

çoit aisément et distinctement ces ressemblances, en même tems que l'ame s'enorgueillit d'avoir découvert une vérité, elle est affectée d'un sentiment agréable.

La belle imagination d'Homère a inventé pour la déesse de la Beauté ce tissu merveilleux où sont renfermés tous les charmes secrets, tout ce qui fait plaisir, et tout ce qui fait que l'on est aimé. La fiction des prières, filles de Jupiter, n'est guère moins admirable. Les prières sont boiteuses; elles n'arrivent qu'après l'offense, mais elles sont filles de Jupiter, et ses filles chéries; celui qui les repousse, offense Jupiter même.

Les anciens ont dit que les muses, c'est-à-dire les sciences, étaient filles de Jupiter et de la déesse Mnémosine, ou la déesse de la Mémoire. C'est encore une belle fiction.

On appelle aussi imagination cette disposition de l'entendement qui se représente les objets absens, comme si les images en étaient sous les yeux. L'abbé de Chaulieu a dit, en parlant d'Alexandre et du pouvoir de l'imagination :

Eût-il entrepris la guerre,
Si ton magique miroir

N'avait pas fait voir la terre
Tremblante sous son pouvoir ?

M. de la Mothe intitule une de ses fables Dom Jugement, Dame Mémoire, Demoiselle l'Imagination. Cela peut être ridicule, mais c'est expressif. On ne laisse aux jeunes personnes qu'une apparence de liberté; leur ame est pleine de désirs contraints et d'espérances; leurs idées acquièrent une force étonnante, soit par la réaction de la contrainte, soit par le bouillonnement du sang : ce ne sont plus des peintures, ce sont les objets mêmes réellement présens.

Supposez que l'on ait enfermé un homme dans une caverne jusqu'à l'âge de vingt ans, que, pendant ce tems-là, on lui ait parlé du soleil, des rois, des guerres, de la société, des intrigues, il se sera forgé de toutes ces choses des idées fort différentes de ce qu'elles sont. Ouvrez-lui les portes de la caverne, il conversera avec les autres hommes, sans pouvoir les entendre et sans pouvoir se faire entendre d'eux; c'est ce qui arrive tous les jours. Il aura d'autant plus fortement attaché certaines idées à certains mots, qu'il aura eu moins d'occasions de les rectifier par des com-

paraissons avec leurs objets ; il sera donc très-opiniâtre : c'est encore ce qui arrive tous les jours.

Les bizarreries que l'on remarque dans quelques jeunes demoiselles et l'homme de la caverne, expliquent ce qu'on appelle imagination forte ; ce n'est pas la belle imagination fondée sur l'étendue de l'esprit et sur le goût ; c'est l'imagination déréglée ; c'est la pendule sans régulateur, ou la montre sans ressort spiral.

La mémoire rappelle les objets absens, mais elle n'est pas l'imagination ; la mémoire répète, elle ne dit rien d'elle-même ; la mémoire ne crée rien, l'imagination est créatrice. M. de Voltaire a dit des choses excellentes à la louange de la mémoire ; elle l'avait bien servi. L'imagination avait favorisé le P. Malebranche ; elle avait, dit-on, favorisé un ingrat. J'ai de la peine à le croire ; il n'a porté aucune atteinte à la belle imagination ; ses traits tombent sur l'imagination forte et déréglée.

Lorsqu'un homme réussit supérieurement à une chose exclusivement, ou abstraction faite de beaucoup d'autres choses, on dit qu'il a tel ou tel talent ; le talent des vers,

celui de rendre clairement ses pensées, celui de la précision, celui de bien parler sur le champ, le talent de la déclamation, le talent de plaire.

L'éloquence consiste principalement en trois choses : instruire, plaire et toucher. Les hommes ne sont touchés que de leurs intérêts personnels ; ils sont plus fortement ébranlés par la terreur et par la pitié que par les autres passions ; celles-là leur font voir leur existence même menacée. Ils sont émus aussi par les grandes espérances, par la surprise, par la joie, par l'admiration, et quelquefois par le noble orgueil que leur inspire la vue de leur être, et de la dignité de leur nature.

Le principe de vie, l'ame de l'éloquence est d'intéresser ; sans cela, elle manque son but principal, qui est de déterminer et d'agir conformément à ce qu'elle désire.

La notion que j'ai proposée de ce que l'on appelle esprit, et de ses deux principales qualités, s'applique évidemment aux sciences ; elle peut s'appliquer à l'éloquence même. On observera seulement qu'avec les deux qualités de l'esprit, elle demande le goût exquis.

Voici deux traits fort connus de Démos-

thène : il voulait rendre le courage aux Athéniens, et leur faire oublier le mauvais succès de la Bataille de Chéronée, qu'il avait conseillée ! « Non, Messieurs, vous n'avez » pas été vaincus ; j'en jure par les mânes » de ces grands hommes qui ont fini glorieusement leur vie dans les champs de Platé et de Marathon, en combattant pour » la même cause ».

Rien ne ressemble moins à une victoire qu'une défaite. Démosthène va chercher la ressemblance dans les dispositions de l'ame de ceux qui avaient combattu à Chéronée, avec les dispositions de l'ame de ceux qui avaient combattu à Platé et à Marathon ; et faisant naître un noble orgueil dans l'ame de ses contemporains, il leur persuade qu'avec le même courage, la même constance que leurs ancêtres, ils auront enfin le même succès.

Ailleurs il dit du Roi de Macédoine : « Vous » vous rendez tous les jours dans la place » publique, et vous demandez, y a-t-il » quelque chose de nouveau ? Eh ! qu'y a-t-il » de plus nouveau qu'un homme de Macédoine qui donne des lois à la Grèce ! » C'est un trait de lumière sur la distance im-

mense entre la curiosité frivole des Athéniens et la vigueur patriotique de leurs ancêtres , qui les avaient rendus libres et triomphans.

Le P. Malebranche veut expliquer le mécanisme que la nature emploie pour fléchir le vainqueur envers le vaincu. Un homme est terrassé par son ennemi prêt à le tuer. Tout d'un coup le visage du vaincu change de forme et devient hideux ; l'attention du vainqueur est excitée ; le coup mortel est suspendu. Dans cet instant de faveur et d'audience , dit le P. Malebranche , le vaincu supplie , etc. Le combat de deux mortels ennemis , et l'audience d'un juge ne paraissent point se ressembler ; l'éloquent philosophe saisit l'instant , le seul instant d'une parfaite ressemblance.

LE STYLE.

La clarté est la qualité essentielle du style ; après la clarté , une des plus grandes qualités du style est la rapidité. Comme il n'est rien dans la nature de si rapide que la pensée de l'homme , il n'est rien qui en défigure plus le portrait que la lenteur. C'est par la rapidité que Corneille , là où il est excellent , l'emporte peut-être sur Racine même.

Il en est ainsi de Bossuet à l'égard de Fénelon.

TRADUCTIONS.

On trouve dans les excellens ouvrages modernes des traductions admirables d'un grand nombre de pensées détachées des anciens. Les traductions suivies ne soutiennent pas, à beaucoup près, si bien la comparaison avec leurs originaux. Nous en avons plusieurs dans lesquelles l'élégance est jointe à la fidélité; il n'en est presque point qui ne paraisse ennuyeuse. Le froid est le vice radical de la plupart des traductions. Le traducteur suit pas à pas son modèle; sans cesse il mesure les expressions de l'auteur original; sans cesse il mesure ses propres expressions; il veut ne rien dire de plus ni de moins. Ce calcul assidu retarde la marche de l'esprit du traducteur : le lecteur, que pour ainsi dire l'on ramène en litière, croit n'arriver jamais au but proposé.

Point de bonne traduction, si le traducteur n'a eu lui-même du génie et du feu dans l'imagination : il faut encore qu'il ait profondément étudié le sujet de l'ouvrage qu'il traduit; qu'ensuite, ayant choisi un grand

auteur, comme on choisit un ami, il se soit rendu tellement familières ses pensées, et, ce qui n'est pas moins important, qu'il connaisse toutes leurs liaisons, leur ordre, leur marche. Dans l'esprit d'un traducteur ainsi préparé, les idées propres au sujet germeront comme dans l'esprit de l'auteur original; elles se reproduiront avec la même vigueur, les mêmes grâces, la même fraîcheur.

Il y a dans toutes les langues une infinité de mots, de particules, de tours de phrase qui ne peignent que les affections de notre ame et ses mouvemens divers. Les modèles de ces idées-là ne sont pas au-dehors; ils sont au-dedans de nous-mêmes; mais combien peu de gens descendant en eux-mêmes!

Le goût exquis est également nécessaire pour composer un ouvrage d'esprit et pour le traduire. Rien n'a manqué peut-être au célèbre Dacier qu'un goût exquis. La nature lui avait beaucoup donné; il avait beaucoup acquis par le travail. L'abbé de Mongault fut doué de ce goût exquis; sa traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus* est du petit nombre de celles qu'on lit avec un singulier plaisir.

Au reste, il n'y aurait qu'un traducteur de profession qui pût croire que la même mesure d'esprit et de génie qui suffit pour traduire un bon ouvrage, aurait suffi pour le composer.

DES
TRADUCTIONS (1),

Par M. l'abbé GÉDOYN.

M. L'ABBÉ VATRY, dans un Mémoire lu à l'Académie au commencement de l'année 1731, avait prétendu que les traductions, loin de procurer l'avantage des lettres, avaient produit un effet tout contraire, et qu'elles étaient en partie cause de ce que les études languissaient.

M. l'abbé Gédoyen regarda l'opinion de M. l'abbé Vatriy comme un paradoxe dangereux, et il lui répondit par un discours dont le but est de faire voir l'utilité des traductions. Nous allons rendre compte de cette dispute littéraire.

M. l'abbé Vatriy, après avoir fait en peu de mots l'histoire des traductions chez les Latins, les Italiens et les Français, cite, pour

(1) *Acad. des Inscript.* t. XII.

autoriser son sentiment, plusieurs savans du premier ordre, et entre autres M. Huet qui, dans son livre *De claris Interpretibus*, dit d'abord qu'il ne sait si les traductions n'ont pas été plus nuisibles qu'avantageuses au progrès des lettres (1), et s'explique ensuite ainsi :

« On ne peut nier, dit-il, que nous n'ayons
 » en français quelques excellentes traduc-
 » tions, et que ces traductions même n'aient
 » leur utilité. D'ailleurs on aimera toujours
 » à voir exprimer élégamment en français
 » les mêmes choses qu'on a trouvées si bien
 » dites ou en grec ou en latin. Cependant
 » il n'est pas moins vrai que les traductions,
 » en se multipliant, ont été en partie la
 » cause que les anciens originaux ont été
 » négligés, et que par là elles ont porté un
 » coup mortel aux bonnes études. »

Voici les preuves ou les raisons qui, selon M. l'abbé Vatry, développent et fortifient le sentiment de M. Huet.

1°. Les traductions n'ont pu inspirer au commun des lecteurs une grande estime pour

(1) *Dubitavi sæpe numero detrimentine plus in
 republicam litterariam invexerit interpretandi ars,
 aut emolumenti ?*

les auteurs; il y a peu de bonnes traductions, et il est impossible que les meilleures soient accompagnées de tous les accessoires qui seraient nécessaires pour mettre les originaux en état d'être parfaitement entendus. Un homme studieux qui s'est mis à portée de lire les anciens dans les sources, s'est mis en même tems au fait de leur histoire; il connaît leurs mœurs, leur religion; toutes leurs façons de penser lui sont familières; il est en quelque sorte naturalisé ancien, par le long commerce qu'il a eu avec les anciens. Il n'en est pas de même d'un homme qui ne lit que dans des traductions: il n'y trouve que peu de choses qui lui plaisent; à tout moment il hésite, il ne sait ce que l'auteur a voulu dire; partout ses idées sont choquées; ce défaut d'ame et de vie annexé ordinairement aux copies le dégoûte; à la place de l'élégance, de la noblesse et de la force de l'original, il ne voit qu'un composé bizarre d'antique et de moderne, d'étranger et de français; il est porté alors à mépriser ce qui lui plaît si peu, et, sans faire attention à tout ce qui lui manque pour bien juger, il condamne les anciens, parce qu'il ne trouve pas dans leurs écrits ce qu'il croyait y trou-

ver, et qu'il ne conçoit pas ce qui y est véritablement.

Comparant ensuite ces chefs-d'œuvres de l'antiquité à nos ouvrages français faits pour nous, composés dans nos idées et dans notre goût, dont nous pouvons remarquer jusqu'aux moindres délicatesses, il juge les derniers dignes de toute son admiration, et ne voit rien dans les autres qui mérite les éloges qu'on leur a prodigués.

Ce sont les gens du monde qui décident ainsi, et leur décision est une mode que tout le monde suit; ceux même que leur état semblerait devoir attacher aux études solides, suivent le préjugé général, et ainsi l'admiration que l'on avait pour les anciens diminue. Peu à peu, en cessant de les admirer, on cesse de les étudier et d'y aller chercher les vrais modèles dans tous les genres.

M. l'abbé Vatry prévient le raisonnement ordinaire, qui consiste à dire qu'à la vérité un traducteur ne peut rendre les beautés attachées au langage de l'écrivain, mais qu'on peut compter sur lui pour tout le reste; qu'il met les lecteurs fort en état de juger de l'invention, de l'ordonnance et du fond des choses, même dans un poète.

Il répond que toutes les beautés attachées aux mots ne se faisant plus sentir dans la traduction d'un poète, il n'est plus possible de porter un jugement équitable de ce poète lorsqu'on ne le lit que traduit; qu'un poète n'est médiocre ou excellent que par l'expression, ce qui fait qu'il est plus difficile à traduire à mesure qu'il a excellé; ce qui n'arriverait pas, s'il pouvait se soutenir par toutes les autres parties qui passent dans une traduction. Un poète est un peintre, et ses peintures sont tellement identifiées avec ses expressions, que, ses expressions ou détruites ou changées, il n'y a plus de peinture, et par conséquent plus de poète.

Par exemple, l'amour de Phèdre pour Hippolyte fait le fond de la tragédie de Racine. Les différentes situations de l'esprit, les divers mouvemens du cœur, en un mot, la passion de cette princesse, comment nous est-elle rendue? C'est par le choix, c'est par l'union des termes, c'est par le tour des phrases; dérangez, changez les mots, ce ne sera plus la même peinture. Or si, pour bien concevoir ce qui fait le fond d'une tragédie, il faut nécessairement qu'on s'attache aux expressions du poète, ne s'ensuit-il pas qu'on

est dans la même obligation, si on veut porter un jugement assuré de l'invention et de l'ordonnance du poème ? car cette invention et cette ordonnance ne paraissent dans toute leur beauté que lorsque les passions, qui en sont l'ame, sont bien rendues.

Croirait-on encore qu'il fut bien aisé de traduire le *Misanthrope* ? Supposons que le traducteur étranger aperçût tout le plaisant qui règne dans cette pièce, lui serait-il facile de le faire apercevoir à ses compatriotes ? trouverait-il dans sa langue des expressions équivalentes aux expressions françaises ? Ces expressions tiennent si fort à nos mœurs et à nos façons de penser, qu'il serait d'autant plus difficile d'en faire sentir la force à un étranger, avec de longues explications, que nous mêmes nous ne pourrions les bien rendre en français par d'autres termes.

Que si on se retranche à dire qu'à la vérité les poètes ne devraient être lus que dans leur propre langue, mais que ce sont des auteurs frivoles dont on doit peu s'embarrasser ; que les livres qui traitent des sciences, et les historiens, sont les seuls importants, et que pour ceux-là il n'y a aucun avantage à les lire dans les originaux ; personne ne

peut se flatter, quelque habile qu'il soit dans les langues, d'entendre aussi bien un auteur grec ou latin, que son traducteur qui a passé des dix, quinze ou vingt années à l'éclaircir.

M. l'abbé Vatry répond à cette seconde objection : 1°. Que l'on se trompe fort si on regarde l'étude des poètes anciens comme une étude frivole. Il prétend qu'elle est le fondement de toutes les autres études, soit sacrées, soit profanes ; ce qu'il se propose de prouver dans un autre Mémoire.

2°. Ce raisonnement, dit M. l'abbé Vatry, suppose, et que tous les traducteurs ont été habiles et laborieux, et qu'il y a une liaison nécessaire entre bien entendre un texte et le bien rendre en français ; ce qui est également faux.

Il se jette ensuite dans l'examen de nos traducteurs français ; il en fait remarquer les défauts. Les uns, dit-il, ne savaient pas la langue des auteurs qu'ils ont traduits, et ne nous ont donné leurs versions que sur d'autres versions ; d'autres savaient mal leur propre langue ; la plupart ont travaillé avec une vitesse inconcevable, les uns à cause de leur misère qui les forçait de se conformer à l'avidité d'un libraire, d'autres par

nonchalance et par l'envie de faire un grand nombre de traductions, plutôt que d'en porter aucune à la perfection ; enfin, s'il y a peu de traducteurs qui se soient mis en peine d'acquérir les différentes connaissances qui leur étaient nécessaires, il y en a encore moins qui aient eu assez de goût et de pénétration pour bien entendre et pour bien exprimer leurs originaux, qui y aient employé assez de tems et qui aient pris la peine de perfectionner leurs ouvrages : d'où M. l'abbé Vatry conclut que c'est vouloir se tromper à plaisir que de s'en rapporter à ces traductions.

Il pousse la chose plus loin, il prétend que l'étude des originaux serait toujours nécessaire, quand bien même nous en aurions de bonnes traductions ; il le fait voir, et par rapport aux sciences et par rapport à l'histoire.

1°. A l'égard des sciences, il fait remarquer combien il est important d'entendre les termes mêmes d'un auteur, pour pénétrer le fond de la doctrine ; une équivoque, une phrase ambiguë ou obscure, suffisent pour faire prendre le change sur tout un système. Indépendamment de l'inattention ou

de l'ignorance du traducteur, la seule différence des langues produit souvent cet effet. Entre une bonne traduction et l'original il y aura toujours la même différence qu'il y a entre le maître et le disciple. Or, en quelque science que ce soit, n'est-ce pas un grand avantage d'entendre le maître plutôt que le disciple ?

2°. Par rapport à l'histoire, un traducteur donne toujours aux événemens un tour qui lui est particulier. On sait combien tout récit éprouve de changemens en passant par différentes bouches ; la plume n'est guère moins sujette à ces variations que la langue. Un historien est à l'égard de son traducteur ce qu'est un homme qui a vu, par rapport à celui qui a seulement ouï raconter. Un historien parle tantôt de guerre, tantôt de politique ; la religion, les sciences, les mœurs, sont de son ressort. Croit-on qu'il soit possible de faire passer avec la dernière justice, et sans qu'il y ait rien à perdre, d'une langue à une autre, toutes les différentes parties de l'histoire ?

L'histoire est une vive peinture des passions, d'autant plus naturelle et plus vraie, que ce ne sont pas des passions que l'écri-

vain imagine, mais des passions réelles, causées par de grands intérêts, et différenciées par les circonstances. Toute peinture, surtout celle des mouvemens du cœur, tient si fort à l'expression, que, comme on l'a déjà dit, l'expression changée, il n'y a plus de peinture; et de même que c'est une des causes qui rendent comme impossible une bonne traduction des poètes, un bon historien, qui, à cet égard, est en quelque sorte un poète, ne peut jamais être bien rendu par son traducteur, quelque bon qu'il soit. Mais en beaucoup de sciences, et en histoire surtout, on ne peut se flatter d'être véritablement habile, si l'on n'est bon critique; et on ne peut être un bon critique sans la connaissance des langues et des originaux. Peut-on, par une traduction, s'assurer soi-même ou assurer les autres que tel est véritablement le sens d'un passage contesté? Peut-on juger si une telle histoire a été écrite véritablement dans tel ou tel siècle, ou par un tel écrivain? Nest-ce pas son langage et son style particulier qui en assurent?

M. l'abbé Vatry finit par ce passage de Cicéron: *tardi ingenii est rivulos consecrari, fontes rerum non videre*; M. l'abbé Gédoyen

prétend, au contraire, que les traductions sont infiniment utiles, qu'elles méritent encore plus de louanges qu'on n'a coutume de leur en donner, en un mot, que traduire en notre langue ce que chaque siècle a produit, parini les autres nations, d'excellent, c'est le moyen le plus sûr que nous ayons pour multiplier nos connaissances, pour le goût de la bonne littérature, pour le rappeler, s'il se perdait, et pour empêcher que nous ne retombions dans l'ignorance et la barbarie où nous avons été plongés si longtemps.

Lorsque M. l'abbé Gédoyen se fait une idée aussi avantageuse des traductions, ce n'est pas qu'il ne connaisse en quoi elles sont défectueuses. Souverainement exercé dans le genre d'écrire, il présume, avec raison, qu'il en connaît mieux qu'un autre les avantages et les défauts; et afin qu'on ne croie pas qu'il prend avec trop de passion le parti des traducteurs, il commence par relever de bonne foi leurs imperfections; aucune copie, dit-il, ne peut avoir une conformité parfaite avec son original, et trois causes principales contribuent à rendre toutes les versions inférieures aux textes originaux.

1°. Qu'est-ce que traduire ? C'est rendre en une langue ce qui est écrit dans une autre. Or, nulle langue n'a dans son propre fonds des équivalens suffisans pour exprimer parfaitement ce qu'il y a d'heureusement dit dans une autre langue, soit langue savante, soit langue vulgaire. Nous ne pouvons pas rendre en français, dans toute sa force, ni le *pontem indignatus Araxes* de Virgile, ni le *vultus nimium lubricus aspici* d'Horace, ni le *Mithridates ingenti numero perinde armatus* de Saluste; et on ne rendrait pas mieux, en grec ou en latin, les expressions hardies de nos poètes, ni l'élégant badinage de Lafontaine. Il fait sentir cette vérité d'une façon très-convainquante, en rapportant la fable du rat de ville et du rat de campagne, tirée d'Horace. Pense-t-on, dit-il, qu'il soit possible de rendre cette peinture en français dans toute sa beauté ? Qu'on l'essaie, on verra si l'on peut seulement en approcher. Cependant, nous entendons parfaitement, et la pensée du poète, et les termes qui l'expriment; d'où il conclut que cette impossibilité vient uniquement de la disette de notre langue, non disette absolue, mais disette relative à la narration latine d'Horace. Ainsi,

défaut d'équivalens, première cause de la défectuosité des traductions.

2°. Traduire, c'est mettre en langue vulgaire un auteur ancien; il faut donc qu'un traducteur ait une connaissance pleine et entière de la langue en laquelle a écrit son original; mais soyons de bonne foi, qu'en est-il? Il n'y a aucune langue morte qui n'ait beaucoup d'expressions que nous ne pouvons entendre aujourd'hui. Il y a toujours quelqu'acception de mots, si éloignée de l'acception ordinaire, qu'elle ne manque pas de nous jeter dans quelque méprise. M. l'abbé Gédoyne en donne pour exemple le mot *saltare*, qui signifie quelquefois déclamer, faire des gestes, aussi bien que danser. Il y ajoute le mot grec, qui signifie un enfant de neuf ans, et en même tems un homme qui est dans l'habitude de faire une chose tous les neuf ans; enfin, il rapporte un passage de Quintilien, dont le véritable sens est si difficile à apercevoir, qu'il a partagé tous les interprètes, et que M. Rollin et M. l'abbé Gédoyne l'ont traduit tout différemment l'un de l'autre. Or, ces sortes de passages se rencontrent assez communément. Voici le passage de Quintilien dont il est

question : *quo quidem judicio ita severè sunt
 usi veteres grammatici, ut non versùs mòdò
 censorià quâdam virgulâ notare, et libros qui
 falsò viderentur inscripti, tanquam subditios
 summovere familia permiserint sibi, sed autores
 alios in ordinem redegerint, alios omninò exe-
 merint numero.* M. l'abbé Gédoyr l'a traduit
 ainsi : « Les anciens grammairiens usaient de
 » cette critique avec tant de sévérité que, s'éri-
 » geant en censeurs, ils marquaient dans
 » les livres les endroits qui ne leur plaisaient
 » pas; ils démêlaient les véritables ouvrages
 » d'un auteur d'avec ceux qui lui étaient
 » faussement attribués, traitant ceux-ci
 » comme des enfans supposés qu'on chasse-
 » rait d'une maison pour faire place aux lé-
 » gitimes; ils passaient en revue tous les au-
 » teurs, mettaient les uns en meilleur ordre,
 » et donnaient une entière exclusion aux
 » autres. » M. Rollin, avec quelques inter-
 prètes, par *alios in ordinem redegerint*, en-
 tend, *inter vulgares et mediocres connume-*
raverint; et par *alios omninò exemerint nu-*
mero, il entend *eximios fecerint*. Voilà deux
 sens bien différens d'un même passage. Qui
 a raison de M. Rollin ou de M. l'abbé Gé-
 doyn ? c'est ce qu'il n'est pas aisé de deviner,

parce que nous ne savons pas assez bien le latin , que nous ne savons pas mieux le grec , ni les autres langues savantes.

3°. Un auteur grec ou latin que l'on traduit , vivait-il y a dix-sept ou dix-huit cents , deux mille ans plus ou moins ; il écrivait pour les gens de son tems ; et , par une suite nécessaire , on trouve dans son ouvrage beaucoup de choses qui ont rapport aux mœurs , aux lois , aux coutumes ; à la religion , au gouvernement , à l'histoire et aux diverses institutions de ce tems-là. Ce sont tous points que les plus sayans commentateurs n'ont pas si bien débrouillés , qu'il n'y reste encore beaucoup d'obscurités. M. l'abbé Gédoyen cite pour exemple ce que dit Pausanias de la barrière d'Olympie et de la lice où se faisaient les courses de chevaux et les courses de chars , où nous trouvons aujourd'hui des difficultés insurmontables ; était-on obligé de tourner douze fois autour de la borne ? D'un côté , Pausanias ne dit pas un mot de cette prétendue nécessité ; de l'autre , quelques passages de divers auteurs , et les termes qui se trouvent dans Pindare , semblent la supposer.

Cette question ne sera jamais bien éclaircie ,

comment comprendre ce que nous disent les anciens de leurs galères à neuf, à douze ou à quinze rangs de rames ? C'est dans ces occasions que le traducteur est embarrassé ; il entend une partie du sens de l'auteur, il devine l'autre ; ou, si vous voulez, une chose lui en fait présumer, conjecturer une autre. Mais présumer, conjecturer, emporte toujours de l'incertitude, et voilà seulement ce qui peut faire croire qu'il ne saurait y avoir de traduction parfaite.

Mais avec cette même ingénuité qui fait avouer à M. l'abbé Gédoyne les différens défauts des traductions, il soutient que traduire un excellent original, est une des plus dignes occupations d'un homme de lettres ; et qu'en cette qualité, il ne peut guère rendre un plus grand service à la nation, que de lui mettre sous les yeux en langue vulgaire, ce que l'antiquité nous a laissé de plus précieux ; car, poursuit-il, on ne peut nier que les écrits des Grecs et des Romains ne soient ce que nous pouvons lire de plus utile, soit pour les mœurs, par les préceptes de sagesse et les grands exemples qu'ils contiennent, soit pour les lettres, dont ils sont la source et le fondement, soit pour l'esprit, par cette finesse de

goût, cette justesse, et cette élévation de pensées qui les maintiennent dans la possession d'une estime universelle depuis tant de siècles. Or, ces écrits si utiles en eux-mêmes, comment peuvent-ils cesser de l'être, pour avoir passé d'une langue en un autre ? Les traductions sont des copies de ces originaux, copies imparfaites à la vérité, mais pourtant copies ressemblantes et très-ressemblantes. Il est vrai, dit M. l'abbé Gédoyne, que j'ai fait voir moi-même que plusieurs obstacles s'opposaient à leur conformité parfaite, mais non pas à leur ressemblance avec leurs originaux. Le premier et le plus considérable de ces trois obstacles, qui consiste dans le défaut de parfaits équivalens, ne se fait guère sentir que lorsque l'on traduit un poète ; à l'égard des deux autres inconvéniens, ils sont pour tout lecteur, même le plus savant et le plus éclairé, comme pour le traducteur. Supposant celui-ci homme intelligent, appliqué et assez laborieux pour profiter des secours que l'on trouve dans les divers commentaires, ce qu'il n'aura pas entendu dans son auteur, un savant du premier ordre ne l'entendra pas mieux. Dans tous les auteurs, il y a quelques endroits qui

se dérobent à notre pénétration et à toutes nos recherches ; mais heureusement ces endroits ne sont jamais les plus nécessaires et les plus intéressans de l'ouyrage ; ce sont quelques allusions , quelques faits , quelque détail , dont la connaissance est plus curieuse qu'utile. On n'entend pas ce que dit Quintilien de la prononciation ancienne de quelques mots latins , et de la manière dont l'orateur doit ajuster sa toge durant l'action ; en a-t-on moins en français l'institution de l'orateur , c'est-à-dire de tous les livres , sans en excepter aucun , celui qui est le plus propre à nous former le goût , l'esprit et les mœurs ? Ce qu'il y a d'obscur dans Pausanias , n'empêche pas que nous n'ayons son livre en français , ce voyage si exact et si curieux des plus célèbres contrées de l'Asie et de l'Europe. Quoique nous ne sachions pas les langues savantes , comme nous savons notre propre langue , nous ne laissons pas d'avoir d'excellentes traductions en français. M. l'abbé Gédoyen relève avec beaucoup de justice le mérite du *Quinte-Curce* de Vaugelas et des traductions d'Ablancourt , particulièrement de sa *Retraite des dix mille* et de son *Thucydide*. Il prétend que l'art de traduire s'est beaucoup

perfectionné depuis trente ans ; il en rapporte pour preuve plusieurs traductions émanées du sein de l'académie même, dont les auteurs, non contents de rétablir le texte en beaucoup d'endroits, et de l'éclaircir par des remarques critiques et censées, ont mis à la tête de leurs ouvrages de savantes préfaces qui nous transportent dans les tems et dans les pays où l'auteur original écrivait, nous développent ses vues, son caractère. Telles sont *la Traduction de Démosthène*, par M. de Tourreil ; celle des *Lettres de Pline*, par M. de Sacy, *l'Œdipe de Sophocle* et les *Oiseaux d'Aristophane*, par M. Boivin ; quelques *Odes de Pindare*, par M. l'abbé Massieu ; *le Traité de la Musique de Plutarque*, traduit par M. Burette, etc. Dire que ces ouvrages sont peu utiles, peu propres à entretenir le goût des lettres, en vérité c'est fermer les yeux à la clarté du jour. Ils l'entretiennent, et dans le traducteur et dans le lecteur ; dans le traducteur, par l'heureuse nécessité où il est d'étudier son original ; dans le lecteur, par le sentiment des beautés qu'on a su conserver dans la copie, et qu'il n'est pas en état de goûter dans l'original.

Quelle erreur, poursuit M. l'abbé Gédoyen,

de s'imaginer que Démosthène et Cicéron ,
Hérodote et Tite-Live, Thucydide et Saluste ,
ne sont ce qu'ils sont que quand ils parlent
leur langue ! A la bonne heure pour un poète ;
on ne peut bien le rendre en une autre langue ,
mais il en est tout autrement d'un orateur ,
d'un historien , d'un philosophe ; il ne perd
presque rien , et rien du tout d'essentiel en
passant d'une langue dans une autre : ce qui
manque à notre langue peut rendre la copie
plus faible que l'original ; mais pour être plus
faible , elle ne laisse pas de représenter tous
les traits , et voilà l'important. On reconnaît
dans la traduction des Philippiques , Démos-
thène pour le plus grand orateur qu'il y ait
eu ; et dans la traduction du panégyrique de
Trajan , on n'aperçoit qu'un orateur affecté ,
qui ne songeait qu'à avoir de l'esprit , et qui
avait médiocrement d'éloquence. Donc le ca-
ractère de l'un et de l'autre est bien observé
dans l'une et dans l'autre copie.

Au reste , selon M. l'abbé Gédéyn , l'abon-
dance d'une langue n'est pas tellement un
avantage , qu'elle ne donne lieu à faire des
fautes , lorsqu'on n'en use pas sobrement. Il
blâme Cicéron , qui , pour dire que Catilina
était enfin sorti de Rome , emploie ces quatre

mots , *abrit* , *excessit* , *evasit* , *erupit*. Il traite ces expressions de froide tautologie , et la croit tout à fait indigne de l'orateur qui était alors consul. Chaque langue , ajoute-t-il , a ses avantages et ses propriétés. Si le grec et le latin ont plus de force , le français en récompense est plus modeste , plus scrupuleux , plus ami de la clarté , et plus ennemi des répétitions. Ainsi , les écrits des anciens ne perdent pas tant à être traduits en notre langue ; le grand point , c'est de bien traduire ; car il en est des traducteurs comme des autres auteurs , il y en a plus de mauvais que de bons ; quelques-uns sont malheureux dans le choix de leurs originaux. M. l'abbé Gédoyne ne conseillerait à personne de traduire les pièces du théâtre grec ; c'est dans ces occasions qu'il faut profiter du précepte d'Horace :

. *Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit.*

Il doute aussi qu'une traduction d'Athénée eût quelque succès.

Il y a d'autres traducteurs qui ne travaillent que pour le gain , et point du tout pour l'honneur. Il y a un travail qui demande du tems et du soin , c'est celui de traduire. La

moindre peine est d'entendre le sens de l'auteur, l'embarras est de le rendre partout d'une manière convenable, toujours clairement, toujours d'un air naturel et aisé. Dans *Quinte-Curce* nous avons le récit des aventures d'Alexandre, qui est simple ; nous avons des descriptions qui sont riantes et fleuries, et nous avons des harangues qui sont nobles et soutenues. Quiconque n'ajustera pas son style au caractère particulier de ces différens endroits, fera une traduction toute d'une couleur, et ne rendra pas les diverses beautés de l'original. On ne s' imagine pas ce qu'il en coûte de peines pour bien traduire ; il faut l'avoir éprouvé pour le savoir. Vaugelas a été trente ans sur *Quinte-Curce*, et l'a laissé encore imparfait. Quintilien dit que son *Institution de l'Orateur* ne lui a guère coûté que deux ans ; M. l'abbé Gédoyen nous apprend qu'il en a passé dix à le mettre en français, et qu'il voudrait y avoir encore employé plus de tems. Si ceux qui ont toutes les qualités requises pour bien traduire, ont tant de peine à réussir, que doit en attendre de ceux qui veulent s'en mêler, et qui n'ont reçu dans la nature aucun talent, tels qu'étaient l'abbé de Marolles et l'abbé de Pure ?

De l'utilité des bonnes traductions et de leurs difficultés , M. l'abbé Gédoyne en conclut qu'elles sont très-estimables ; car tout ce qui est utile aux hommes , et qui peut rebuter par la peine qui y est attachée , mérite bien que l'on sache gré à quiconque l'exécute avec succès. Aussi voyons - nous que ce qui est marqué au bon coin en ce genre , a toujours sa réputation et son prix , témoin le Plutarque d'Amyot , malgré le grand nombre de défauts que Méziriac y a remarqués ; malgré les nouvelles versions par où l'on a cru faire tomber l'ancienne , celle d'Amyot se maintient en estime depuis près de deux cents ans , tandis que nous n'avons presque aucun auteur original du même tems qui soit aujourd'hui en réputation.

M. l'abbé Vatri aurait pu laisser sans réplique la réponse de M. l'abbé Gédoyne , puisqu'il paraît assez par l'extrait de leurs Mémoires , que la doctrine de l'un ne diffère pas beaucoup pour le fond , de la doctrine de l'autre ; mais M. l'abbé Vatri s'était particulièrement proposé de confondre deux sortes de personnes qui sont aujourd'hui une partie considérable du public ; celles qui , par ignorance ou par paresse , se sont persuadées

qu'il était inutile d'étudier à fond les langues savantes , puisque tous les bons livres ont été traduits ; et celles qui se flattent de pouvoir juger des ouvrages des anciens sur la foi des traducteurs : or, il ne paraît pas que M. l'abbé Gédoyen soit dans aucun de ces préjugés. D'un autre côté , M. l'abbé Vatry est fort éloigné de penser que les traductions soient inutiles, et qu'il n'y en ait aucune excellente en français. Ainsi, il leur restait personnellement peu de chose à démêler ensemble.

C'est donc uniquement pour les autres que M. l'abbé Vatry observe qu'il faut dans toutes sortes d'ouvrages , avoir égard au style et au fond des choses. Il laisse aux gens de lettres à produire les raisons qui les doivent engager, chacun dans le genre qu'ils ont choisi , à lire les originaux pour s'instruire des choses , et à ne point se contenter des versions. Il ne s'attache qu'au style ; et par l'analyse du style des auteurs grecs ou latins , il se propose de montrer la différence qu'il y aura toujours entre les originaux et les traductions.

Selon Denys d'Halicarnasse , il y a de la différence entre un beau style et un style agréable ; il donne pour exemple d'un beau

style Thucydide , et pour exemple d'un style agréable Xénophon.

Les rhéteurs anciens distinguent encore trois sortes de style : le style relevé , le style fleuri et le style familier ou commun . Ces trois espèces de style sont à l'égard du discours , ce que les couleurs primitives sont en peinture ; ces couleurs mêlées les unes avec les autres produisent les nuances sans nombre , et qui suffisent pour exprimer quelqu'objet que ce soit ; et ces trois sortes de style employées, ou séparément, ou empruntant du caractère l'un de l'autre , produisent une variété non-seulement agréable , mais nécessaire pour exprimer heureusement la variété infinie de choses dont on a à parler.

Quel que soit le style que l'on emploie, il se forme des mots. Les mots peuvent être considérés , ou comme de simples sons , et par rapport à l'effet qu'ils produisent sur l'oreille seule , ou comme les signes de nos pensées et de tous les mouvemens de notre ame. Cette distinction fait le partage du nouveau discours de M. l'abbé Vatry. Dans la première partie, il traite des mots, en tant qu'ils ne sont que des imples sons ; et dans la seconde,

de l'usage des termes , en tant qu'ils parlent à l'esprit , et qu'ils affectent l'ame.

Celui-là ne sait point écrire, dit M. l'abbé Vatry, qui ignore combien il est important de plaire à l'oreille pour captiver l'ame. Il naît du choix et de l'arrangement des mots un charme inexprimable; et c'est avec raison que Denis d'Halicarnasse compare l'harmonie du discours à la Minerve d'Homère; selon qu'il plaît à cette déesse de transformer Ulysse, tantôt c'est un homme de commun, un vieillard qui succombe sous le poids des années, un mendiant couvert de haillons, le vil et ridicule objet des insultes d'une troupe de débauchés; et tantôt c'est un guerrier terrible, un prince charmant qui se fait aimer des plus belles déesses, un héros égal aux dieux, et dont l'air imposant et majestueux se fait respecter dans l'assemblée des rois. De même la seule disposition des mots fait que le discours est bas et rampant, dur et désagréable, ou bien qu'il est plein de force, de noblesse et d'agrément, comme le démontre Denys d'Halicarnasse, par des exemples tirés d'Homère et d'Hérodote : il ne change rien ni au fond des choses, ni aux pensées, ni même aux expressions, mais il

renverse seulement l'ordre des mots , et alors il ne reste plus rien à la composition du caractère qu'elle avait auparavant; il se plaint avec raison que cette partie du style cultivée avec tant de soin par les plus anciens auteurs, a été fort négligée par ceux qui sont venus depuis, et il attribue en partie à cette négligence des écrivains modernes , le peu de succès de leurs ouvrages.

Quatre choses , selon le même auteur , contribuent merveilleusement à donner au style ces différens caractères. Ces quatre choses sont : la modulation , le rythme , la convenance et la variété.

En grec et en latin , la modulation du style résultait des accens et des sons. Les accens marquaient l'élévation ou l'abaissement de la voix ; en certaines syllabes , leur effet se faisait sentir dans la prononciation. Cette prononciation ne nous est pas aujourd'hui bien connue ; ainsi nous ne sommes plus à portée de sentir toute cette partie de la modulation du style des anciens ; nous savons seulement combien il importe en parlant d'élever et de baisser la voix à propos , et que c'est le ton qui donne aux paroles leur véritable valeur ; le ton n'était point arbitraire chez

eux , comme il l'est parmi nous ; chaque syllabe avait son ton déterminé : ainsi par cet endroit , le choix et l'arrangement des syllabes demandaient beaucoup d'art ; mais le choix des syllabes par rapport à leur son n'en demandait pas moins. Les anciens avaient extrêmement réfléchi sur la nature et la vertu de chaque lettre , et surtout des voyelles , et à l'aide de ces réflexions , ils étaient venus à bout de donner à leur style cette harmonie que nous y admirons aujourd'hui : car les syllabes se composent des lettres , et prennent leurs caractères , comme ces mots prennent le caractère des syllabes dont ils sont formés : dans le style noble et relevé , les anciens ont employé des syllabes sonores , et qui portent avec elles un caractère de dignité et de majesté : dans le style fleuri , tous les mots , toutes les phrases , ont quelque chose qui réjouit et charme l'oreille.

Ils faisaient plus , ils peignaient par les sons seuls tous les objets dont ils avaient à parler. Homère et Virgile sont pleins d'exemples de ce merveilleux artifice , et il ne faut que les ouvrir pour en rencontrer. Les autres poètes ont suivi leurs traces plus ou moins

heureusement, selon qu'ils ont été plus ou moins habiles. Ce même artifice a passé de la poésie dans la prose. En général, les anciens faisaient tout céder à la satisfaction de l'oreille, quelquefois même les règles fondamentales de la grammaire; ou plutôt l'euphonie est la première et la principale de toutes ces règles. Quintilien loue Virgile, d'avoir dit :

. . . . *Cæsa jungebant fœdera porcæ.*

Quoique le féminin *porcæ* ne fût point en usage, et prétend qu'il eût mal fait de s'exprimer d'une façon régulière, parce qu'elle aurait choqué l'oreille.

Après la modulation, vient le rythme. On peut comprendre sous ce nom la mesure et le mouvement. L'un et l'autre se trouvent dans la prose, ainsi que dans la poésie. La mesure dans un poète dépend de l'espèce de vers qu'il choisit, et les pieds dont ses vers sont composés, font le mouvement. Ainsi ces vers :

Monstrum horrendum, immane, ingens, cui lumen ademptum
et cet autre,

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

ont la même mesure ; mais ils ont un mouvement très-différent , l'un l'ayant très-lent et l'autre très-précipité. En prose, la mesure n'est que la longueur ou la brièveté des phrases, et leur partage en plus ou moins de membres, et le mouvement résulte de la quantité des syllabes dont sont composés les mots. Les effets du rythme sont connus dans la poésie ; sa vertu n'est pas moindre en prose. Il est impossible de prononcer une longue suite de paroles sans prendre haleine : quand celui qui parle pourrait y suffire, ceux qui l'écoutent ne pourraient le supporter ; il a donc été nécessaire de diviser le discours en plusieurs parties ; on a encore sous-divisé ces parties, et on y a inséré d'autres pauses de plus ou de moins de durée, selon qu'il était convenable, et de là s'est formé ce qu'on peut appeler la mesure de la prose ; c'est le besoin de respirer , c'est la nécessité de donner de tems en tems quelque relâche à ceux qui nous écoutent, qui a fait partager la prose en plusieurs membres, et ce partage, perfectionné par l'art, est devenu une des grandes beautés du discours ; mais cet embellissement ne peut se séparer du nombre, c'est-à-dire de la quantité des syllabes. Les phrases ne peuvent

plaire que lorsqu'elles sont composées de pieds convenables ; c'est alors que la prose s'accommodant à toutes les variétés du discours, s'insinue dans les esprits, les remue et les échauffe ; c'est alors qu'elle devient une espèce de musique qui offre partout une mesure réglée, un mouvement déterminé à des cadences variées et gracieuses. D'abord l'oreille seule et le goût des écrivains avaient réglé le rythme de la prose ; ensuite l'art la perfectionna, et on enseigna à chaque style l'espèce de pieds qui lui convenait davantage, soit pour le style oratoire, soit pour le style historique, soit pour le dialogue ; en un mot, pour quelque espèce de style que ce fût, la mesure et le mouvement étaient déterminés par des règles, en prose ainsi qu'en poésie ; et ces règles étaient regardées comme si essentielles, que Cicéron n'en dispense pas même les orateurs qui avaient à parler sur-le-champ.

Il est aisé de voir que la modulation et le rythme ne sont des vertus du style que par leur convenance, c'est-à-dire qu'autant que l'écrivain conforme partout la modulation et le rythme aux choses dont il parle. M. de Fénelon dit que le style doit être comme un cristal bien clair et bien transparent au

travers duquel on voit l'objet dans toute sa vérité. Cette perfection du style caractérise les écrivains du premier ordre. Le style qu'ils emploient est tellement propre et convenable aux sujets qu'ils traitent, que l'on ne serait pas autrement frappé des choses mêmes, que l'on est affecté par leurs discours. Sans l'harmonie, les plus beaux nombres déplacés deviennent ridicules. Tandis qu'on louait le *Ridiculus mus* d'Horace et de Virgile, on se moquait avec raison de ce vers de je ne sais quel poète :

Prætextam in cestâ mures rosere Camilli.

C'est pour la même raison que les vers des Satires et des Épîtres d'Horace méritent autant nos applaudissemens, que les plus beaux vers des Églogues et des Géorgiques de Virgile.

Si le style s'assortit partout au sujet dont on parle, il sera nécessairement varié; car le discours présentant sans cesse différens objets, sans cesse aussi le rythme et la modulation se varieront. Cette variété est une des plus grandes beautés du style; et les anciens avaient une attention marquée à la répandre partout dans leurs ouvrages. Les

poètes étaient astreints à une espèce de vers qui les gênait beaucoup, soit par rapport à la modulation, soit par rapport au rythme. Un poète épique, par exemple, était assujéti au vers hexamètre; ce vers commence toujours par une longue, et finit toujours par un dactyle et un spondée; ce qui produit à la longue beaucoup d'uniformité, aussi bien que la mesure, qui ne pourrait jamais être de plus ni de moins de douze tems. Il était impossible aux poètes lyriques de changer en rien leur mesure; le nombre et la quantité des syllabes étaient nécessairement les mêmes dans les strophes et dans les antistrophes. Cependant, de quoi ne viennent point à bout le travail et l'adresse? Il semble qu'Homère écrive en prose, tant son style est peu gêné. Combien Virgile lui-même n'est-il pas parfait dans toutes les parties du style? Stésichore et Pindare, au jugement de Denis d'Halicarnasse, avaient su s'affranchir de cette extrême contrainte imposée aux poètes lyriques, et leurs tours étaient plus variés que ceux d'Alcée et de Sapho. Peut-être la poésie, par la hardiesse de ses figures, l'emporte-t-elle sur la prose; en récompense, la prose paraît avoir l'avantage sur la poésie

par sa variété. Elle marche sans contrainte ; elle peut à son gré s'étendre dans de longues périodes et tantôt se resserrer dans des bornes plus étroites ; elle peut diviser les phrases en autant de membres qu'il lui plaît ; elle se repose, elle retarde ou précipite sa course à son gré ; en sorte qu'à cet égard , elle est susceptible de toutes les beautés du style , au moins autant que la poésie.

De cette analyse des quatre parties du style, M. l'abbé Vatry conclut que Cicéron et Démosthène , Hérodote et Tite-Live, Homère et Virgile , les auteurs de prose comme les poètes, ne sont vraiment ce qu'ils sont que quand ils parlent leur langue ; car toute cette partie du style qui affecte l'oreille et qui a tant de charmes , est entièrement perdue dans une traduction. Le traducteur a beau faire , son style n'est que le sien et jamais celui de l'original ; mais le style de l'original était une production unique de la nature et de l'art ; il avait fallu que le tour de l'imagination de l'auteur , que le caractère de la langue qu'il parlait , concourussent avec un travail infini , pour le faire atteindre à ce haut point de perfection où il était arrivé. On a beau supposer que le traducteur a réussi

dans toutes les parties du style ; tout ce qui s'ensuivra, c'est que le traducteur et l'original méritent tous deux d'être admirés, et qu'ils méritent aussi tous deux d'être lus ; presque infailliblement ce seront deux ouvrages dont les beautés seront différentes.

SUR
NOS PREMIERS TRADUCTEURS
FRANÇAIS,
AVEC UN ESSAI
DE BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE (1),
Par M. FALCONNET.

Pour ramasser tous les matériaux nécessaires à l'histoire de la découverte de la boussole que M. Falconet avait promise, il y a quelques années, et qu'il est toujours dans le dessein de donner, il crut trouver dans nos anciens manuscrits français du moyen âge et dans nos anciens traducteurs, des secours qui enrichiraient ses autres recherches. Cette lecture, désagréable d'abord par elle-même, ne le rebuta pas, et elle lui devint bientôt précieuse par les faits singuliers et les autres

(1) *Académ. des Inscript.* t. VII.

choses curieuses qu'elle lui fournit. Elle l'engagea même à exhorter, dans le *Mémoire* dont nous faisons ici l'histoire , ceux de ses confrères dans l'Académie qui s'appliquent particulièrement à l'étude de notre histoire , à l'aider dans de pareilles lectures, et à leur proposer le dessein de quelques ouvrages nécessaires pour rendre l'Histoire de France plus utile et plus intéressante; ainsi , son *Mémoire* contient deux parties : dans la première , il donne une idée de nos anciens traducteurs en général , et plus en particulier du livre de Brunetto Latini. Dans la seconde, il détaille le plan des ouvrages qu'il croit les plus nécessaires à notre histoire.

On lit dans la Bibliothèque française de Sorel , que la première traduction de latin en français est celle du livre de Boèce , de la Consolation de la Philosophie , par Jean de Meun , sous Philippe - le - Bel, et qu'on ne connaissait point d'autre traducteur depuis lui jusqu'à Nicole Oresme , précepteur de Charles V; et cet auteur ne nomme ensuite aucun autre traducteur jusqu'à Claude Seissel et Jacques de Vintemigle. M. Baillet n'a fait que copier Sorel , et M. Huet dans son *Traité de Claris Interpretibus* , qui paraît avoir connu

des traducteurs anciens, ne leur fait pas même l'honneur de les nommer, et s'en dispense sur la grossièreté et la barbarie de leur langage. Si M. Falconet avait été aussi délicat, le public perdrait des connaissances utiles : il ne prétend pas cependant donner une liste complète de nos anciens traducteurs ; il faudrait pour cela avoir fouillé dans toutes les bibliothèques, ce qu'il avoue n'être pas en état d'entreprendre.

Le plus ancien traducteur qu'il connaisse pour à présent est celui du Poème de Marbodius de *Gemmis*, mis en français par un contemporain de l'auteur : or, Marbodius, évêque de Rennes, vivait au commencement du VII^e siècle, sous Louis-le-Gros.

Selon du Cange, c'est Mikius de Harnes, c'est-à-dire Michel, qui vivait sous Philippe-Auguste, qui est le traducteur de la Chronique latine de l'archevêque Turpin. Papyre Masson croit qu'elle fut composée du tems de Charles-le-Chauve ; mais Vihenart croit qu'un auteur espagnol la composa dans le XII^e siècle. Quoi qu'il en soit, M. Falconet croit que le texte en était latin, et même que les premiers romans, dont les plus anciens sont ceux de la Table ronde, étaient écrits

en cette langue ; premièrement traduits en rimes françaises , puis en prose , tels que nous les voyons aujourd'hui. Dans le milieu du XIII^e siècle , sous le règne de Saint-Louis , Brunetto Latini , auteur italien , dont nous parlerons plus au long dans la suite , traduisit en français les Morales d'Aristote. Saint-Louis fit traduire dans ce même tems la Bible en français ; c'est la première traduction de la Bible entière , qui fut bientôt suivie de celle de Guyart des Moulins , chanoine d'Aire , achevée en 1294. On laisse les autres traductions de quelques livres de l'Écriture-Sainte , faites dans ce tems-là , et on renvoie au Père le Long.

Le livre du Gouvernement des Rois , de Frère Gilles de Rome , traduit par Henri de Gaucht , fut dédié à Philippe , fils aîné de Philippe , roi de France , c'est-à-dire de Philippe-le-Bel , avant qu'il fût roi , et dès-là on voit le tems auquel fut faite cette traduction.

Guillaume de Nangis , moine de Saint-Denis , traduisit lui-même , au commencement du XIV^e siècle , sa Chronique de latin en français.

Les Métamorphoses d'Ovide moralisées pa-

raissent du même tems, et par le style et par le caractère du manuscrit que M. Falconet a vu ; l'auteur de cet ouvrage n'est pas connu. Jean de Meun, continuateur du roman de la Rose, traduisit vers le tems de Philippe-le-Bel plusieurs ouvrages latins, le *Traité de Vegèce*, le livre de Boèce, déjà cité, et quelques autres. Ce dernier fut aussi traduit en prose l'an 1336, par un dominicain, que M. Falconet soupçonna être Jean de Langre, et mis en vers par Renaud de Louens, autre dominicain. Nous avons encore du même ouvrage une autre traduction en vers par Jean de This, qui vivait sous Charles VIII.

Le *Traité du Jeu des Échets*, de Jacques de Cossoles ou de Cessolis, que la Croix du Maine nomme mal à propos *Courcelles*, fut traduit en français par Jean de Vignay, hospitalien, en 1330, et en 1347 par Jean Ferron, dominicain.

Pierre Berchoire, bénédictin, traduisit *Tite-Live* entier, par l'ordre du roi Jean, comme il le dit lui-même dans son *Dictionnaire Biblique* au mot *Rome*.

Raoul de Praelles est très-connu par sa traduction des livres de la *Cité de Dieu*, de Saint-Augustin. Cet auteur était confesseur

de Charles V. M. Falconet assure qu'il est aussi l'auteur de la Bible, que Naudé, Sorel, Launoy, Baillet et M. Huet donnent à Nicole Oresme, sur la foi de la Croix du Maine, qui s'est trompé en cela : et il ne laisse à Oresme que les traductions de quelques livres d'Aristote, de Cicéron et de Pétrarque. Il y eut encore plusieurs autres traductions faites sous le règne de Charles V, qui aimait les lettres, et ce fut par son ordre que Simon de Lesdin traduisit Valère Maxime, Jean Golin ou Golain, carme, le Rationel de Durand ; Jean Corbichon, augustin, le Propriétaire de Bartholomens Angliens, et Jean Lefèvre de Bordeaux, le Poème de Vétula, ridiculement attribué à Ovide.

En 1380, parut la traduction de la Vie de J. C., et l'auteur, qui ne se nomme point, dit l'avoir faite par l'ordre de Jean, duc de Berry, frère de Charles V. Ce livre est curieux, en ce qu'il paraît être une traduction de l'Évangile de l'enfance, dont il y a des manuscrits latins dans la bibliothèque du roi.

M. Falconet, qui n'a pas dessein de donner, comme on l'a déjà dit, une bibliothèque complète de nos anciens traducteurs, passe rapidement sur ceux qui ont vécu depuis

Charles V, jusqu'au tems de Claude Seissel. Il s'arrête seulement sur Laurent de Premierfait, auteur de la première traduction de Bocace et des Economiques d'Aristote, dont le manuscrit est entre les mains de l'Archevêque de Vienne, avec cette inscription : *Laurent de Premierfait, traducteur des Économiques d'Aristote, à la requête de Simon du Bois, valet-de-chambre du roi très-chrétien, l'an 1417, le premier de février.* D'où M. Falconet tire deux conséquences utiles ; la première, contre la croix du Maine, qui fait vivre un auteur en 1483, sous Charles VIII ; la seconde, que la qualité de roi très-chrétien n'a pas commencé à être donnée à Louis XI, comme on le croit communément, puisque cet auteur la donne à Charles VI, sous lequel il vivait. M. Falconet parle ensuite du fameux Robert Gaguin, général des Mathurins, dont nous avons une traduction des Commentaires de César, faite par l'ordre de Charles VIII, et passe à Brunet Latin, sur lequel il s'étend davantage. Cet auteur naquit à Florence un peu après le commencement du treizième siècle, tems de barbarie pour les lettres, et auquel toute l'Italie était agitée par les factions de Guelphes et des Gibelins. Au milieu

de ces troubles, Brunet ranima le goût des lettres : orateur , poète , historien , philosophe et théologien , il forma une école de laquelle sortirent Guido Cavalcanti et le fameux Dante. Il enseigna à ses citoyens , non-seulement l'art de bien parler , mais encore celui de bien gouverner. Secrétaire de la république , il eut une très-grande part au gouvernement , et fut chargé de plusieurs ambassades ; enfin , obligé de sortir de Florence avec tous les Guelphes du parti desquels il était , après la défaite de l'armée des Florentins par le comte Jourdain , général de Mainfroy , il se réfugia en France en 1260 , s'établit à Paris et y composa plusieurs ouvrages , entre autres le livre français intitulé *Trésor* , ouvrage dont on donnera une notice après avoir rapporté quelques autres particularités sur la vie de ce savant. Après la mort de Mainfroy , tué dans la bataille que gagna sur lui Charles d'Anjou , en 1266 , Brunet revint à Florence , et y finit ses jours en 1295. Sa famille persista toujours dans son attachement pour le duc d'Anjou , et un de ses descendans accorda à un des fils de Brunet , le lambel fleurdéisé dont la maison d'Anjou brisait ses armes.

Brunet Latin s'appelait en italien *Brunetto Latini*, et quelquefois *Latino*. Ainsi M. Boyle et M. Crescimbeni se sont trompés; le premier, en le nommant *Brunetti* pour *Latino*; le second, en prétendant que le nom de son père était *Latino Latini*.

Dante, son disciple, chassé à son tour de Florence par les Guelphes, exhala sa bile contre son maître même, en le plaçant dans son enfer. Landin, son commentateur, traite encore ce savant de faussaire, ce qui n'est fondé sur aucune preuve.

Après cet abrégé de la vie de Brunet, M. Falconet passe à la notice du Trésor de cet auteur, composé en français pendant qu'il demeurait à Paris; ouvrage qui n'a point été imprimé, et si peu lu même des Italiens, qu'on s'est également trompé, et sur la matière qu'il contient, et sur la langue dans laquelle il a été écrit. Le Doni, quoique Florentin, appelle ce livre dans sa librairie, *Tesoro della lingua*; le cavalier Salviati, dans ses avertissemens sur le Décaméron, le donne comme composé en langue provençale; et la Croix du Maine rassemble ces deux erreurs, en disant que Brunet écrivit en français, ou plutôt en langue provençale,

un livre qu'il appela *le Trésor* ; traitant des louanges de la langue française : cependant il est sûr que ce Trésor, dont il y a plusieurs manuscrits dans la bibliothèque du roi (1), est écrit en français tel qu'on le parlait à Paris du tems de Saint-Louis, et que c'est une espèce de cours de philosophie, où, sous la division de philosophie en théorique et pratique, Brunet traite de Dieu, de la cosmographie, de la géographie, de l'histoire sacrée et profane, de la propriété des choses naturelles, de la morale, de la rhétorique et de la politique ; ouvrage en forme d'Encyclopédie, dont, après Pline, cet auteur donna le modèle, et dans le goût duquel nous avons le propriétaire de Barthélemy de Granville, nommé de son tems le *Pline des moines*, le *Redactorium morale* de Pierre Berchoire, et plusieurs autres livres de même espèce, aujourd'hui le rebut des bibliothèques.

Voici le début du Trésor de Brunet : « oi commence le livre du Trésor, lequel treslata

(1) C'est sur un de ces manuscrits du milieu du quatorzième siècle que M. Falconet donne une notice. Il en aurait préféré une autre qui est de 1310, quinze ans après la mort de l'auteur ; s'il n'avait été gâté par l'idiome d'un Picard qui le transcrivit.

maistre Latin de Florence, de Latiens en Romans, etc. ». Sur quoi M. Massis croit que l'auteur composa d'abord cet ouvrage en latin ; mais il suffit d'en voir le prologue pour juger que le latin dont il parle est celui des auteurs qu'il traduit. Il déclare même que son second livre est une traduction de l'Éthique d'Aristote ; et l'on reconnaît aisément que le premier est un composé des endroits qu'il a jugé à propos de traduire de l'Ancien et du Nouveau Testament, de quelque Chronique de ce tems-là , et de l'Histoire de Plin. Le troisième est de même composé de plusieurs lambeaux de la Rhétorique de Cicéron ; mais ce qui lève tous les doutes, c'est que l'auteur, se demandant à lui-même pourquoi il a composé cet ouvrage en notre langue, dit à la fin du prologue que c'est pour deux raisons : l'une, « que nous suimes en France ; » l'autre, « parce que la parleure est plus délitable et plus commune à tous les langaises. »

M. Falconet, après avoir donné une juste idée de cet ouvrage , en rapporte quelques morceaux , où à cause de la singularité des expressions , ou pour les choses mêmes. Le premier est la traduction que Brunet fait de

ces mots : *Philosophia est scientia rerum divinarum humanarumque* ; l'enchaussement des choses divines et humaines. Enchaussement veut dire poursuite ardente. Froissart dit enchausser ses ennemis , pour dire les poursuivre vivement. Et ce mot, ajoute l'académicien , aussi bien que l'*incalciare* des italiens , vient de la même origine , *calcibus instare*.

Dans le chapitre LXIV , du premier livre , Brunet , parlant de saint Jean l'évangéliste , dit , « ses miracles furent tels qu'il mua la verge d'or bois en fin or. Il fit les pierres d'une rivière devenir précieuses dans un moment. » On voit par ce passage , que ce n'est pas d'aujourd'hui que les alchimistes cherchent , dans les écrits de saint Jean , le secret de la pierre philosophale.

Parmi les choses triviales qui se trouvent ordinairement dans ces sortes de trésors , il y en a quelquefois de très-curieuses. Tel est le passage qui regarde la vertu directrice de l'aimant qui se trouve dans le chapitre CVI du premier livre , et qui servira à l'histoire de la boussole , dont nous avons parlé au commencement de cet article : « les gens qui sont en Europe , dit-il , naient-ils à tramon-

taine de vers septentrion, et les autres naient à celle de midi, et que ce soit la vérité, prenez une pierre d'iamant, ce est calamité, vous trouverez qu'elle a deux faces, l'une gist vers une tramontaine et l'autre gist vers l'autre, et chacune des faces allie l'aiguille vers celle tramontaine vers qui cette face gisait, et pour ce, seraient les mariniers déçus se ils ne preissent garde. » Il y a erreur à la vérité dans ces dernières paroles; car chaque face de l'aimant dont on touche une des pointes de l'aiguille, allie cette pointe touchée au pôle du monde, opposé à celui vers lequel gît la face dont elle a été touchée, mais toujours est-il vrai par ce passage que l'aiguille aimantée était en usage pour la navigation près de quarante ans avant l'an 1300, tems ordinairement désigné pour l'époque de la boussole. Brunet même semble en parler plutôt comme d'un usage commun, que comme d'une invention récente.

Nous ne suivrons pas M. Falconet dans les autres citations qu'il tire du Trésor de Brunet; ce que nous venons de dire suffit pour faire connaître cet ouvrage, et pour donner une idée juste des autres notices qui

prépare le même académicien. Venons maintenant aux ouvrages qu'il souhaiterait pour la perfection de notre histoire.

Le premier, un Dictionnaire géographique de la France, dans lequel il faudrait recueillir exactement toutes les particularités qui concernent chaque lieu ; ses différens noms dans chaque siècle , selon les différens idiomes de provinces , ainsi que tous les changemens qui y sont arrivés , soit pour le civil, soit pour le physique ; car on sent bien que nous n'avons rien encore de parfait dans ce genre.

Le second , une Bibliothèque française. Comme elle aurait un objet trop vaste , si elle renfermait un catalogue exact de tous les auteurs qui ont écrit dans notre langue , il suffirait d'entreprendre la correction de la Croix du Maine et de du Verdier , dont les ouvrages fourmillent de fautes. Il faudrait y joindre une liste des manuscrits français et gaulois , avec une courte notice de ceux qui méritent le plus d'être connus , et le nom de leurs auteurs. Un des savans hommes de ce siècle a déjà corrigé ces deux bibliographes avec la dernière exactitude ; et il faut espérer que quelque occasion favo-

nable nous procurera la jouissance de son travail.

Le troisième, est un Glossaire français, qu'il faut regarder comme la clef nécessaire pour s'ouvrir le chemin à la composition de deux autres ouvrages. Ce Glossaire doit renfermer, non-seulement tous les mots de notre langue dans tous les âges, mais encore leur origine, en démêlant ceux qui viennent de la langue celtique ou de l'ancienne teutonne, d'avec ceux qui tirent leur origine de la grecque ou de la latine. Comme les savans aiment à faire des systèmes, ils n'ont pas manqué d'en imaginer sur l'origine de notre langue. Le P. Thomassin la fait venir de l'hébreu, MM. de Port-Royal après Parion, Tripaud et d'autres encore, des autres langues savantes. M. Ménage a bien détrompé le public sur l'origine de plusieurs de nos mots; mais quelque talent qu'il eût pour cette sorte de découverte, on prétend qu'il n'avait pas assez lu de notre vieux français, pour rendre parfait son ouvrage sur ce sujet.

Ces trois ouvrages, selon M. Falconet, peuvent être faits en commun, et il exhorte les savans à les entreprendre. Il parle aussi de différens autres travaux qui seraient très-

nécessaires pour la perfection de notre histoire ; sur les poids et sur les mesures , qui ont tant varié dans tous les tems , et qui varient encore selon les différens lieux ; sur les monumens , inscriptions , édifices de toute espèce ; sur les monnaies , non-seulement des Rois , mais encore des Seigneurs ; sur l'origine de notre poésie , sur nos troubadours , sur les commencemens du théâtre français et sur ses changemens ; sur l'établissement de la religion dans les Gaules ; enfin , sur différens autres sujets , ou qui n'ont pas encore été entamés , ou qui n'ont pas été traités avec cette perfection qu'il désirerait.

SUR
LE CHANGEMENT

ET

LA CORRUPTION

DE DIVERS NOMS PROPRES (1).

Par BENZELSTIERNA (2).

RIENT de plus ordinaire que de voir des noms propres corrompus et dénaturés par différens historiens. Qui, mieux que des écrivains français, pouvait savoir le véritable nom de la princesse danoise, fille de Walde-mar-le-Grand, et femme de Philippe II, roi

(1) *Société royale d'Upsal*, 1740. Traduit du latin pour la première fois.

(2) Ce Mémoire fait partie de celui du même auteur intitulé : *Genealogia Annæ reginæ Gallicæ*, etc.

de France ? et cependant ces mêmes auteurs, dont Blondel donne la nomenclature (1), l'appellent, l'un *Isburge*, l'autre *Gelberge*, celui-ci *Engerberge*, celui-là *Isemburge*, tandis qu'elle s'appelait *Ingerburge*, nom que portaient autrefois beaucoup d'autres princesses du Nord.

S'il faut en croire le savant Sperlingius, les personnages les plus distingués du Pérou, les *Incas*, avaient emprunté des peuples septentrionaux leurs noms les plus illustres, ceux d'*Ingons* et d'*Ingialdes* (2).

Guillaume de Tyr doit sans doute être regardé comme un bon historien ; mais il n'en dénature pas moins les noms propres. Il rapporte ceux des seigneurs qui se croisèrent pour les expéditions de la Terre-Sainte, avec une si grande inexactitude, qu'il est impossible de les reconnaître, sans avoir recours à des écrivains plus fidèles. Qui pourrait deviner quel est le prince que les

(1) *De formulâ regnante Christo*, p. 357.

(2) *De regio titulo Konning, apud Danos*, p. 211 et 217.

Quelque respectable que soit l'autorité de Sperlingius, nous croyons cependant devoir regarder son assertion comme une conjecture très-hasardée.

auteurs grecs désignent chez le nom barbare de *Tangrolipix*, s'il ne savait d'ailleurs que c'est le fameux sultan turc appelé *Thogrulbegum*, qui régnait dans le onzième siècle (1)?

Adam de Brème, par amour pour la langue de la Germanie supérieure, son pays natal, corrompt la plupart des noms qu'il voulut adapter à cette langue (2).

Aussi Bern. Lamy dit-il avec raison que chaque nation déguise tellement les mots qu'elle emprunte d'une nation étrangère, qu'on ne les reconnaît plus (3).

Cependant, de ce qu'on voit fréquemment dans les auteurs ces changemens ou altérations de noms propres, il ne s'ensuit pas qu'on doive refuser toute espèce de croyance aux récits historiques, comme voudrait l'insinuer le P. Hardouin lorsqu'il parle, par exemple, de *Jaroslav*, roi de Russie, dont il révoque en doute l'existence (4).

(1) Herbelot, *Biblioth. orient.* p. 1027.

(2) Voyez le Scoliaſte de cet écrivain.

(3) *L'Art de parler*, liv. I, chap. 13.

(4) *Verum nomen Joreslai regis Russorum (si tum scilicet aliquis ibi rex fuit), scriptoribus illis latuisse qui æquales aut vicini temporum illorum fuisse creduntur, ex eorum vel silentio manifestum est, dum*

de France
 dont Blo.
 l'appeller
 celui-ci
 tandis qu
 que por
 princesse

S'il f
 les perso
 les *Inca*
 tentrior
 ceux d'

Guill
 regard
 n'en d
 Il rap
 sèrent
 avec
 impos
 reco
 pour

(1)
 (2)
 et 21
 (10)
 gina

Basile ; la plupart de leurs princesses , celui de Sophie ; et Marie , sœur de Joraslas , épouse de Casimir I, roi de Pologne , celui de *Dobroгнева* (1).

On a vu quelques souverains changer aussi leurs noms , en embrassant l'état monastique ; Kanut-le-Grand et Suénon Grathe , rois de Danemarck , se sont appelés , le premier , *Lambert* , le second , *Pierre* (2).

(1) Neugebaver, *Hist. polon.* p. 59.

(2) Borrichius, *Specimen rei monetariæ Danorum*,
P. 77.

SUR
LES PERTES EN LITTÉRATURE ;
MOYEN DE LES RÉPARER ,

Proposé au comte Jean-Marie MAZZUCHELLI
par Dominique-Marie MANNI (1).

ON se plaint généralement et avec raison, mon cher comte, que des écrits très-précieux ont été ou perdus, ou attribués à de faux auteurs, ou dénaturés et falsifiés; mais à quoi servent les plaintes? N'est-il pas plus à propos de s'occuper du moyen de réparer ces pertes; il me semble que c'est possible, et qu'il est des moyens de remédier aux maux que font à la littérature l'injure des tems,

(1) *Société Colombar*. Traduit pour la première fois de l'italien, et imprimé en 1447.

Le titre de ce Mémoire est ainsi conçu : *Nuova proposizione affine di portare notevoli acquisti alla repubblica delle Lettere*; j'ai cru devoir le simplifier.

les plagiaires , les guerres et autres malheureux événemens (1).

A combien d'auteurs n'a-t-on pas attribué des ouvrages dont ils n'avaient jamais eu connaissance, et qui souvent n'ont été composés que plusieurs siècles après leur mort ? Témoins les fictions de François Annius de Viterbe, et les observations suspectes de Volterre, quoiqu'on les ait fortement défendues. Une opinion erronée se glissa, pendant quelque tems, jusque dans l'écriture sainte, au sujet des livres d'Enoc ou d'Esdras ; ce qui força l'Église de séparer les livres authentiques de ceux qui n'étaient qu'apocryphes ; ce fut exécuté dans un Concile sous le pape Gelase, vers la fin du cinquième siècle ; on y reconnut plusieurs ouvrages apocryphes, entre autres quelques centons de prophéties de saint Jérôme, intitulés *Puerilia et circulatorum ludo similia*. Je ne parle point des récits fabuleux des Grecs, ni de leurs mystères qu'ils avaient puisés dans Moïse ; Eusèbe a suffisamment mis à découvert leurs plagiats dans son livre *de Evangelicâ Præparatione*.

Mais, pour ne point m'appesantir sur dif-

(1) Ugell. in *Episc. Clus.*

férens sujets relatifs aux saintes écritures , je vais passer à un ouvrage qui , durant plusieurs siècles , a été attribué à Cicéron ; ce sont les lettres à Hérennius , qui ne sont point de lui , s'il faut en croire les critiques modernes , lesquels ne peuvent cependant point faire autorité , comme s'ils avaient vécu du tems de ce célèbre orateur ; ce sont Pierre Vettori , Paul et Alde Manucius , Turnèbe , Muret , Sigonius et autres ; ils attribuent ces livres à Lucius Cornificius père , avec qui Cicéron fut en correspondance , ou à Lucius Cornificius son fils , qui fut consul l'an 719 de Rome , et qui , d'après le témoignage de Quintilien , écrivit sur l'art de la rhétorique. Nascimbenius pense qu'ils sont de Laurea , affranchi de Cicéron , dont il avait pris le nom , ou de Tullius Tiron , que Pline et Suétone comptent parmi les rhéteurs.

Valentin Curion avait publié un petit ouvrage intitulé , *de Potestatibus Romanorum* , comme étant d'un vieux auteur nommé Ffestella , dont Pline fait mention ; mais Egide Witsius de Bruges l'a rendu à son véritable auteur André-Dominique Flocchi , en le faisant réimprimer en 1651 chez Plantin. Que de pièces n'a-t-on pas attribué à Jean Boccace

qui non-seulement ne lui appartenait point, mais qui ne pouvaient lui appartenir, à cause de la différence des tems? Dans une édition du *Décameron*, donnée par Philippe Junte, se trouve une préface sous le nom de Jean Bocace, dans laquelle il est fait mention de l'art typographique, cent ans avant qu'on ne l'eût découvert.

Quant à l'âge, à la patrie et à la profession des auteurs, je n'entends point regarder comme une perte légère, si on ne peut les connaître; je soutiens que cette connaissance est très-utile; c'est en calculant l'âge des deux Buonaccorsi que Jean-Baptiste Cassotti est parvenu à distinguer et à séparer les ouvrages qui appartenait à chacun d'eux, et qui avaient paru sous le même nom. Le même critique a prouvé qu'un Sannazar, natif de Pistoja, différent du fameux Sannasar, était fausement regardé comme l'auteur d'une belle églogue toscane dont on a fait plusieurs éditions, et qu'il n'y avait qu'un Sannazar qui eût écrit. C'est faute de connaître le pays natal et la religion de Claudien qu'on doute s'il est l'auteur du *Carmen Paschale*, de *Laus Christi* et de *Miracula Christi*. Le Dictionnaire de Jean Calvin

fut prohibé pour avoir confondu le nom de son auteur avec celui de Jean Calvin l'hérésiarque, auquel on l'attribuait. C'est aussi une perte considérable que celle des noms et surnoms des pères des écrivains.

Mais la perte la plus déplorable est celle de tant d'ouvrages importants qu'on ne retrouve plus. On doit l'attribuer aux inondations, aux incendies casuels ou commandés, et à plusieurs autres causes. La plus fameuse bibliothèque de l'antiquité était celle de Ptolémée Philadelphie, composée de soixante-dix mille volumes, suivant Aulugelle, et de quarante mille, selon Sénèque (1) : elle périt par un accident, dans les dissensions du moyen âge. Louis-Antoine Muratori déplore en ces termes les pertes littéraires qu'éprouve son pays : « Je ne me tromperai point si » j'avance que, pour augmenter la disette » des livres en Italie, on y vit accourir des » hordes de Barbares, de Lombards, de » Hongrois, de Sarrasins et autres. Ces for- » cenés ne se bornaient point à donner la » mort, mais ils incendiaient tout ce qui se » trouvait sur leur passage ou leur opposait

(1) *De tranquillitate animi*, chap. IX.

» quelque résistance ; et comme ils ne fai-
 » saient aucun cas des lettres, ils firent con-
 » sumer par les flammes une grande quantité
 » d'ouvrages qui se trouvaient particulièrement
 » dans les monastères, et cela par
 » ignorance autant que par cruauté. Je
 » n'oserais point assurer que la France ait
 » éprouvé ces malheurs avant l'irruption
 » des Normands ; mais, à cette époque
 » même, les Français se plaignaient de la
 » disette de livres, suivant le témoignage de
 » Loup, abbé de Ferrare. » Cet abbé vivait
 en 855 ; c'est à lui que le pape Benoît III
 écrivit pour lui demander des copies manuscrites
 des Commentaires de saint Jérôme sur
 Jérémie, de ceux de Donat sur Térence,
 et de Quintilien.

Les manuscrits étaient devenus si rares et
 si précieux, qu'on les regardait comme un
 des plus beaux présens qu'un souverain pou-
 vait faire ; et ceux qui écrivaient son his-
 toire ne manquaient pas d'en parler. On a
 trouvé sur un marbre, à Rome, la mention
 d'un présent qu'un cardinal nommé *Grégoire*
 avait fait de quelques gloses sur un
 ancien et nouveau Testament. Le recueil
 complet des livres sacrés était une chose si

importante à Ferrare, qu'on y fit une loi d'état de leur conservation. Ce qui, dans ces tems malheureux, retarda le progrès des lettres, ce fut la disette du papier.

Je pense qu'à cette pénurie qui cessa vers le onzième siècle, succéda une extrême incurie pour la conservation des manuscrits ; je vais raconter à ce sujet une anecdote que Benvenuto d'Imola rapporte de Jean Bocace. Se trouvant un jour au monastère du Mont-Cassin, il fut curieux d'en voir la bibliothèque, qu'on regardait comme très-curieuse ; il pria le moine qui passait pour le plus honnête, de lui ouvrir la bibliothèque du couvent. Celui-ci lui répondit d'un air très-sec, en lui montrant une haute échelle : « Montez, elle est ouverte. » Bocace monta gaiement à l'échelle, et trouve ce dépôt de tant de richesses sans porte et sans clef. Y étant entré, quelle est sa surprise ! il voit l'herbe croître autour des fenêtres, et tous les livres couverts de poussière. Il ouvre quelques livres : aux uns on avait ôté les gravures, aux autres les marges de chaque feuillet ; ayant demandé le motif de ce dégât, on lui répondit que certains moines, pour se procurer quelques sous, vendaient aux

enfants les images, et aux femmes les marges dont ils avaient fait des brefs.

On trouve ensuite dans ce Mémoire un assez long détail concernant la perte des ouvrages importants que des abrégiateurs ont occasionnée. L'abrégiateur de Dion a fait perdre une grande partie du texte, et Justin, par son épitome de Trogue Pompée, a fait oublier et disparaître entièrement l'original. Il paraît que cet usage de mutiler les livres était accueilli favorablement, puisqu'on lisait anciennement dans une édition de Justin ce distique :

*Historias veteres peregrinaque gesta revolve
Justinus; lege me, sum Trogus ipse brevis.*

L'auteur démontre aussi que l'imprimerie ne suffit point, quelque utile qu'elle soit, pour empêcher les dégâts; il passe en même tems en revue les inconvéniens qu'entraînent les copies infidèles, et enfin il propose un nouveau moyen de réparer tant de maux. Il existe, dit il, plusieurs manuscrits des quatorzième, quinzième et seizième siècles; pourquoi ne pas en tirer plusieurs copies en différens pays, par un excellent calligraphe, afin que, le manuscrit à la main,

on puisse faire des recherches et confronter les ouvrages copiés et en découvrir l'auteur (1)? Cette découverte, on pourrait la faire en transcrivant trois ou quatre fois un manuscrit, et en le confrontant avec des signatures ou autres pièces que l'auteur aurait écrites; il restera cependant à la critique une tâche assez difficile à remplir, celle de savoir distinguer les originaux d'avec les copies.

L'auteur propose une association d'hommes de lettres qui se partagent le travail;

(1) Ce moyen est bien loin de nous paraître suffisant pour réparer des pertes qui malheureusement sont irréparables; en effet, comment retrouver ce qui nous manque de Tite-Live, de Trogue Pompée, de Dion et de tant d'autres? L'association dont parle l'auteur de ce Mémoire serait sans doute très-utile; je l'avais proposée moi-même il y a quelques années. (*Voyez la préface du Voyage de Barthélemy en Italie, troisième édition, chez Bertrand.*) Elle pourrait au moins, par ses recherches, relever des erreurs que les écrivains mêmes les plus célèbres ont commises sur les manuscrits. Bayle lui-même n'a-t-il pas avancé, à l'article de *Zuerius Boxhorne*, que le P. Jacob avait laissé en manuscrit une histoire des femmes célèbres *qu'on avait perdue*, tandis qu'elle existe encore, du moins en très-grande partie?

par ce moyen, dit-il, les recherches ne seront point si pénibles, et l'on pourra donner, pour ainsi dire, une nouvelle vie aux morts dont les noms sont oubliés, et réparer en peu d'années les pertes qu'on a faites pendant plusieurs siècles.

RELATION ABRÉGÉE
D'UN
VOYAGE LITTÉRAIRE
AU LEVANT (1),
Par M. SÉVIN.

LES souverains qui, par leurs grandes actions, se sont rendus dignes de l'immortalité, malgré les soins inséparables du trône, ont travaillé la plupart à former des bibliothèques également considérables et par le nombre et par l'importance des volumes qui les composaient. Ils étaient persuadés sans doute que les lettres porteraient dans leurs états, avec les sciences et la perfection des arts, l'abondance et les richesses qui en sont les compagnes ordinaires ; mais, si des recueils immenses de

(1) *Acad. des Inscript.* t. VII.

manuscripts ont mérité à Ptolémée Philadelphe et à quelques autres princes les éloges de toute l'antiquité, quelles louanges ne sont pas dues à nos monarques, qui, depuis plus de deux siècles, rassemblent, avec une dépense véritablement royale, ces monumens précieux échappés à l'injure du tems et à la fureur des barbares? Rien de plus grand et de plus superbe en ce genre que la bibliothèque du roi. Quoique Louis XIV l'eût portée à ce degré de magnificence, auquel il ne paraissait pas possible de rien ajouter, nous l'avons cependant vue sous les auspices de Louis XV, également attentif à favoriser les progrès des savans, acquérir des trésors qui lui donnent une nouvelle supériorité sur les bibliothèques les plus célèbres de l'Europe; secondé par des conseils sages et éclairés, combien d'excellens manuscrits n'a-t-il pas fait sortir des ténèbres auxquelles ils semblaient être condamnés pour toujours!

M. l'abbé Bignon recut en 1727 une lettre de Zaïd-Aga, qui laissait entrevoir quelques espérances de pénétrer dans la bibliothèque du grand-seigneur, ou plutôt dans celle des anciens empereurs grecs, qui, lors de la prise de Constantinople, fut soigneusement con-

servée par le commandement exprès de Mahomet II. On pouvait se flatter d'y trouver plusieurs de ces ouvrages dont on regrette si justement la perte : la bonne volonté de Zaïd-Aga semblait promettre des facilités pour réussir ; et quoiqu'on eût de fortes raisons de croire que cette bibliothèque ne subsistait plus , l'amour du bien public l'emporta sur ces considérations, et on se détermina à faire des tentatives , qui , à tout prendre , ne devaient pas être entièrement infructueuses : il était difficile que les Grecs n'eussent pas conservé quelques manuscrits ; et dans le dessein de recouvrer au moins cette partie , le roi fit l'honneur à M. l'abbé Sévin de lui en confier l'exécution , et quelques jours après M. l'abbé Fourmont lui fut adjoint.

Ils arrivèrent l'un et l'autre à Constantinople au commencement de décembre 1728. Le mois suivant , M. Fourmont passa en Morée , où ne trouvant point de manuscrits , non plus que dans l'Attique qu'il avait parcourue , il essuya toute sorte de peines , de fatigues , et même de dangers pour rassembler un nombre prodigieux d'inscriptions et de médailles , et faire , en matière de géographie surtout , d'importantes décou-

vertes. M. l'abbé Sévin, de son côté, songea à faire une étroite liaison avec le docteur Fonseca, dont l'amitié lui était absolument nécessaire. Des connaissances très-étendues en tout genre lui concilièrent les bonnes grâces des principaux seigneurs de la Porte, et il se trouvait par là plus à même que personne de contribuer au succès que la cour attendait de lui. Leurs premiers entretiens roulèrent sur différens articles qui, en faisant connaître par degrés son dévouement au service de la France, le persuadèrent qu'il ne courait aucun risque de lui expliquer les motifs de ce voyage, et il ne lui en fit plus un mystère. M. Fonseca apprit alors à M. Sévin que la bibliothèque des empereurs grecs avait subsisté jusqu'au règne d'Amurat IV ; que ce prince, quoique mahométan peu scrupuleux, était néanmoins sujet à de violens accès de dévotion, et que, dans un de ces accès, il avait sacrifié les livres de la bibliothèque à la haine implacable dont il était animé contre les Chrétiens.

Quelque positif que fût ce témoignage, M. l'abbé Sévin le pria de faire de nouvelles perquisitions dans une affaire à laquelle tous les savans prenaient tant de part : il n'est per-

mis ni à vous ni à moi, lui dit-il, de ne pas l'avoir suivie avec toute la vivacité imaginable; peut-être même, lui ajouta-t-il, que tous les livres qui composaient cet immense recueil n'auront pas été consumés par les flammes. Là-dessus il promit de continuer ses recherches. M. l'abbé Sévin avait engagé, à peu près dans le même tems, Mustapha-Effendi à le servir de tout son crédit; il était très-bien auprès du grand chancelier, dont la familiarité lui attirait beaucoup de considération; moins ignorant que le commun des Turcs, charmé de faire plaisir, et plus encore de s'instruire lui-même, il mit en mouvement plusieurs de ses amis; le tout inutilement, et il fit la même réponse que le docteur Fonseca qui, de son côté, ne fut guère plus heureux. Le précepteur des enfans du grand-seigneur, auquel il s'était adressé, l'assura que, dans le sérail, il ne restait plus que les tablettes, et qu'aucun des manuscrits n'avait échappé aux flammes. Malgré ces témoignages, dont la vérité paraît incontestable, les Juifs, les Chrétiens et les Turcs sont tous également persuadés de l'existence de cette bibliothèque; il n'en faut pas être surpris, ce qui se passe dans l'intérieur du

sérail ne vient presque jamais à la connaissance du public ; d'ailleurs, on trouverait à peine dix hommes en ce pays-là qui donnassent la moindre attention à la perte des manuscrits les plus rares.

La tradition la plus universellement reçue est que la bibliothèque des empereurs grecs se gardait dans les appartemens du grand-seigneur ; il y a néanmoins des gens qui prétendent que Mahomet II avait déposé et les livres et les ornemens de l'église patriarcale dans un endroit souterrain du palais : ils ajoutèrent que quelques ouvriers, chargés d'en reprendre les murs, ayant enfoncé une armoire, il en était sorti un serpent, dont la piqure avait fait expirer dans le moment même deux de ces ouvriers. Comme ce récit a tout l'air d'une fable, M. l'abbé Sévin employa différentes personnes, dont les recherches aboutirent à lui apprendre que ces bruits étaient sans fondement. Mustapha-Effendi, qui s'était mêlé de cette affaire, voulut bien encore, à sa sollicitation, examiner la bibliothèque que sultan Selim avait établie. Elle consistait en trois ou quatre mille volumes. Il s'était imaginé que, dans ce nombre, il s'était glissé par hasard quelques

manuscrits grecs et latins ; mais il fut trompé dans ses conjectures ; on déterra , à la vérité , quatre volumes qui n'étaient ni turcs , ni arabes , ni persans ; mais il parut à l'inspection , que ces quatre volumes n'étaient que des registres enlevés autrefois à la chancellerie de Venise. Ainsi s'évanouirent toutes les espérances fondées sur les lettres de Zaïd-Aga , et M. l'abbé Sévin se trouva dans la triste nécessité de se borner aux recherches et aux acquisitions particulières.

Quoique la plupart des manuscrits aient péri par les incendies et par la négligence des Orientaux , il ne désespéra pas cependant de recouvrer quelques morceaux dignes de tenir leur place dans la bibliothèque du roi : ce n'est pas qu'il comptât beaucoup sur les manuscrits grecs ; le prince de Valachie , fils du fameux Mauro Cordato , les rassemblait de toutes parts depuis vingt ans , ou environ ; il n'est pas de coin dans la Grèce qu'on n'ait fouillé par ses ordres ; et ses compatriotes , parmi lesquels il passait pour un prodige de savoir , travaillaient à l'envi à satisfaire sa curiosité. Elle lui coûtait des sommes immenses ; il prodiguait l'argent , et ses libéralités lui avaient assuré la possession d'une

quantité très-considérable de manuscrits grecs et orientaux. Le catalogue en serait fort curieux, et M. l'abbé Sévin voulut l'engager, par les motifs les plus pressans, à le lui communiquer; malheureusement, occupé du soin d'acquérir, il avait négligé de faire un état de ses livres; il lui répondit qu'ils étaient entassés pêle-mêle dans un magasin, et en même tems il lui envoya un manuscrit en lettres onciales, et chargé de figures sur toutes les pages.

Le manuscrit contient des parallèles tirées de divers traités des pères, ouvrage qui a servi de modèle à celui que saint Jean Damascène nous a donné dans le même goût. En revanche, M. l'abbé Sévin lui fit présent, quelques mois après, d'un exemplaire des conciles imprimés au Louvre. Ce commerce s'est soutenu depuis avec beaucoup de régularité; et, dans les dernières lettres qu'il a reçues de ce prince, il l'exhortait à le continuer lorsqu'il serait de retour en France, et finissait par lui promettre des manuscrits encore plus rares que celui dont on vient de parler (1). Pendant cet intervalle, M. l'abbé

(1) Il mourut incontinent après le retour de M. l'abbé Sévin.

Sévin avait travaillé à s'insinuer dans les bonnes grâces des patriarches de Constantinople et de Jérusalem : de là dépendait en partie la réussite de certains projets qu'il avait formés ; ces deux prélats sont en quelque manière les souverains de la nation grecque. Malgré tous les égards que le patriarche de Constantinople lui marqua dans une première visite , il ne laissa pas d'entrevoir un esprit de défiance et de jalousie qui fait le caractère distinctif des Grecs ; il fallait au moins l'empêcher d'être contraire ; dans ce dessein , M. l'abbé Sévin l'entretint de ses liaisons avec le drogouman de la Porte , dont il appréhendait extrêmement le crédit ; et , dès le lendemain , ce drogouman eut la bonté de lui témoigner combien il prenait de part à ce qui regardait M. l'abbé Sévin.

L'accueil que lui fit le patriarche de Jérusalem fut également poli , mais beaucoup plus sincère : il aime la France , et fait un cas particulier des gens de lettres ; lui-même les a cultivées avec succès ; et , après le prince de Valachie , il n'y a personne dans le levant qui soit plus habile que ce prélat. Le sujet du voyage ne lui était point inconnu , et bien loin d'en être alarmé , il

avoua ingénument que, si la Grèce devait sa réputation aux excellentes productions des Grecs anciens, elle était redevable de la conservation de ces mêmes productions à la générosité des rois de France, qui, non contents de les rassembler, les avaient rendues immortelles par de superbes impressions. M. l'abbé Sévin lui dit alors que le roi, à l'exemple de ses aïeux, se proposait de sauver du naufrage ce qui restait de plus précieux dans le levant, et que, là-dessus, il n'avait jamais douté que sa béatitude ne concourût volontiers à faire réussir un projet utile à l'église, et glorieux à sa nation.

Ces paroles achevèrent de le persuader, et depuis il a saisi avec ardeur toutes les occasions qui se sont présentées de lui procurer les avantages qu'il s'était promis de son amitié; et il tient de sa libéralité une liturgie de saint Jean - Chrysostôme qui n'a guère moins de sept cents ans, un manuscrit de saint Grégoire de Nazianze, orné de figures et accompagné de scolies; un lectionnaire esclavon très-ancien, et les *Amphilochia* de Photius, ouvrage savant et qui mériterait de voir le jour. A ces manuscrits, il a joint quelques traités de sa façon, imprimés en

Valachie; et M. l'abbé Sévin lui ayant insinué, peu de tems avant son départ, qu'il serait bien aise de faire transcrire un Homère manuscrit, le principal ornement de sa bibliothèque, non-seulement il le permit, mais il eut encore la bonté de l'assurer que, content de la copie, il remettrait l'original à M. de Villeneuve, ambassadeur de France à la Porte. Cet Homère peut avoir quatre cents ans : la paraphrase et les scolies dont il est enrichi, lui donnent un nouveau mérite. Ce ne fut pas le seul fruit de ses liaisons avec le patriarche de Jérusalem. Les Grecs dans la suite furent plus traitables et plus dociles; il visita tranquillement les monastères qui sont aux environs de Constantinople, et les supérieurs ne lui firent pas la moindre difficulté.

Il eut le bonheur de déterrer dans ces couvens quelques morceaux de saint Chrysostôme qui n'ont point été publiés. Ses courses lui produisirent encore les discours de ce père contre les Juifs. Les manuscrits en sont extrêmement rares, ainsi que ceux de Théodoret, quand ils ont une certaine antiquité: il lui en est tombé entre les mains cinq gros volumes, tous très-anciens. Ce fut dans les

mêmes endroits qu'il trouva le roman de Josaphat et un commentaire sur saint Luc qu'il croit de Titus, évêque de Bostres ; l'un et l'autre paraissent être du dixième siècle. Le premier est chargé de miniatures, la plupart très-bien conservées. La récolte aurait sans doute été plus abondante, si les Grecs n'étaient pas livrés aujourd'hui à l'ignorance la plus grossière : leurs manuscrits sont enfermés d'ordinaire dans une chambre très-mal-propre, et c'est la chambre du couvent la moins fréquentée ; personne ne s'avise de les lire, et ils sont en proie aux insectes et à la poussière.

Dans un monastère de l'île des Princes, on lui fit voir près de deux cents manuscrits, et parmi ce grand nombre de volumes, il ne lui fut pas possible de rassembler trente feuilles qui fussent entières. Un jour qu'il se plaignait amèrement au patriarche de Jérusalem de cette négligence de sa nation, il lui raconta le fait que voici : « Lorsque j'allais » prendre possession de mon siège, lui dit-il, » le hasard me conduisit dans un monastère » où je fis la découverte d'une chambre rem- » plie de manuscrits : mes affaires ne me » permettant pas de les transporter, alors,

» je remis la partie à une autre fois. Quelque
 » tems après je revins dans la même maison,
 » mais les manuscrits étaient disparus. Je
 » les demandai au supérieur ; il me répondit
 » naïvement que depuis peu ils avaient reçu
 » un novice, et que, faute de chambre, ils
 » avaient jeté dans la rivière qui coulait au
 » pied du couvent, de vieux parchemins ab-
 » solument inutiles à la communauté. »

Il est aisé de juger par ce récit combien il serait important d'enlever le peu de manuscrits qui restent dans le levant. L'exécution d'un semblable projet ne laissait pas d'avoir ses difficultés ; le point essentiel était d'établir de bonnes correspondances. M. l'abbé Sévin en conféra avec M. l'ambassadeur, qui, jaloux de la gloire du nom français, a toujours pris extrêmement à cœur le succès de ce voyage. Il écrivit sur-le-champ à ceux de nos consuls et de nos missionnaires qu'on jugea les plus propres à se bien acquitter d'une commission si délicate, et leurs perquisitions n'ont point été inutiles. M. l'abbé Sévin avait envoyé, à peu près dans le même tems, deux Grecs en différens cantons où les Français n'ont aucun commerce, et c'est aux soins des uns et des au-

tres que nous sommes redevables de plusieurs manuscrits très-anciens : tels sont des commentaires sur les évangiles inconnus jusqu'à présent; des scolies sur les psaumes, pleins de fragmens d'auteurs qui ne subsistent plus aujourd'hui; l'histoire de Palladius; les discours ascétiques d'Isaac, évêque de Ninive; ceux de saint Macaire; les ouvrages de saint Ephrem; l'histoire de la guerre des Juifs, par Josèphe; celle d'Alexandre, par Arrien; un gros recueil de plus de trente morceaux d'écrivains divers, sans parler d'un grand nombre d'autres volumes qui ne leur sont point inférieurs.

Le dessein de l'auteur de cette relation n'étant pas de donner un catalogue suivi de tant de volumes, il passe aux manuscrits arméniens acquis, partie à Constantinople, partie dans les autres villes de la domination du grand-seigneur. Le plus considérable de tous, sans contredit, est le Giarrantir; c'est un volume long de deux pieds cinq pouces, large d'un pied dix pouces, et épais d'un pied deux pouces. On juge aisément qu'un tel livre doit renfermer bien des choses; aussi y trouve-t-on une collection des conciles tenus en Arménie, l'histoire de ces

peuples, et plusieurs traités de leurs plus anciens docteurs, même de ceux qui ont vécu avant le concile de Calcédoine. Ce fut alors que les Arméniens se déclarèrent en faveur d'Eutyché et de Dioscore : ennemis irréconciliables de l'Eglise grecque depuis ce tems-là, ils l'ont attaquée par des écrits sanglans, et on n'a négligé aucun de ceux qu'il a été possible de recouvrer.

Les ouvrages de ces anciens hérétiques sont très-propres à réfuter les opinions erronées des novateurs. Un dogme reçu dans toutes les communions du levant, est un dogme dont la vérité ne saurait être contestée à l'Eglise romaine. Au reste, on ne s'est point attaché à ces volumes-là seuls; on a rassemblé de plus un grand nombre de morceaux qui regardent l'histoire, la philosophie et l'astronomie. N'oublions point ici le *Rituel arménien*, le *Martyrologe* de la même nation, un lectionnaire en lettres onciales, et qui n'a guère moins de mille ans d'ancienneté, les ouvrages de saint Grégoire l'illuminateur, auteur du troisième siècle, et ceux de Moyse, religieux célèbre, qui a fleuri dans le 6^e siècle. Peut-être que M. l'abbé Sévin aurait poussé plus loin ses

découvertes en ce genre , sans la mort imprévue du patriarche d'Arménie. Il faisait sa résidence ordinaire dans le couvent d'Exmiasin , riche , à ce qu'on prétend , en manuscrits extrêmement rares. Une personne, connue de M. l'abbé Sévin , était fort étroitement liée avec ce prélat , et il y avait beaucoup d'apparence que des sollicitations vives le détermineraient à communiquer des trésors dont ils ignorent entièrement le prix.

Il ne comptait guère moins sur un dépôt qui se conserve à Boccara, ville des Tartares. Usbeks ; c'est là que Tamerlan avait transporté les manuscrits des peuples divers que les armes lui avaient assujettis. Ce qu'il en dit est fondé sur une tradition universellement répandue parmi les Arméniens ; ils assurent que plusieurs de leurs marchands ont vu une quantité prodigieuse de volumes dans la tour du palais de Boccara. On sait bien que ces sortes de traditions sont quelquefois très-justement suspectes ; il est néanmoins important au bien des lettres de les approfondir : dans cette vue, il proposa à des négocians arméniens, qui font ordinairement ce voyage, de se charger de ces

précieuses marchandises, et ils lui répondirent les uns et les autres qu'un semblable projet ne pouvait s'exécuter quant à présent; que, depuis la dernière révolution de Perse, les chemins étaient impraticables, et que vainement ils tenteraient de pénétrer dans la Tartarie.

Il reste maintenant à rendre compte des manuscrits arabes et persans acquis pendant son séjour au levant; il commence par un morceau que l'on croit unique dans l'Orient, et cela par le soin que les Musulmans ont pris de supprimer un livre dont les principes sont diamétralement opposés à ceux de Mahomet. Il contient le système du magisme, dont les Persans faisaient profession avant la naissance du fameux Zoroastre. L'original ne subsiste plus; il ne s'en est conservé que la traduction, donnée vers le commencement du douzième siècle, par un nommé Eboul, précepteur du sultan, alors dans la Perse. Cet ouvrage excita de grandes rumeurs, et le sultan se vit obligé de sacrifier le malheureux Eboul au ressentiment des docteurs de la loi mahométane.

Un manuscrit si curieux mériterait de devenir public, ainsi que plusieurs de ceux qui

lui sont tombés entre les mains. Quoi de plus intéressant , par exemple, que l'histoire d'Egypte de Saoulhi, en sept vol. in-fol. ? L'auteur y décrit et les actions éclatantes des soudans, et ce nombre prodigieux de merveilles, qui donnent à ce royaume la supériorité sur les pays de la terre les plus renommés ; il les avait examinés en homme habile , et ses récits doivent être infiniment plus exacts que ceux de nos voyageurs modernes, qui , moins heureux que lui , n'ont eu ni la liberté ni la commodité de parcourir tous les coins et les recoins de l'Egypte.

Leurs tentatives sur la Byssinie ont été encore plus infructueuses ; on ne connaît guères aujourd'hui que le nom de cet empire et des contrées qui le confinent ; la description de ces différens pays, qui comprend aussi sept volumes in-folio , serait , si on ne se trompe, également digne de l'impression. On doit penser la même chose de plusieurs autres morceaux qui ne le cèdent point à ceux dont on vient de faire mention : les principaux sont l'Histoire de Perse , des Indes , des rois d'Arabie , de ceux de Jérusalem , du Khorasan , des Calises , des princes qui ont régné dans l'Asie , des empereurs grecs , de la con-

quête de l'Yemen , de l'Andalousie , de l'Afrique , des rois d'Amasie , des scherifs , l'histoire de la Chine , du Mogol et des Juifs , la généalogie des Kams de Tartarie , les anecdotes de ce qui s'est traité de plus secret entre les rois d'Egypte et ceux de Jérusalem , et les lettres de Tamerlan à divers princes de son tems.

Dans la juste crainte d'ennuyer par de simples titres , on passe sous silence quantité d'autres monumens historiques , et on ne parle pas non plus des voyages composés par les Arabes , et des traités d'astronomie que M. l'abbé Sévin a découverts. Il n'a pas tenu à lui qu'il ne recouvrât les traductions arabes des anciens mathématiciens et philosophes de la Grèce ; mais , malgré tous ses efforts , il ne lui a pas été possible de déterrer un seul volume de ces versions , et il serait tenté de croire que les Musulmans des derniers siècles , moins curieux que leurs ancêtres , ont négligé de conserver des ouvrages si précieux.

Voici sur quoi il fonde sa conjecture : il demanda un jour à Sat-Effendi , adorateur d'Aristote , les livres des républiques publiés par ce philosophe ; sa réponse fut qu'il avait eu soin de les faire chercher dans tout

l'orient , et que ses perquisitions avaient été inutiles ; peut-être ne le seront-elles pas toujours. M. l'abbé Sévin a rapporté en France environ six cents manuscrits , et les correspondances qu'il a établies dans toutes les différentes provinces de l'orient , en ont déjà procuré , et en assurent encore un grand nombre. Comme nos recherches embrassent généralement toutes les langues de ces pays-là, grec, turc, arabe, persan , syriaque , chaldéen , arménien , géorgien , copte et abyssin, il est difficile que chacune de ces langues en particulier ne fournisse des morceaux qui pourront contribuer à étendre et nos lumières et nos connaissances.

MÉMOIRE

SUR CETTE QUESTION :

La langue d'un peuple, quel qu'il soit, est-elle plutôt propre à la poésie qu'à la prose (1)?

Par M. THIÉBAULT.

LES langues sont ou primitives ou dérivées : pour suivre l'histoire des unes et des autres , il faut commencer par les primitives : c'est même à celles-là qu'il faut principalement faire attention , car les langues dérivées sont beaucoup plus connues. Mais, pour pouvoir suivre une langue primitive dès son berceau , à quel autre moyen pouvons-nous recourir, que de faire ici une supposition déjà faite plusieurs fois , c'est-à-dire , que de supposer

(1) *Acad. de Berlin*, t. XXII. Extrait du Mémoire où l'auteur examine si , dans l'ordre des tems , les poètes ont toujours précédé les prosateurs.

des personnes abandonnées à la nature et à elles-mêmes, n'ayant aucune sorte de langage, ni aucun autre secours à cet égard, que des organes bien conformés et à leur point de perfection naturelle; et de chercher quels efforts ces personnes se feront pour se créer une langue, et quels en seront les succès? Je dis donc que, si l'on place dans une île entièrement déserte et cependant pourvue des choses nécessaires à la vie, une centaine de jeunes gens qui n'aient jamais entendu parler aucune langue, ces jeunes gens feront un peuple nouveau, une langue nouvelle; et que si l'on répète la même expérience cent fois, nous aurons cent langues primitives, qui, sans doute, différeront entre elles dans les détails, mais qui néanmoins auront toutes, à très-peu de chose près, les mêmes qualités générales, le même caractère, les mêmes propriétés; comme on voit que les fruits d'une même espèce d'arbres ont toujours la même forme, la même couleur, la même sève, le même goût, sans néanmoins se ressembler parfaitement.

On ne peut me nier la possibilité de créer ainsi une langue dont les auteurs n'auraient eux-mêmes aucune notion : car l'homme

ayant tous les organes nécessaires pour cela, parviendra peu à peu à les exercer et à s'en servir, si le besoin est bien urgent. Or, quel besoin est plus grand chez des hommes en société, que le besoin de parler? L'homme apprendra donc à le faire, de même qu'il apprendra seul à marcher. Les organes de la voix étant plus compliqués que les autres, l'effet en sera plus tardif; mais il n'en sera pas moins sûr. Comme il n'est pas de mon sujet de porter cette preuve aussi loin qu'elle pourrait aller, je n'en dirai pas davantage ici. Je passe à la recherche des propriétés, du caractère général et commun de toutes les langues primitives. Je le trouverai ce caractère, dans ce qui est une suite nécessaire de la nature des organes, et de la position de l'homme. Un petit nombre d'articles que nous allons parcourir les uns après les autres, développeront ma pensée.

1°. Une langue primitive, telle que celle des jeunes insulaires que nous avons supposés, ne peut se former que très-lentement. Il faudra bien des générations avant qu'elle soit fournie des termes les plus nécessaires, et surtout avant qu'elle ait pris une forme, une apparence de syntaxe, les premiers traits

d'un caractère décidé. Dans les commencemens, il y a trop d'obstacles à lever, et ces obstacles sont tous dans leur entier : les secours manquent aussi bien que les moyens : le besoin est plus resserré, plus limité ; les prétentions sont plus bornées, l'espérance du succès est plus faible : on doit faire moins d'efforts, ou plutôt on n'en doit point faire. La langue ne laisse pas néanmoins que de se former peu à peu : mais la nature ne paraît que vouloir se jouer. Elle procède ici comme dans les enfans, dont les premiers mouvemens semblent n'être qu'un jeu, tandis qu'ils préparent l'homme à des fonctions libres, régulières et nécessaires. Dès que l'on sera parvenu à vaincre quelque'une de ces difficultés ; que les autres seront, pour ainsi dire, un peu entamées ; que l'esprit de l'homme sera enhardi par quelques heureux succès ; qu'il se sera ouvert de nouvelles routes ; qu'il aura saisi ou établi un certain nombre d'analogies ; que les idées se multipliant, les besoins croîtront à proportion et solliciteront l'industrie, alors on se portera à de vrais efforts ; la langue quittera tout à coup sa marche lente et tardive ; elle s'avancera à grands pas vers la perfection ; elle restera

néanmoins bien en deçà du terme ; car, étonné des grands progrès qu'il aura faits en si peu de tems, l'esprit humain s'arrêtera comme pour contempler son ouvrage, et ne songera qu'à en jouir. Les imperfections qui resteront encore, seront moins sensibles, moins gênantes : on n'aura plus un si grand besoin de les détruire : on en restera là jusqu'à ce que l'esprit, ayant de nouveau fait de grands progrès et acquis une nouvelle délicatesse, se retrouve par rapport à sa langue, dans le même état à peu près où il était lors de ses premiers efforts. Mais avant ce terme une inondation de peuples barbares, ou d'autres accidens viendront peut-être détruire et le peuple et la langue, ou du moins les replonger dans la barbarie. C'est de là que naissent souvent les langues dérivées. Il est essentiel de remarquer qu'après les premiers succès rapides de cette langue primitive, et dans le tems que l'esprit humain paraîtra se reposer à cet égard, il se fera néanmoins toujours dans le langage des changemens très-considérables, à les prendre dans leur totalité, quoique peu sensibles, à les considérer en particulier et dans le détail. C'est alors que les racines se perdront en partie et peu à peu ;

et que l'analogie entre les mots commencera à s'affaiblir ; changemens imperceptibles , qui porteront comp à la langue, et lui ôteront une partie de son énergie.

2^o. Les premiers mots , ou plutôt les premiers sons d'une langue primitive seront toujours les interjections. L'impossibilité de parler une langue qui n'existe pas encore , et qu'il faudra créer à chaque instant , sera cause que l'on n'exprimera d'abord que les sentimens, les affections de l'ame , telles que la surprise, la douleur, la crainte, le doute, le regret, le dépit , l'aversion , le désir , la joie , etc. ; car on a des sentimens avant que d'avoir des idées distinctes. Ces premières expressions ne seront que des cris, que de simples accens ; mais elles n'en seront pas moins énergiques, puisqu'elles seront toujours accompagnées de ces tons pittoresques que la nature a consacrés aux passions, et qui sont comme la base de l'art déclamatoire. Une remarque singulière, c'est que dans les langues connues qui sont des langues dérivées et fort éloignées de toute langue primitive , les interjections sont ordinairement des monosyllabes, quoique les mots dérivés manquent rarement de s'allonger. Dans tous les

idiomes de tous les tems , les interjections sont si expressives et si peu équivoques , qu'il est rare qu'elles ne soient pas entendues de ceux qui ignorent entièrement la langue à laquelle elles appartiennent. On objectera qu'elles sont presque partout les mêmes ? Mais cela prouve en faveur de nos conjectures ; car de là je conclus qu'elles appartiennent à la nature , et non pas aux caprices , ni à tout ce qui s'appelle arbitraire , et qu'en conséquence elles seront à peu près les mêmes dans la langue primitive de nos insulaires. Mais si , dans toute langue , les interjections sont les mots les plus anciens , les conjonctions seront à coup sûr les derniers venus ; car la dernière chose que l'homme acquiert , c'est l'art d'unir ses idées , de les rapprocher , de les comparer , de les enchaîner les unes aux autres. Il est long-tems à ne les combiner que deux à deux , c'est-à-dire que pendant long-tems il ne sait former que des phrases simples et détachées. Il lui faut plusieurs siècles avant que de parvenir à lier ses jugemens , comme il a d'abord lié ses idées ; à former des raisonnemens bien suivis , comme il a d'abord formé des phrases. Il suit de cette observation qu'après que nos

insulaires auront saisi et employé les moyens que la nature nous offre pour trouver la vraie dénomination de chaque chose connue, ce ne sera pas du côté du nombre des expressions et des idées que leur langue sera plus défectueuse : le vice principal de leur langue nouvelle, c'est qu'ils n'auront pas l'art de ranger, de lier ensemble leurs idées et leurs expressions; en un mot, les langues barbares sont toujours bien moins pauvres qu'elles ne sont décomposées. La syntaxe ne suivra donc que de très-loin la formation des mots; et même, après que l'usage aura établi une sorte de subordination dans le régime de la langue, cet article sera encore pendant des siècles flottant et incertain, libre et irrégulier, enfin bien loin d'être irrévocablement fixé par des lois généralement reconnues.

3°. D'abord tous les noms seront primitifs, et c'est de ceux-ci que l'on formera ensuite, par dérivation, la plupart des verbes, des adjectifs, des adverbes et des termes abstraits. Mais les racines auront leur usage et leur signification particulière, et feront partie de tous les autres mots usités; elles subsisteront par elles-mêmes aussi bien que par les mots qui en auront été formés, et leur em-

ploi sera toujours de signifier l'idée principale et générale, l'objet considéré tel qu'il s'est d'abord présenté. Or, rien ne contribue tant à nous faire voir d'une manière vive, nette, précise et prompte, l'idée qui est attachée à un mot, que de bien connaître les environs de ce mot, c'est-à-dire sa racine ou ses dérivés, ceux qui viennent de la même racine et qui lui servent comme de branches collatérales, les composés qui en ont été tirés, ou les simples qui l'ont formé lui-même, etc. Ce sont comme autant d'objets qui réfléchissent la lumière sur celui que nous fixons. C'est ainsi que l'œil saisit avec bien plus de facilité et de netteté les figures les plus composées de la géométrie, quand il est bien familiarisé avec celles qui, étant plus simples, en sont comme les élémens.

4°. Voyons encore dans un plus grand détail comment nos insulaires s'y prendront pour former les mots de leur langue nouvelle. Mais, avant que de passer outre, je dois avertir qu'en plusieurs endroits de ce Mémoire, et particulièrement ici, mon sujet me ramène nécessairement à des recherches que plusieurs auteurs, et nommément celui du *Traité de la formation mécanique des lan-*

gues, ont faites avant moi. Je ne puis réparer ce mal, qui n'en est un que pour moi, qu'en faisant un choix de ce qu'ils ont dit de mieux, qu'en donnant aux choses un ordre et un développement conforme à mon dessein qui est très-différent du leur, et qu'en faisant de leurs observations principales une application à laquelle aucun d'eux n'a songé.

Pour nommer les parties de la bouche qui sont les organes de la voix, nos insulaires ne feront que mettre ces organes en action ; et ce sera par les effets, par les sons que ces organes produisent, qu'ils seront désignés ; méthode naturelle et presque nécessaire dans le cas supposé ; méthode très-énergique, et dont on retrouve encore des traces dans les langues modernes, quelque éloignées qu'elles soient de leur première origine. Ce sera à peu près de la même manière qu'on nommera tous les objets qui font du bruit : on ne fera qu'imiter le bruit qui leur est propre ; car ils n'ont aucune qualité qui puisse être autant à portée de l'organe de la voix que celle-là, c'est-à-dire aucune qualité que la voix puisse imiter avec plus de facilité et d'une manière plus parfaite, plus précise et plus sensible.

Mais de ces premiers noms, de ces premières racines, combien de mots dérivés qui feront image aussi bien que les primitifs, adjectifs, verbes, adverbess, etc. autant d'onomatopées dans la langue de nos insulaires, jusqu'à ce que le caprice de l'usage ait destiné les mêmes sons à des objets étrangers, et que par cet abus on ait comme énérvé ces mêmes sons qui devaient avoir tant de force ! Cependant nos organes ne pouvant guère représenter dans un même mot qu'une seule qualité d'un objet qui en a pour l'ordinaire un très-grand nombre, ne pouvant même souvent représenter que l'une des moins importantes, il faut avouer que la langue même la plus parfaite sera toujours bien faible et bien défectueuse du côté de l'énergie ; elle ne montrera qu'un seul côté d'un objet qui en a mille. Je ne fais cette observation que pour prévenir ceux qui voudraient m'accuser de faire d'une langue primitive une langue trop parfaite ; je puis encore mieux leur répondre en les renvoyant à ce que j'ai dit de la syntaxe. Quoi qu'il en soit, la langue primitive que nous supposons représentera au moins une qualité de l'objet, et c'est beaucoup en comparaison de nos idiomes dérivés.

Il n'y a point de bruit sans quelque mouvement, et, pour l'ordinaire, les objets en mouvement font quelque sorte de bruit ; ainsi les choses que l'on verra toujours ou souvent en mouvement, auront encore des noms imitatifs, et par conséquent précieux pour leur force intrinsèque. D'ailleurs, si l'on ne peint pas le mouvement lui-même, on peindra au moins la qualité du mouvement ; on en imitera la lenteur par des sons traînants, la vitesse, par des sons fluides et rapides. Une certaine monotonie dans les sons désignera un mouvement égal et continu : des sons disparates et des passages d'une exécution difficile exprimeront les mouvements irréguliers et qui se font par bonds et par sauts. Or les deux sortes de noms dont nous venons de parler, ne seront-elles pas la principale et même la majeure partie des noms qui se trouveront dans la langue primitive ? Les objets qui n'affectent d'une manière spéciale que le goût, l'odorat et le tact, produisent des sensations dont le caractère est analogue aux qualités du bruit et du mouvement. Lorsqu'on voudra leur imposer des noms, on suivra cette double analogie. Les noms de cette dernière classe ne seront que

des noms dérivés ; mais on sentira d'autant mieux tout le sens et toute la force, que leurs racines seront elles-mêmes des noms usités et bien connus.

De tous les objets sensibles, les plus difficiles à peindre par la parole, sont ceux qui paraissent toujours dans le repos, et qui n'affectent que les yeux. Mais combien d'analogie encore entre les couleurs et les sons, entre les figures et les différentes sortes de mouvement, entre les masses et la qualité du bruit ! C'est par-là qu'on tâchera d'exprimer les qualités sensibles des objets de cette dernière classe.

C'est encore par l'analogie, et d'après les noms des objets physiques, que se formeront la plupart des noms abstraits. Cependant il faut remarquer qu'il y a certains sons qui semblent destinés par la nature à représenter certaines modalités, certaines vues de l'esprit, en un mot, certaines abstractions. C'est ce que Platon, Leibnitz et plusieurs autres grands hommes ont reconnu. Il ne faut pas de si grandes autorités pour nous forcer d'avouer que, soit mystère dans la conduite de la nature, ou plutôt ignorance de notre part, nous sommes obligés de reconnaître,

en mille occasions , des faits constans dont il ne nous est pas possible de rendre raison. Cette réflexion s'étend à l'emploi de plusieurs sons qui , dans presque toutes les langues , paraissent singulièrement affectés à certaines idées , et qui ont une énergie très-marquée. Il serait très-facile de donner ici des exemples satisfaisans ; mais le tems ne m'en permet pas d'entrer dans les détails : ces sortes de sons se retrouveraient donc dans les langues primitives , et y auraient la même destination , puisqu'il nous est permis de présumer que cette destination vient de la nature. Les termes abstraits étouffent , dit-on , le génie poétique : cela est vrai dans les langues actuelles où ces termes n'ont d'autre force que celle que leur donne la convention tacite du public. Mais en sera-t-il de même dans une langue primitive , où ces termes ne seront formés que suivant l'instinct de la nature , ou d'après certaines lois d'analogie que l'esprit aura saisies ? Ne peut-on pas dire , en ce dernier cas , que ces termes seront tout poétiques eux-mêmes ? Ajoutons que le nombre des termes abstraits sera très-petit dans une langue première , surtout en comparaison de ce qu'il est aujourd'hui.

Est-il nécessaire d'observer ici qu'en tâchant de marquer par des lois générales quels doivent être la marche et le caractère des langues primitives, je ne prétends pas exclure le nombre considérable d'exceptions que le hasard ne peut manquer d'introduire? On présente un objet à un enfant qui ne fait encore que bégayer; cet enfant, par une impulsion purement machinale, prononce un son qui n'a aucun rapport avec l'objet: cependant ce son devient le nom de cet objet, au moins dans le sein d'une famille et dans ce langage particulier qu'on nomme *enfantin*. Combien d'autres causes pareilles peuvent influencer dans la formation des langues nouvelles? en conséquence, combien d'irrégularités? Mais tous ces caprices ne produisent que des exceptions, et n'influent que dans des circonstances isolées et particulières. Ainsi les observations générales que nous avons faites n'en sont pas moins justes; de même que les anomalies particulières ne détruisent point les règles des déclinaisons et des conjugaisons.

5°. Les organes ne deviennent flexibles que peu à peu, et qu'à force d'exercice. On a même prétendu avec assez de vraisemblance,

et principalement pour cette raison, qu'une langue toute créée par un peuple nouveau, serait, au moins pour les racines, l'ouvrage des enfans, et non pas celui des adultes. Mais qu'il faille attribuer cet effet à la flexibilité des organes dans les uns, ou aux efforts pénibles, mais constans et réfléchis des autres, il est toujours certain, non-seulement que la nature ne conduira nos insulaires à l'usage de la parole qu'insensiblement, et que peu à peu, mais que les organes qui sont les plus aisés à mouvoir, seront aussi les premiers employés, et ceux auxquels on aura recours le plus souvent. D'où il suit, 1°. qu'autant que la loi de l'imitation et de l'analogie le permettra, les premiers objets connus et nommés, c'est-à-dire les premiers mots d'une langue primitive, les racines ne seront formées que par des sons plutôt agréables que rebutans; car le jugement de l'oreille, le plaisir ou le déplaisir de ce maître orgueilleux et superbe est toujours conséquent à la facilité ou à la difficulté de l'exécution des sons.

Du même principe il suit, 2°. que les sons primitifs passant dans les mots dérivés, porteront avec eux et répandront dans toute la masse du langage ce caractère doux et

agréable qu'ils ont eux-mêmes. Ce n'est pas qu'une nouvelle langue n'ait aussi des sons rudes et forts; la nécessité de l'imitation y en produira assez. Mais les sons de cette dernière sorte seront employés plus rarement que les autres. Ainsi de toutes les voyelles, celles qui n'auront lieu que les dernières, seront les nasales. Les premières consonnes que les organes encore engourdis pourront rendre d'une manière distincte, seront les lettres labiales, les plus douces de toutes les consonnes. Les gutturales ou peut-être les dentales suivront de près; les linguales ne viendront qu'en quatrième ordre; les palatales ne seront qu'au cinquième rang, et les dernières de toutes seront les nasales et les mouillées. Les sifflantes seraient aussi parmi les dernières venues; mais la nécessité de nommer différentes sortes de bruit, fera hâter le développement des organes qui produisent ces consonnes. Aujourd'hui les sons qui appartiennent à un même organe, ou à une même partie de l'organe général de la parole, souffrent un très-grand nombre de divisions : on compte pour chaque organe des sons doux, des sons rudes et des sons moyens. Mais dans les commencemens d'une langue

première, les organes étant moins développés, l'échelle des sons n'est pas divisée en tant de parties ; on a par conséquent moins de lettres : les intervalles entre les différens sons qui composent tous les mots sont plus grands et mieux distincts ; la prononciation est plus libre ; le passage d'un son à l'autre y est plus sensible ; leur liaison a quelque chose de plus saillant et de plus marqué. Il y a moins de variété, mais celle qui s'y trouve est peut-être plus frappante que dans les langues dérivées ; parce que, dans une langue nouvelle et primitive, tout est nouveau, rien n'est usé. Les nuances sont moins fines et moins délicates ; mais elles ont toute la finesse et toute la délicatesse que l'on peut sentir ; car, relativement aux sons qui composent les mots d'une langue, l'oreille ne se développe qu'avec l'organe de la voix ; ce sont deux facultés qui, chez un peuple nouveau, marcheront à peu près ensemble. D'ailleurs, la finesse et la délicatesse dont il s'agit ne valent pas la force. Enfin, l'on sait combien l'harmonie est naturelle à l'homme ; il la retrouve dans toutes les œuvres de la nature ; tout lui en donne et le goût et l'exemple. Comme les racines auront leur emploi dans

le langage, et que leurs sons feront partie des mots dérivés, il y aura dans la langue première une variation progressive dans les mots tirés d'un même primitif : tous ces mots se rapprocheront les uns des autres par un son fondamental et commun, tandis que d'un autre côté ils différeront entre eux par les sons accessoires. Je ne sais si l'on pensera comme moi ; mais il me semble que cela peut produire à peu près le même plaisir que nous ressentons, quand nous voyons tous les individus d'une même famille se rassembler par des traits généraux qui leur sont communs, et différer les uns des autres par mille petits traits qui les distinguent. Indépendamment de cet avantage qui pourrait n'en être pas toujours un, nos insulaires doivent naturellement chercher à suivre le goût que l'oreille a pour la symétrie, le nombre, les cadances, le chant, la mélodie et l'harmonie. La symétrie et le nombre seront comme un effet nécessaire de l'imperfection de la syntaxe, puisque toutes les phrases seront simples, astreintes à une longueur à peu près égale, et assez courtes, vu le peu d'étendue des combinaisons non compliquées de l'esprit : les cadences pourront aisément

se trouver et se présenteront souvent d'elles-mêmes dans une langue où tous les mots qui ont quelques rapports dans le sens, en ont aussi dans les sons : l'harmonie et la mélodie naîtront du caractère même des sons qui seront en général bien distincts, coulans, et plutôt doux que rudes.

Enfin le chant, ou si l'on veut, la déclamation, les accens tant oratoires que prosodiques, doivent nécessairement être plus sensibles dans une langue nouvelle, qu'ils ne le sont dans nos langues dérivées : pour prouver ce dernier point, je n'aurai qu'à chercher dans la langue chinoise jusqu'à quel degré l'homme peut porter cette partie du langage ; je pourrai soutenir que c'est la disette des mots qui les a dirigés, et peut-être aussi la manière la plus naturelle de nommer les objets, celle d'imiter le bruit. Je prouverai que toutes les langues primitives sont, dans le tems de leur formation, dans un cas tout semblable. Mais ne suffit-il pas d'observer que l'homme a dû chanter avant que de parler ; et que par conséquent les langues anciennes ont eu plus d'accens que nos langues modernes ? Il ne faut point m'objecter que dans un endroit je suppose riche la langue

primitive , que je suppose pauvre ailleurs : car cela doit être dès qu'on l'apprend à différentes distances de son origine et qu'on en examine successivement l'état ; outre cela je ne la suppose pauvre qu'en syntaxe et qu'en conjonction ; je ne la suppose riche qu'en nom , verbe , adjectif et adverbe ; encore n'ai-je entendu par cette richesse qu'une abondance de mots à peu près équivalente au nombre des objets connus, richesse qui, considérée sous un autre point de vue , serait appelée *disette*.

Concluons de tout ce qui a été dit jusqu'ici, que, dès que la langue primitive de nos insulaires sera assez formée, assez avancée pour pouvoir produire quelques auteurs , les ouvrages de ces premiers auteurs auront pour caractères distinctifs et principaux , des expressions propres à bien peindre les affections, les mouvemens de l'ame, une grande liberté dans la syntaxe , des phrases courtes et désunies , des sons doux et bien distincts, suffisamment variés , et cependant sujets en partie à reparaître fréquemment , mais toujours avec un nouveau cortège et de nouveaux accompagnemens ; beaucoup de facilité pour les cadences ; la symétrie et la mé-

lodie ; des noms qui feront presque tous des onomatopées , c'est-à-dire qui seront autant d'images sensibles dans leurs objets ; des mots très-énergiques , vu que les primitifs auront tous leurs fonctions particulières dans le langage , que les dérivés auront entre eux et avec leurs primitifs une analogie sensible tant pour le son que pour les sens , et que ces dérivations ne seront fondées que sur les qualités les plus frappantes des objets , ou les plus faciles à bien exprimer.

Ne peut-on pas dire d'après tous ces caractères, que les ouvrages des premiers auteurs seront nécessairement des ouvrages tout poétiques ? Conclusion que l'on peut confirmer par deux observations bien essentielles : 1°. la difficulté de l'écriture, surtout si l'on commence , comme il est assez naturel de le supposer, par vouloir peindre les objets eux-mêmes , et non pas les sons qui les représentent ; car les liaisons des idées n'ont rien de sensible. Il y aura donc peu de liaison dans tout ce qu'on écrira ; il y aura également peu de termes abstraits ; encore seront-ils tous représentés par des images analogues et toutes physiques. L'écriture retiendra pendant long-tems la langue dans l'état d'irrégularité que tout

idiome a nécessairement en naissant. Les phrases seront donc long-tems courtes et décousues. On ne s'attachera qu'aux idées principales ; on réduira tout en sentences ; on personnifiera tout. 2^o. L'homme en naissant ne saisit d'abord que les rapports les plus généraux, que les ressemblances les plus frappantes. Or, l'existence n'est-elle pas la plus sensible de toutes les ressemblances , le plus commun , le plus étendu , et par conséquent le plus frappant de tous les rapports ? Observons que , par un effet naturel de la paresse et de la précipitation de notre esprit, l'homme et surtout l'homme ignorant regarde comme semblables en tout les objets qui se ressemblent par le côté qui s'est présenté le premier à ses regards , et qui l'a le plus frappé.

Ainsi l'homme sauvage qui sent en lui un principe animé , prêterait ce principe à tout ce qui existe comme lui. Si la raison , ou la crainte , ou la reconnaissance , ou le désir porte nos insulaires à concevoir et à révéler des êtres supérieurs à tout ce qu'ils voient , et maîtres suprêmes du monde qu'ils habitent , ils revêtiront ces dieux de corps , parce qu'eux-mêmes en ont. Ce ne sera qu'après une longue suite de réflexions et peut-être

de siècles ; qu'après un grand nombre d'expériences et de nouveaux faits ; qu'après avoir bien perfectionné sa raison , que l'homme pourra observer les différences cachées , mais constitutives des diverses espèces d'êtres ; qu'il pourra croire un dieu sans corps , et des corps sans ame. Or , quel est le caractère le plus essentiel de la poésie ? N'est-ce pas de toucher , d'abonder en images , d'avoir des tours libres , d'omettre les idées intermédiaires et peu essentielles pour que sa marche soit plus rapide , de joindre l'harmonie à l'expression , et surtout de donner une ame à tous les corps , un corps à toutes les ames , et l'existence à tout ce que l'on conçoit ?

Quant à la versification , elle ne doit pas tarder à suivre. La nécessité d'être court suffira seule pour faire des espèces de vers de toutes les phrases. Car il sera trop difficile d'écrire pour être long , et la langue sera trop pauvre du côté de la syntaxe , pour que le discours puisse être lié et suivi. D'ailleurs , qu'on se rappelle ce que nous avons dit sur l'harmonie , sur les cadences , sur les sons qui formaient les racines des mots : l'homme sentira nécessairement que certains

sons , certaines mesures , certaines proportions , certaines conformités de désinences font sur son oreille une impression agréable. Il cherchera donc à décorer son ouvrage de cette sorte d'agrémens. La nature le dirigera encore ici , et le tems de la respiration sera la mesure naturelle de chaque vers. Qu'on joigne à tout cela le goût de l'homme pour le chant , pour la danse , et pour les retours des mêmes airs dans l'un , et des mêmes pas dans l'autre , c'est-à-dire partout ce qui est *refrain*. Je suis persuadé que , plus on examinera ces goûts réunis , et leur influence nécessaire , moins il restera de doute sur l'ancienneté de la versification.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici n'a pour objet qu'une langue primitive qui serait formée par un peuple nouveau : suis-je en droit d'en faire l'application à la langue ou aux langues qui , dans la réalité et dans le fait , ont été les premières ? J'avoue que je ne vois pas trop en quoi cette application pourrait paraître hasardée ; car si la langue qui a réellement été le premier et le plus ancien idiome , n'a été que le fruit des seuls efforts de la nature , elle a dû être précisément dans le même état que la langue supposée dont nous venons

d'examiner la formation et le caractère. Si, cette langue au contraire a été révélée, il est plus que probable qu'elle a été proportionnée à l'état, aux besoins, à la nature, aux organes, aux connaissances de l'homme nouvellement créé, et comme naissant; ce qui la fait encore rentrer dans le même ordre, et ce qui suffit pour justifier l'application de toutes nos remarques. Concluons donc que les premiers auteurs, et même les premiers bons auteurs, ont dû être des poètes.

Une induction qui suit du même principe, c'est que l'on a eu tort de rechercher dans les passions la première cause de la poésie; car dans un sens, c'est ne rien dire, puisque dans ce même sens les passions sont évidemment la première cause de tout ce que les hommes ont fait; d'un autre côté, c'est dire une chose fausse, puisque la poésie n'a pas originairement été le fruit de l'art; mais qu'elle a été un résultat naturel et comme nécessaire des opérations de l'esprit, du développement de nos facultés, de la première formation de la marche du langage primitif.

Mais si les premiers auteurs qui ont existé n'ont eu que des langues dérivées; si de leur tems le premier langage s'est déjà trouvé

corrompu , altéré , divisé en plusieurs branches , ces premiers auteurs ont-ils encore dû être des poètes ? Cette question fait une partie essentielle du sujet que nous nous sommes proposé de discuter ; il faut donc y répondre. Heureusement la réponse ne sera pas difficile. Nous n'avons qu'à reprendre le fil de nos observations sur la marche et la formation des langues , et voir comme les uns se dérivent des autres.

Sous l'empire du besoin , l'esprit ne s'écarte guère au - delà des objets nécessaires ; mais , affranchi de ce lieu de sujétion , il s'échappe et bondit en liberté dans les vastes plaines de l'imagination. Avidé de nouveautés , se livrant au plaisir tout neuf de connaître , comparant ce qu'il a vu avec ce qu'il voit , il introduit la méthaphore , les allusions , les termes figurés ; tout le frappe , même dans ses propres productions. C'est là le moment du poète et le triomphe de la poésie : c'est alors que cet art fera des prodiges et qu'il obtiendra le nom de langue des Dieux. Jamais la langue ne sera aussi poétique que dans cet instant , quoique par la suite elle puisse devenir beaucoup plus parfaite , c'est-à-dire beaucoup plus régulière , plus exacte ,

plus abondante et plus philosophique. Cependant ces brillans succès qui élèveront d'abord la poésie au sommet de la gloire, produiront un goût général; et ce goût subsistera encore par une suite naturelle de l'habitude, lorsque les principales causes qui l'auront produit ne subsisteront plus : tel est l'origine du goût oriental. L'esprit, l'imagination, le génie de plusieurs nations voisines et issues les unes des autres se sont montés soutenus sur ce ton, qui est précisément celui de la poésie. Mais, quoique le goût reste long-tems le même, les succès sont bien différens, surtout au bout d'un certain nombre de siècles; car l'exercice continuél de l'esprit, la culture des sciences, les effets des écrivains produisent l'abondance des termes, laquelle donne un plein essor au caprice du choix. Le succès de quelques libertés heureuses autorise l'usage des écarts forcés; l'acception figurée supplante l'acception simple. Bientôt, à force de varier les différens sens du même terme, ou les termes qui rendent une même idée, la distinction des mots disparaît; on en oublie la propriété. Une foule de verbes, de prépositions sont d'un usage si libre et si illimité, d'une acception si vague et si générale; ils se plient à tant de

significations écartées de leur sens primitif , qu'il est bien difficile de retrouver celui-ci à travers le labyrinthe des idées voisines , éloignées , analogues , étrangères , opposées , auxquelles ces mots se fléchissent. La filiation des termes s'obscurcit , la race en dégénère. Le mélange des expressions produit dans les langues le même effet que produit dans les états le mélange des conditions , signe certain de leur prochaine décadence. Le commerce , les usages , les opinions produisent tous les jours des mots nouveaux qui conservent ordinairement un air étranger , et qui troublent , détruisent l'unité et l'analogie. Les noms des êtres moraux passent de beaucoup le nombre des noms d'êtres physiques. La langue est appelée *riche* ; et en effet les riches sont ceux dont la dépense en superflu excède celle du nécessaire : mais il arrive souvent que ce n'est qu'aux dépens du nécessaire que l'on a le superflu. La prononciation s'altère à son tour ; à force d'exercer les organes , on les rend plus souples ; on leur donne plus de précision : ce premier effet n'est qu'un bien ; mais en voici un autre qui est un mal , et qui suit de près : on multiplie le nombre des sons pri-

mitifs; ce qui ne peut se faire qu'en regardant comme essentiellement différens des sons qui ne sont produits que par un même organe, et qui ne diffèrent que par des nuances très-légères : cela rend la prononciation gênante et pénible; cela ôte aux mots prononcés cet air mâle et distinct qu'ils avaient; il ne leur reste qu'un caractère maniéré et affadi, et cela par une suite des petites délicatesses, des petites finesses qui leur deviennent essentielles. Que sera-ce si le nombre des caractères alphabétiques n'augmente pas à proportion que croîtra le nombre des sons simples? Les uns prononceront comme on écrira; les autres écriront comme on prononcera; plus d'accord, plus d'uniformité. De là une foule de langues naissantes dans une même langue. Plus le nombre des objets connus augmentera, plus il faudra former de termes nouveaux, qui seront presque toujours des dérivés. Lorsqu'on aura passé de certaines bornes, les mots dérivés de dérivés se trouveront allongés au point d'exiger des abréviations : le plus souvent on ne les abrégera qu'en retranchant les voyelles; les consonnes resteront presque toutes, parce qu'elles ont plus de corps, qu'elles résistent

davantage , et que ce sont elles qui caractérisent les sons. En conséquence , il y aura bientôt un grand nombre de consonnes pour une même voyelle ; de là les langues deviendront extrêmement dures et difficiles à prononcer : elles deviendront d'autant plus désagréables que plusieurs consonnes réunies n'exigent pas seulement des efforts pénibles , pour être prononcées , mais qu'elles étouffent la voyelle sur laquelle elles portent ; ce qui rend le langage sourd et obscur. Tant de causes réunies produiront de grands changemens dans la prononciation ; le corps des mots s'en ressentira ; mais les dernières syllabes surtout s'en ressentiront ; bientôt les terminaisons changeront : ce ne sera plus richesse , ce sera dissipation. Le luxe dans les états où il règne sans ménagement annonce la force passée et la ruine prochaine ; il en est de même dans les langues : elles ont passé par un état de barbarie pour arriver à la perfection ; elles passent par un état de raffinement pour arriver à un état de confusion et de désordre. C'est ici qu'elles cessent d'être les mêmes : celles qui ont précédé , deviennent langues mortes ; celles qui suivent , sont langues dérivées. Ainsi , plus une langue s'éloigne

de ces premiers degrés de perfection où elle était parvenue en cessant d'être barbare, moins les mots qui la composent sont poétiques. Il ne faut point oublier que souvent, plus les mots d'une langue se dépravent, plus la syntaxe se forme, s'attache à la régularité et à l'uniformité, devient rigide sur l'observation de ses règles; de là cette marche gênante qui achève d'épouvanter les muses, qui les fatigue et les épuise.

Je regarde la syntaxe comme la partie du langage dont il est le plus difficile de faire l'histoire philosophique dans un certain détail. Cependant, à considérer les langues du côté de la syntaxe, on trouve entre les unes et les autres une différence bien essentielle, et qui consiste en ce que, là c'est par la différence des terminaisons que l'on désigne les rapports que les mots d'une même phrase ont entre eux, au lieu qu'ici la fonction et les rapports des mots ne sont marqués que par leur place et par leur arrangement. Il est évident que la syntaxe de la première espèce est beaucoup plus favorable à la poésie; mais est-elle la plus ancienne? Pour décider ce point, considérons que les hommes sortant de leur première barbarie, et se formant un

langage , doivent être guidés par l'imagination et par le sentiment , beaucoup plus que par le raisonnement. Or, la première sorte de syntaxe se prête aux mouvemens de l'ame , aux variations de l'imagination : elle suit l'ordre qui est le plus conforme à l'intérêt de celui qui parle ; c'est un tableau mouvant dans lequel le principal personnage peut toujours très-aisément occuper la première place. Je renvoie sur cet article à ce qu'en a dit M. l'abbé Batteux dans ses *Lettres sur la construction oratoire*. Il n'y parle que de la langue latine comparée à la française ; mais ces deux langues ont justement dans leur syntaxe cette différence essentielle dont nous parlons. Ce que je veux dire , c'est que les hommes qui formeront une langue primitive , seront longtemps à ne prononcer que des mots détachés , qu'ensuite ils en réuniront tout au plus deux ou trois , et qu'ils le feront sans avoir aucune syntaxe ; qu'ils les arrangeront selon l'ordre qui se trouvera dans le tableau spirituel qu'ils voudront copier , je veux dire dans les pensées , dans les mouvemens de leur ame ; que l'obscurité et les équivoques d'un pareil langage les forceront ensuite à chercher quelque moyen de marquer dans les mots les

rapports qui sont entre les idées ; que , sans pouvoir expliquer d'une manière bien satisfaisante comment on s'y prendra pour en venir aux diverses terminaisons qui forment les déclinaisons et les conjugaisons , il me paraît néanmoins certain qu'on en viendra là plutôt que de recourir à un arrangement servile , uniforme et contraire à cette liberté , à cette variété qui règne dans notre manière de voir et de sentir : je pense donc que la syntaxe la plus favorable à la poésie sera la syntaxe des langues primitives ; et que celle qui consiste surtout dans l'arrangement des mots , ne pourra être connue et pratiquée que lorsque la métaphysique aura long - tems travaillé sur les idées : cette dernière sorte de syntaxe ne se trouvera donc probablement que dans les langues dérivées fort éloignées de leur primitive. Lorsqu'une langue sera sur son déclin , que la syntaxe étendra la rigueur de ses règles jusqu'aux minuties , qu'elle se trouvera forcée de tourner ses vues du côté de l'arrangement des mots , parce que les mots auront insensiblement perdu la flexibilité nécessaire pour se décliner , et qu'ils n'auront conservé qu'une seule terminaison ; alors quiconque ne sera pas doué d'un génie :

extraordinaire et fécond en ressources, et d'une imagination aussi variée qu'heureuse, ne devra, s'il est sage, se servir de cette langue que pour dissenter, raisonner, philosopher, ou du moins pour écrire en prose : car les muses demandent une grande liberté dans la syntaxe, et beaucoup d'énergie dans les mots ; au lieu que la prose ne demande que des mots arbitraires, pourvu que le sens en soit bien fixé par l'usage ; mais il lui faut une marche plus lente et plus régulière que la poésie.

Dans le tems de la décadence des langues, les racines deviennent des expressions trop générales et trop vagues pour se soutenir ; elles tombent en discrédit, et disparaissent insensiblement dans le passage d'une langue à l'autre. Il sera donc bien rare que l'on puisse faire la généalogie des mots dérivés : on ne pourra plus remonter à la première source ; l'analogie entre les mots ne donnera plus qu'un jour sombre, équivoque, et souvent trompeur. Il n'y aura bientôt plus que des dérivés de dérivés, qui s'écarteront les uns des autres, jusqu'à signifier souvent des choses contraires. Ces anomalies se multiplieront tous les jours. D'ailleurs, en déri-

vant de nouveaux mots, on en change souvent les sons primitifs : le son qui forme comme la base et la racine de ces dérivés, est souvent comme écrasé par les sons accessoires ; il finit par disparaître tout à fait. Les nouveaux mots se rapprochent d'autres termes auxquels ils semblent appartenir, et avec la signification desquels la leur n'a aucun rapport. Ils ne peuvent faire image que pour des idées toutes différentes de celles dont ils sont les signes. Voilà précisément ce qu'on appelle *langage arbitraire*, termes de convention. Dans cet état, après un intervalle d'un très-grand nombre de siècles, après une marche aussi bizarre que celle de l'esprit humain, comment retrouver la trace des mots sur la route qu'ils ont suivie ? Comment, vu la grande disconvenance que l'on voit presque toujours entre l'objet qu'on a voulu peindre par le langage et les sons que l'on nous donne pour cette peinture ? comment, dis-je, retrouver la raison suffisante de l'imposition des noms ? comment retrouver enfin l'analogie des idées dans l'analogie des termes, lorsqu'il n'y a plus de monument qui nous transmette la connaissance des saillies irrégulières de l'esprit humain ? Ce n'est

pas dans la filiation des idées que l'on trouvera la filiation des termes ; car les dérivations qui naissent des rapports que nous voyons dans nos idées différentes, sont bien moins faciles à reconnaître que celles qui naissent de la figure, c'est-à-dire des sons et des lettres qui composent les mots. Cependant les écarts de l'esprit sont peut-être encore plus fréquens que ceux qui viennent du son et des lettres.

Ajoutons que mille causes passagères, et la plupart inconnues, ont introduit et introduisent de fausses manières de parler dans nos idiomes dérivés : de nouvelles mœurs, un nouvel ordre de choses produisent des termes nouveaux ; mais les mœurs varient, les choses changent, et les noms restent. Une chose, quelle qu'elle soit, fruit de l'art ou production de la nature, aura été nommée d'après sa matière première, ou d'après sa forme, ou d'après l'usage auquel elle sert, ou d'après le lieu d'où elle sera venue, ou même d'après quelqu'autre circonstance encore moins essentielle ; mais de la même matière on fera d'autres choses toutes différentes, et qui n'auront plus ni le même usage, ni la même forme ; pour les usages auxquels

elle était propre , on se servira de choses tirées d'autre matière , venues d'autres pays , fabriquées d'une autre façon , et d'une forme toute contraire : en un mot , la circonstance qui aura servi à nommer la chose , cessera d'avoir lieu ; ainsi le nom qui se soutiendra dans toutes ses variations , et qui sera toujours à peu près le même , n'aura plus aucune force , aucune énergie , aucune vérité intrinsèque : le sens adopté de ce mot formera un contraste bizarre avec le sens étymologique et primitif. Enfin , l'homme et la nature agissent chacun de son côté : la nature travaille sur les choses , et l'homme sur les idées qu'il s'en fait , et sur les noms qu'il leur donne. L'une est un maître indépendant et libre ; l'autre est un esclave toujours faible et souvent maladroit. Dans la formation d'une langue primitive , les idées étaient plus imparfaites qu'elles ne le sont aujourd'hui ; mais les termes étaient nécessairement plus énergiques : dans nos langues dérivées , les termes n'ont pour l'ordinaire qu'une valeur de convention , quoique nos idées soient plus justes. Concluons donc encore ici que , plus une langue dérivée est éloignée de la langue primitive , c'est-à-dire plus le nombre des

langues intermédiaires qui les séparent est grand, moins en général cette langue dérivée doit être propre à la poésie, au moins à ne la considérer que du côté des termes qui la composent ; car la syntaxe peut être fort libre, même dans les dernières langues dérivées, surtout lorsqu'elles n'ont pas encore atteint leur point de maturité.

Cependant il ne faut pas croire que deux langues qui seraient à égale distance de leur source primitive et commune, seraient également poétiques. Outre mille autres causes très-capables d'y mettre des différences essentielles, le climat et l'esprit du Gouvernement influent sur les talens comme sur les mœurs. Si l'honneur est le principe du Gouvernement, on cherchera à se procurer de l'honneur par tous les moyens possibles ; c'est un principe fécond qui nourrit et chauffe l'imagination : il développe l'idée et l'amour du beau ; il donne à l'ame une élévation dont les idées et les sentimens se ressentent également. Or, surpasser les autres en talens, n'est pas un honneur médiocre ; mais chez un peuple encore voisin de la barbarie, l'honneur consiste moins à faire de bonnes choses, qu'à en faire d'extraordi-

naires, de hardies, de difficiles ; de là peut-être les Dieux et les héros d'Homère et Homère lui-même. Ajoutez-y un climat riche, doux et varié ; les images seront agréables et belles, les expressions fleuries et limées : les plaisirs y amèneront les ris et la liberté, les sentimens délicats, les pensées fines, l'harmonie et les muses. Mettez en opposition un peuple dont le mobile général soit l'intérêt, il ne s'y agira presque que de calculs et d'économie ; l'on y sera prudent, sage, patient et circonspect ; on y parlera une langue plus simple et plus dénuée d'agrément ; l'esprit y sera plus juste et plus solide ; l'imagination y sera moins vive. Supposez de plus que ce peuple habite un pays marécageux, et respire un air pesant ; les savans qu'il produira seront plutôt de volumineux compilateurs que des poètes habiles. Après cet écart qui m'a paru nécessaire, revenons aux conséquences que nous avons à tirer de nos remarques sur les langues dérivées. La première, c'est que plus les langues sont philosophiques, moins elles sont favorables aux poètes ; car c'est dans la syntaxe surtout que se trouve la philosophie du langage ; puisque c'est la philosophie qui

fixe la syntaxe , et qui donne à ses règles cet air austère et rigide qui déconcerte les muses. Les muses veulent de la liberté dans leur marche : contentes d'aller au but qu'elles se sont proposé , elles sont bien éloignées de se gêner sur la route. Au contraire , elles aiment à surprendre ceux qui les suivent de l'œil ; et elles y parviennent par des écarts inattendus , des digressions mystérieuses ; elles quittent souvent le grand chemin pour se jeter dans des sentiers peu connus , ou même pour se frayer des routes nouvelles : elles courent presque toujours ; mais leur course a quelque chose qui semble bizarre , capricieux , irrégulier. Et quoique ces défauts ne soient des défauts qu'en apparence , et qu'ils ne servent qu'à mieux assurer le succès et le triomphe des muses , il n'en est pas moins vrai qu'ils demandent un génie flexible , souple et hardi , qui ne peut guère sympathiser avec le génie méthodique , simple , roide et circonspect de la philosophie. Il me semble , en un mot , que rien n'est mieux fondé que les reproches que l'on fait à la philosophie de mettre la poésie dans la gêne , de la dépouiller de ses grâces et d'éteindre son feu. Une autre conséquence ,

c'est que les plus grands poètes ont vécu ; à moins qu'il n'y ait encore aujourd'hui quelque langue plus voisine de la langue primitive, que ne l'ont été la langue grecque et la latine. Concluons enfin que , si la poésie est le langage de la société dans son adolescence , il viendra sans doute un tems de maturité , où les bons poètes seront extrêmement rares , et où l'on pourra appliquer en général à l'espèce humaine ce que M. Gresset a dit de l'homme individuel , que , sans un peu de folie , on ne rime plus à trente ans.

SUR
LA NÉCESSITÉ
D'INSTRUIRE LES SOURDS-MUETS
DE NAISSANCE,

ET

*Sur les premiers moyens de communication
avec ces infortunés (1),*

Par M. SICARD.

LA parole est-elle tellement essentielle à l'homme, que l'individu qui n'en peut connaître l'usage, parce qu'il manque d'un sens qui l'aurait mis à même de répéter les sons convenus pour l'expression de ses idées, n'ait plus aucun moyen de communication

(1) *Institut*, t. IV, 1796.

Ce Mémoire paraît venir se placer naturellement à côté du précédent, dont l'objet en partie est une langue primitive qui serait formée par un peuple nouveau.

avec les autres hommes ? La parole est-elle si essentielle à la pensée, que l'absence de l'une soit nécessairement liée à l'absence de l'autre, de sorte que l'homme qui ne sait point parler, ne puisse ni penser ni raisonner ? La parole est-elle enfin si nécessaire aux affections de l'âme, que l'être qui ne parle point ne connaisse ni le désir, ni l'amour, ni la joie, ni l'espérance, ni la crainte ?

S'il en était ainsi, le sourd-muet serait donc un être sans idées, sans jugement, sans affections ; car ce moyen de communication avec les individus de son espèce lui est à jamais interdit. Il servirait à résoudre ce grand problème, que l'homme ne saurait penser, s'il ne savait parler.

Dans quelle affligeante dégradation se présente donc à nous le sourd-muet ! car s'il est sans affections et sans idées, en quoi diffère-t-il des êtres dont la chair nous nourrit et dont la toison sert à nos vêtemens ? Une nation sensible et généreuse pourrait-elle être frappée d'un spectacle pareil, et ne pas s'occuper de venir au secours de tant d'êtres dont la situation serait si malheureuse ? Que manquait-il à leur bonheur ? Ah ! sans doute il ne suffisait pas de fournir

à leur subsistance ; il ne suffisait pas que , docile aux signes impératifs de ceux qui le gouvernent , le sourd-muet devinât à peu près leur intention , et qu'obéissant machinalement à ses tuteurs (1) ou à ses maîtres , il la remplît avec une espèce d'instinct. C'est néanmoins à cela que se terminerait tout ce qu'on pourrait attendre de cet infortuné , qui n'aurait reçu aucune instruction. Le sourd-muet le plus intelligent , abandonné à lui-même et à ses seules ressources , ne serait guère au-dessus de la brute ; borné à des opérations purement mécaniques , ce serait une espèce d'automate dont les mouvemens s'embarrasseraient et se contrarieraient , s'ils étaient constamment les mêmes.

Cependant le sourd-muet est , comme nous , doué de la raison , cette étincelle précieuse dont la perfectibilité de l'homme atteste l'existence , ce rayon qui le place au-dessus de tous les êtres , ce privilège qui fait de lui le roi de l'univers. Serait-il donc indifférent d'exercer et de former la raison dans cet infortuné , réduit , si on ne venait

(1) La législation de tous les pays donne un tuteur à un sourd-muet , de sorte que cet infortuné est orphelin toute sa vie.

à son secours , à ne jamais marcher à sa lumière ? Serait-il indifférent de lui apprendre, ou non , à bien user d'un instrument , si dangereux quand le bon usage en est méconnu , et cependant si utile quand on sait le régler ? Souffrirait-on sans peine qu'il y eût , dans une société où tous les droits sont réglés , tous les devoirs prescrits , des hommes condamnés à jamais à méconnaître et les uns et les autres ? Pourrait-on , dans un gouvernement quelconque , regarder comme une fondation de luxe , celle qui donnerait à des êtres disgraciés par la nature , non des savans pour en faire des savans ; mais des instituteurs éclairés et sensibles qui , par des procédés heureux , répareroient le malheur de leur naissance , en les rendant à la société ?

Ceux-là se méprennent donc étrangement , qui pensent que l'instruction du sourd-muet peut être à peu près comparée à celle de celui qui entend et qui parle. Il en est , dit-on tous les jours , un très-grand nombre qui , appliqués à l'agriculture , aux arts et aux métiers , s'en acquittent avec succès , sans le secours de l'éducation ; pourquoi faudrait-il , pour y appliquer le sourd-muet ,

des leçons et des instituteurs? Cette objection, qui, au premier coup-d'œil, paraît spécieuse, s'évanouit quand on veut bien faire attention que ceux qui entendent et parlent reçoivent de tout ce qui sans cesse les entoure, une instruction continuelle; au lieu que tout ce qui entoure le sourd-muet, est pour lui sans vie et sans action. On doit d'abord suppléer à ce qui lui manque, pour lui rendre possible la communication des lumières communes; de ces lumières générales dont l'objet est la connaissance des premiers et des plus simples rapports de la société, de nos usages, de nos coutumes, de nos lois et de nos devoirs. Ce n'est donc pas pour en faire des métaphysiciens et des philosophes qu'on veut les instruire; mais l'instruction leur est nécessaire pour qu'ils puissent être des agriculteurs, des ouvriers, des artistes, des hommes, des citoyens.

Pour arriver à ce but, il n'y a presque rien à faire pour ceux qui ne sont privés, ni de la faculté de la parole, ni du sens de l'ouïe: ils trouvent dans leur famille, auprès de leurs proches, dans leur voisinage, dans leurs premières liaisons, autant d'instituteurs. Une tradition dont la chaîne touche

au berceau du monde, et dont rien jusqu'à nous n'a rompu le fil, communique à nos enfans, à l'aide des sons articulés, toutes les connaissances nécessaires aux différens usages de la vie : mais, pour les sourds-muets, le monde n'a qu'un jour ; point de tradition pour eux, point de communication avec les autres hommes. Réduits à une affreuse solitude, autour de ces infortunés règne à jamais un éternel silence : ils ne peuvent interroger personne, et par conséquent s'instruire de rien parmi ceux qui les environnent. Quand on n'a pas vécu avec les sourds-muets, il est trop difficile de se faire une juste idée de leur triste existence : je vais les peindre tels que je les ai vus.

Un sourd-muet est sur la terre un être isolé que personne ne peut entendre, et à qui personne ne peut répondre ; car comment parler à celui à qui un son ne peut jamais être connu, parce qu'il est à une distance infinie des objets sonores ? Né comme les autres enfans, mais privé en naissant de ces douces et tendres impressions que font dans l'ame de ceux-ci, sans même qu'ils s'en aperçoivent, les accens maternels, rien ne réveille en lui les premiers sentimens de la nature. Aussi, pres-

que aussitôt que leurs soins cessent de lui être nécessaires, méconnaît-il, à l'exemple des animaux, les auteurs de ses jours. Ces douces étreintes de la tendresse maternelle, ces aimables retours de la piété filiale, ce commerce enchanteur de reconnaissance et d'amour des enfans et des parens, il ne les connaît pas. Orphelin éternel sur la terre, où tout le rapproche de la brute, et où rien ne l'élève à la dignité de l'homme, accoutumé à ne rien deviner des causes qui produisent les effets dont il est sans cesse le témoin, le monde physique est le seul sur lequel il porte ses regards, sans y rien voir que ce qui frappe les yeux des animaux. Il n'existe pas même pour lui de monde moral : il est absolument sans vertu ; est-il également sans vice ?... Placé au milieu de la société, et jamais avec elle, la vie n'est pour lui qu'une carrière laborieuse, sur laquelle aucune espèce de bonheur ne verse ses douces influences pour en adoucir les peines. Soupçonneux à l'excès, il ne se rassure jamais sur les témoignages extérieurs d'affection qu'on lui donne : il interroge tous les regards, non pour y découvrir l'expression d'une bienveillance dont il ne peut avoir l'idée, mais plutôt des signes d'un mépris

qu'il soupçonne et qu'il redoute. Toujours triste , toujours timide , et effrayé de tout , il voit les hommes donés des facultés que la nature lui a refusées , comme une espèce supérieure dans laquelle l'infortuné ne croit pas mériter d'être compté. Tel est le sourd-muet sans instruction. Concevrait-on que , dans un pays où depuis si long-tems on ne connaît plus aucune sorte de servitude , on puisse , sans gémir , être témoin d'une aussi déplorable dégradation , d'une inégalité et d'une servitude aussi monstrueuses , dans un grand nombre d'individus de l'espèce humaine ?

Est-il en effet d'esclavage plus honteux pour l'homme que celui que lui impose le défaut absolu de lumières et de raison ? Oui , le sourd-muet serait l'esclave de quiconque voudrait l'asservir. S'il avait eu le bonheur de naître de parens compatissans , ceux-ci auraient pourvu , sans doute , autant qu'ils l'auraient pu , à son bien-être , en assurant ses droits ; mais peut-on assez compter sur la justice des hommes pour se rassurer entièrement sur le sort de cet infortuné ? Quelle certitude peut-on avoir que des droits qu'il ne peut connaître seront toujours respectés , lorsque ses oppresseurs , sans qu'il sache jamais qu'il peut les ré-

clamer , auront intérêt de les violer ? Qu'on l'instruise donc ; et alors il les défendra lui-même , ces droits sacrés de la nature. La nation , qui l'adopte pour les lui garantir , va l'entourer d'instituteurs qui les lui révéleront de sa part. Quelle mission auguste elle me donne ! serai-je donc tout seul à la remplir ? et l'humanité , comme la gloire n'aura-t-elle pas aussi ses rivaux ? O vous tous qui naquîtes avec une ame sensible et la passion du bien , venez être avec moi les pères de ces infortunés. Eh ! quel autre genre d'instruction pourrait vous offrir plus d'intérêt que celui qui donne rigoureusement à des êtres , vos semblables , LA VÉRITABLE VIE , LA VIE MORALE ? Je l'ai déjà dit , et je ne peux trop le redire : avant d'avoir reçu cette instruction , le sourd-muet n'a presque autre chose qu'une organisation physique. L'exercice de cette faculté intellectuelle dont il n'eût jamais fait usage , c'est son instituteur qui le lui donne. Sans son instituteur , le sourd-muet n'eût été qu'un sauvage jeté , dès sa naissance , dans une île déserte , d'où il serait sorti , en quittant la vie , sans jamais avoir communiqué avec aucun être vivant : c'est un enfant disgracié , dont les frères ne cessent point de jouir de tous les

biens que leur prodigue une mère tendre, tandis que , rejeté loin d'elle , celui - ci n'en reçoit que des traitemens rigoureux. C'est son instituteur qui , à force d'art , de talent , de patience et de bonté , répare l'injustice de sa marâtre. Il a recours au sens de la vue , puisque celui de l'ouïe est absolument nul : il donne un corps à la pensée ; il rend visibles les abstractions qu'on peut à peine concevoir ; il tient lieu à cet infortuné de la société toute entière , jusqu'à ce qu'il puisse y être introduit. L'instituteur enfin a pour ce malheureux enfant les entrailles d'un père , la tendre sollicitude d'une mère , les complaisances d'un ami ; car il faut être l'ami de celui que vous voulez instruire. Et quand l'éducation du sourd-muet sera achevée , vous n'aurez encore fait pour lui que ce qui se fait sans effort pour les enfans ordinaires dont on n'a pas encore commencé l'éducation. Le sourd-muet sera encore bien loin d'être un savant ; mais il aura cessé d'être un sauvage. Il ne sera plus étranger dans la grande famille des hommes , alors devenus ses semblables ; il aura la conscience et le sentiment intime de son intelligence. Une raison qu'il commencera à exercer sur la nature des êtres qui l'environnent ,

succédera à cette inertie , à ce long sommeil dans lequel il demeurerait plongé au milieu des miracles de la nature , et à l'aspect des chefs-d'œuvres des arts ; il n'aura plus cette défiance , ces soupçons , ces erreurs , qui empoisonnaient sa misérable vie. Les hommes doués de tous leurs sens n'auront au-dessus de lui d'autre supériorité qu'un moyen de plus d'exprimer leurs idées : ils auront des signes PARLÉS , il aura des signes ÉCRITS. Mieux instruit que la plupart d'entre eux des principes généraux d'une langue universelle , et les ayant appliqués à celle de son pays , le sourd-muet aura une langue et des oreilles artificielles : il ne sera plus sourd pour ceux qui sauront , comme lui , traduire les signes manuels et les signes parlés par les signes écrits ; il ne sera plus muet pour ceux qui sauront lire.

Là finira l'éducation du sourd-muet , dont l'instruction , s'il fût né entendant , eût été bornée aux notions les plus nécessaires ; et là commencera celle de l'enfant qui , né dans une classe plus aisée , eût été consacré à des études à orner et à perfectionner l'esprit.

Mais quels seront les premiers moyens de communication qu'emploiera son instituteur ?

Je ne saurais trop le redire : tout est à faire pour commencer l'éducation des sourds-muets. Aucun livre déjà connu, quelque élémentaire qu'on le suppose, ne peut fournir à cet égard la moindre idée. L'alphabet ou syllabaire que nous mettons dans les mains de nos enfans, est lui-même un livre; et il ne faut aucun livre pour cette éducation si extraordinaire. Ce n'est pas que notre but ne soit d'apprendre à lire au sourd-muet, et que pour cela il ne faille employer les lettres dont nous nous servons dans l'écriture courante et dans l'imprimerie; mais la connaissance des lettres, comme toutes les autres connaissances, doit être amenée par les lois de la nécessité et par l'avantage que la paresse de l'élève retirera de ces moyens commodes d'exprimer les idées. Mais pourquoi, dira-t-on, ne pas commencer ce cours d'instruction, dont la lecture doit être un jour le résultat, comme celui de tous les autres enfans? Peut-il y avoir un élément plus simple qu'une lettre, un simple caractère? Y a-t-il un point de départ plus près de la nature? Et en partant du discours, qui est le dernier degré d'instruction, trouve-t-on quelque chose au-delà d'une simple lettre

de l'alphabet? Oui, sans doute; car, s'il n'y avait rien au-delà, comment expliquer au sourd-muet la raison de ces lettres, la nécessité de tel nombre, et les motifs des diverses combinaisons qui forment tous les signes de rappel de toutes les idées? Sans doute, cette explication n'est pas nécessaire pour ceux qui parlent: ils ont déjà des signes pour distinguer et les objets et les qualités; ils ont déjà une langue formée, dont l'écriture qu'on leur présente est l'expression figurée et convenue. Chaque lettre, liée avec une autre ou par une autre, est le signe de tel son, et ce son est connu; ce son se trouve dans le diapason de l'instrument vocal; et tels sons réunis forment un mot, signe de telle idée qui était déjà dans l'esprit. Le sourd-muet a bien des pas à faire pour prendre quelque intérêt à ces combinaisons de lettres: il faut d'abord en convenir avec lui; et, pour en convenir, il faut d'abord chercher quel eût été son alphabet, si l'homme naturel eût eu un alphabet à composer.

L'écriture n'est autre chose qu'un composé de signes, et chaque signe, la représentation d'une idée; et le signe serait l'expression employée par l'homme de la nature. S'il sa-

vait dessiner , il dessinerait les objets qu'il voudrait rappeler à son semblable : ce serait là sa manière d'écrire. Eh bien ! faisons de même , et supposons-nous avec lui à la première leçon.

Une grande planche noire est devant nous , posée sur un banc où nous plaçons divers objets qui sont à notre usage et nous sont familiers ; c'est une *clef*, un *couteau* , des *ciseaux*, une *montre*, une *boîte* , un *crayon*, etc.

Nous cherchons avec notre élève à quel usage peut servir chacun de ces objets ; nous essayons devant lui , et les ciseaux , et le crayon , et le couteau ; nous ouvrons la boîte , nous regardons la montre , nous employons la clef ; et chacun de ces procédés devient pour nous le signe de chacun des objets. Bientôt , sans avoir réellement la boîte dans les mains , nous répéterons l'action que nous faisons tout à l'heure quand nous ouvririons la boîte , et cette action sera notre signe de rappel qui sera le signe de la boîte , ou son nom , comme le mot *boîte* articulé est le nom de la *boîte* chez ceux qui parlent et qui entendent. Celui qui parle a donc un signe **PARLÉ**, ou **VOCAL** , et nous avons un signe **MANUEL**. Celui qui parle dessine en quelque sorte

ses sons articulés sur le papier, et l'on appelle ce qu'il a fait *de l'écriture* ; et cette écriture a des lettres pour élémens. Celui qui ne parle pas ne dessine pas moins son signe manuel sur le papier, et on appelle ce qu'il a fait *dessin* ; et ce dessin a des traits pour élémens. Ainsi le sourd-muet a donc aussi deux moyens d'exprimer les images de son esprit : des signes, et des traits. Les signes sont ses mots, et les traits sont ses lettres ; comme celui qui parle et qui écrit a des sons pour signes, et des lettres pour traits. C'est, pour le dire en passant, par ce rapprochement des signes de ceux qui parlent, et des signes de ceux qui sont condamnés à ne jamais parler, que je me hâte de porter la consolation dans l'ame flétrie de mon élève ; je lui montre d'avance le dédommagement que mes soins lui préparent d'une privation cruelle que mon art fait disparaître, avec le tems, et avec de l'application de sa part.

Les objets présentés aux yeux de l'élève, dessinés tour à tour, l'instituteur touche un objet : l'élève est averti que c'est le dessin de l'objet qu'on lui demande ; et si l'on touche le dessin, il sait que c'est l'objet lui-même qu'il doit indiquer. L'instituteur cache l'ob-

jet, et laisse encore subsister le dessin : il montre le dessin..... Mais l'objet est absent ; que fera donc l'élève ? Il en dessinera les formes, il en fera le signe, et ce sera sa manière de nommer cet objet, de désigner, de rappeler cet objet ; et cette manière de nommer, de désigner, de rappeler, sera donc le nom, le dessin, ou le signe, ou le rappel de cet objet. Ainsi, dans ce procédé-là, l'instituteur, en montrant le dessin, montrera le nom écrit de l'objet ; et l'élève, en montrant les formes de l'objet, prononcera, à sa manière, le nom de cet objet. L'instituteur lira, en quelque sorte, comme on peut dire que l'élève parlera, à sa manière.

On ne saurait nier que par ces simples procédés la communication ne commence à s'établir entre l'instituteur et son élève. Eh ! que font de plus entre eux ceux qui parlent ? Le mot *ciseaux* peint-il mieux cet objet à l'oreille de celui qui écoute, que ne le peint aux yeux de celui qui le regarde, la forme dessinée ou figurée de ce même objet ? L'élève comprend donc son instituteur, quand celui-ci dessine ou figure les formes des objets dont il veut réveiller l'idée dans son esprit ; et l'instituteur, à son tour, comprend

son élève. Il y a déjà entre eux un langage convenu, plus expressif, plus naturel, plus vrai, que le langage *parlé*.

Mais cette sorte d'écriture n'est-elle pas un moyen trop long, et par-là même peu commode? Ne pourrait-on pas lui substituer un moyen plus rapide et plus facile! L'instituteur en fait l'essai : c'est d'employer de petits caractères, ou des traits échappés, sans intention, ce semble, à un crayon qui se joue sur la planche noire. L'instituteur donne le nom de *lettres* à ces traits généraux; il les trace sur un des côtés de la planche, pour y avoir recours au besoin. On ne les a pas employés quelquefois, sans les préférer à la manière du dessin; et voilà comme on passe à la connaissance et bientôt à l'étude de ces caractères. Ce ne sont plus pour le sourd-muet, comme pour nos enfans, des lettres sans valeur, ce sont des traits qui remplacent ceux du dessin; et comme l'objet présenté ne laisse aucune incertitude sur le dessin qui en est l'image, de même le dessin fixe l'esprit sur la valeur des lettres combinées qui remplacent le dessin. Ainsi le mot tire sa valeur du dessin qu'il remplace, comme le dessin a reçu sa valeur de la pré-

sence de l'objet. Mais comment procéderons-nous à la disposition des lettres de l'alphabet ? Ne connoissant absolument la nature du son ni de la voix, il ne peut y avoir pour nous ni *consonne* ni *voyelle*, et par conséquent point de syllabes. Tous les mots sont des tableaux pour nous ; chacun est une image dont nous n'avons point à disséquer les élémens. Cependant ces mots sont formés de lettres qui ne sont pas de même espèce ; et , quoique nous ne puissions connaître que difficilement le mécanisme des articulations, on peut nous donner jusqu'à un certain point une idée de la différence de ce qu'on appelle *consonnes* et de ce qu'on appelle *voyelles*. Il y a d'abord bien moins de lettres de cette seconde espèce que de la première : on voit celles-là se mêler aux autres pour les lier en quelque sorte, et en faire un ensemble complet. Nous pouvons donc, sans inconvénient , les appeler *liantes* ; les autres seront les *liées* : cela est d'autant plus vrai, qu'elles ne sauraient subsister sans être *liées*. Mais ces lettres *liées* sont-elles en aussi grand nombre qu'on nous le dit ? Y a-t-il réellement dix-neuf lettres *liées* comme il y en a cinq *liantes* ? Non : les lettres *liées* étaient

d'abord en très-petit nombre ; mais la différente manière d'appuyer en les prononçant les a seule multipliées. Une de ces lettres, fortement ou doucement prononcée, a fait deux lettres de la même lettre ; et la lettre P, plus ou moins articulée, a été ou le P ou le B. Il faut en dire autant du C, du K, du Q ou du G, autant du T et du D, autant du F et du V, autant du S et du Z, etc. Voici l'ordre de nos lettres :

LIABLES OU LIÉES.		LIANTES.
FORTES.	DOUCES.	
B.	B.	A.
C. Q. K.	G.	E.
T.	D.	I. H.
F.	V.	O.
R.	L.	U.
S.	Z.	
M.	N.	

La lettre X étant le C et le S réunis, n'est pas une lettre de plus.

Je me propose de justifier, dans un autre Mémoire, l'ordre nouveau de cet alphabet : je dirai pourquoi notre première lettre est

un P ; pourquoi la seconde, placée vis-à-vis, et sur la même ligne, est un B, etc. etc. Je dirai seulement aujourd'hui que l'alphabet, tel qu'on le présente à l'enfance, est sans raison ; que les lettres y ont été distribuées et classées au hasard, comme si elles jouaient toutes le même rôle dans l'écriture et dans le langage : aussi ne faut-il pas s'étonner si les enfans ont tant de répugnance à apprendre à les connaître, et tant de peine à retenir le son qu'indique chacune d'elles. Je dirai que, puisque les lettres *liées* ou *liables* ne servent de rien sans les *liantes*, et qu'on ne peut en nommer aucune, on devrait, dès les premiers jours où on les montre à un élève, les accoler chacune avec celle qui peut en déterminer le son ou la valeur : ainsi P devrait être avec une des cinq liantes, et jamais isolées ; et l'enfant dirait *Pa*, qui est le premier jeu de ses lèvres qui s'essaient au grand, au merveilleux travail de la parole ; il dirait *Be*, il dirait *Bi*, etc. Que veut-on qu'il dise quand il verra P et B tout seuls ?

Peut-être les réflexions que j'ai faites sur l'alphabet pourront-elles servir un jour à rendre moins dégoûtans, plus raisonnables, et partant plus faciles, les premiers travaux

de l'enfance. Un de mes élèves, le plus sourd de l'école, qui parle sans s'entendre, et qui est entendu parfaitement, sert tous les jours à prouver la vérité de la théorie que je propose.

Le sourd-muet connaissant l'usage des lettres, persuadé que leur combinaison convenue remplace la figure dessinée de chaque objet, l'instituteur doit lui présenter une suite de noms d'objets physiques qui lui sont les plus connus et les plus familiers : et comme, dès les premiers pas, il faut appeler l'analyse ; comme il est important d'apprendre et à généraliser les idées, et à les *individualiser*, il faut faire choix d'objets qui puissent être divisés, et dont chaque division ait son nom propre à elle-même, comme dans l'exemple qui suit :

Tête.

Bras.

Main.

Pied.

Quand ces membres sont bien connus, et ils le sont à l'instant même où ils sont montrés, il faut ainsi analyser la tête, d'après ce que je viens de dire :

Crâne	}	. . Tête.
Cheveu.		
Front		
OEil.		
OEil.		
Nez		
Joue.		
Joue.		
Bouche.		
Menton.		
Oreille		
Oreille		

On observera de ne point parler encore du pluriel ; ainsi on ne dira dans ces commencemens, ni cheveux, ni yeux, ni joues, ni oreilles. Il faudrait supposer que deux objets, tous deux de la même espèce, s'expriment par un signe unique, en ajoutant un *s* ou un *x*, qui tient lieu du nom deux fois écrit ; et il ne faut rien supposer avec des êtres avec lesquels aucune convention grammaticale n'est encore établie. Il faudra encore plus faire ; c'est que le pluriel d'*œil* ne sera pas d'abord *yeux*, mais *œilz*, et cela par respect pour une grande loi, pour la loi de l'analogie, qui est, en général, d'un si grand secours dans l'étude des langues, et dont le service est si indispensable dans l'instruction

du sourd-muet. Il faudra faire à cette loi les plus grands sacrifices. L'élève ne dira pas toujours les *œils*, les *ciels*; mais il le dira assez long-tems pour ne pas oublier que le *s* qui termine un mot, dispense de l'écrire autant de fois qu'on affirme quelque qualité de l'objet dont ce mot est le nom, ou le signe.

Quant à l'ordre à observer dans la série des mots à présenter au sourd-muet dont l'instruction commence, il est bien naturel. Sa curiosité vous l'indique : dès qu'il connaît l'usage des mots, il commence à se réjouir du moyen consolateur que vous offrez à cette ame si expansive et si communicative. Ses yeux vous demandent le nom de tout ce qui l'entoure; vous y lisez l'inquiétude et le désir : c'est d'abord tous les membres de son corps; ce sont les meubles de la classe, de la salle à manger, de sa chambre à coucher, de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il touche. Il ne veut plus être muet; il veut tout connaître, parce qu'il veut causer de tout. Augmentez donc son dictionnaire, enrichissez cette mémoire jusque-là morte en quelque sorte : qu'il écrive lui-même tous les noms; le besoin de vous les redire lui fera faire mille efforts pour les retenir. Hâtez-

vous de répondre à tant d'empressement, vous le rendez si heureux de le tirer de sa nullité et de l'associer à vos jouissances ! C'était tout à l'heure un étranger qui ne connaissait rien dans ses propres domaines ; mais à mesure que vous lui révélez le nom de tout ce qu'il y voit , vous lui en restituez la propriété. Ah ! c'est ici que commencent les douces jouissances de l'instituteur : le voile qui couvrait l'intelligence du disciple se soulève ; les premiers pas sont faits. C'est le moment de donner le secret de notre pluriel, et par conséquent de s'essayer à généraliser..... car c'en est le premier moyen. L'homme de la nature ne voit que des individus, l'homme civilisé voit les espèces. L'homme de la nature dit, en voyant les deux mains :

Main, une ;

Main, une ;

et l'homme civilisé procède ainsi :

une	}	deux.
une		

main	}	mains.
main		

Quelle satisfaction pour l'instituteur, qui jusque-là ne voyait dans le sourd-muet qu'un

être purement sensible et seulement animé, quand il le voit saisir cette leçon qui paraît si peu importante, et qui va servir de base à tant de procédés métaphysiques ! Un seul signe devient donc collectif de plus d'une idée. Il ne sera plus surpris bientôt quand il apprendra que, sous une seule dénomination, on renferme toute une grande collection d'êtres semblables, et le mot *espèce* n'aura plus pour lui de difficultés ; le mot *genre* ne sera pas plus difficile. Mais ne franchissons pas un si grand intervalle ; et quoique le *pluriel* doive nous conduire à ces noms abstraits, comme nous ne sommes pas mûrs pour ces mots-là, comme des mots plus connus n'ont pu nous être encore montrés, ne précipitons pas nos pas, et restons encore à notre *pluriel*, sans que ce mot paraisse aux yeux du sourd-muet. Les dénominations grammaticales se mêlant à celles des objets physiques, brouilleraient tout ; et l'élève, accoutumé à vous voir lui montrer un objet sensible quand vous lui en montrez le nom, aurait droit de vous demander quel est l'objet dont *pluriel* est le signe.

Ainsi point de grammaire, point de termes grammaticaux, quand l'élève ne sait pas

encore rendre ses idées; et, je le dis ici pour ne plus avoir à le dire, il faut savoir se servir d'une langue, avant que d'en apprendre la grammaire.

Mais avançons, examinons quels moyens nous manquent encore pour le développement de cette intelligence naissante. Nous l'avons remarqué tout à l'heure, tout est individu pour nous, et la multitude n'est nulle part : nous ne connaissons par conséquent d'autre nombre que l'*unité*. Comment sortir de cette sorte d'enfance où toute combinaison... Que dis-je ? Toute comparaison, n'a pas encore été essayée ?

L'ordre que je suis forcé de suivre ici étonnera sans doute par son extrême singularité : c'est le besoin que j'ai de faire avancer mon élève dans la carrière où il n'a encore fait que les premiers pas, qui appellera les matières que j'ai à traiter.

Nous savons les noms et les signes de tout ce qui nous environne. Nous voyons des chaises et des bancs ; nous écrivons le nom *chaise* autant de fois qu'il y a de chaises. Je lui fais d'abord observer qu'il pourrait s'épargner la peine d'écrire ce mot six fois ; qu'une lettre à laquelle nous donnerions par

convention la faculté d'exprimer la pluralité, pourrait elle seule tenir lieu de tous ces noms, surtout si nous convenions que plusieurs unités pourraient aussi être exprimées par un seul signe : et c'est ici que commence, pour le sourd-muet, la théorie de la numération ; c'est ici la première leçon de calcul. En voici la manière :

$$\left. \begin{array}{l} \text{un} \\ \text{un} \end{array} \right\} \text{uns} \mid 2 \mid \text{deux.}$$

$$\left. \begin{array}{l} \text{un} \\ \text{un} \\ \text{un} \end{array} \right\} \text{uns} \mid 3 \mid \text{trois.}$$

$$\left. \begin{array}{l} \text{un} \\ \text{un} \\ \text{un} \\ \text{un} \end{array} \right\} \text{uns} \mid 4 \mid \text{quatre.}$$

$$\left. \begin{array}{l} \text{un} \\ \text{un} \\ \text{un} \\ \text{un} \\ \text{un} \end{array} \right\} \text{uns} \mid 5 \mid \text{cinq.}$$

$$\left. \begin{array}{l} \text{un} \\ \text{un} \\ \text{un} \\ \text{un} \\ \text{un} \\ \text{un} \end{array} \right\} \text{uns} \mid 6 \mid \text{six.}$$

un
un
un
un
un
un
un } uns | 7 | sept.

un
un
un
un
un
un
un
un } uns | 8 | huit.

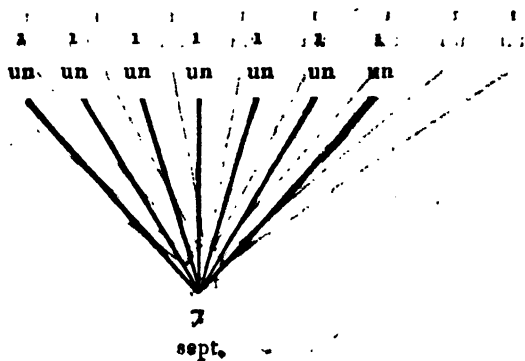
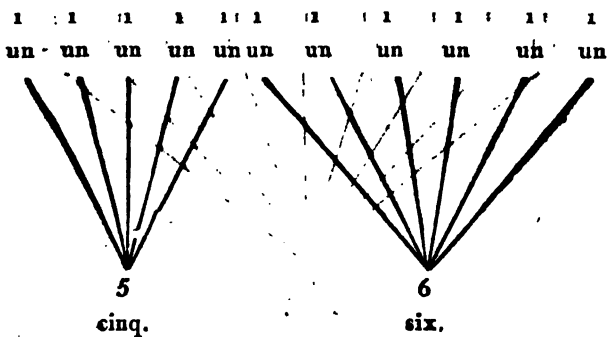
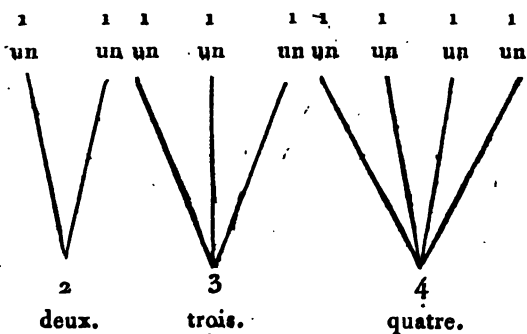
un
un
un
un
un
un
un
un
un } uns | 9 | neuf.

un
un
un
un
un
un
un
un
un } uns { $\begin{smallmatrix} 9 \\ 1 \end{smallmatrix}$ } 10 { $\begin{smallmatrix} \text{neuf} \\ \text{un} \end{smallmatrix}$ } dix.

Je n'ai pas besoin de pousser plus loin ce détail, on en doit voir la suite par ce qui vient d'être exposé. On doit avoir observé que ce qui arrête le sourd-muet doit être le passage de 9 à 10, de 10 à 11, etc.; de 19 à 20, etc. Cet article sera développé plus au long dans un tableau particulier. Je dirai seulement que l'homme de la nature a dû compter sur ses doigts, qui lui fournissent la première dizaine : ainsi le signe de 1 est un doigt montré; le signe 2, deux doigts montrés; ainsi de suite jusqu'à 10, où l'on montre tous les doigts : à 11 on montre les dix doigts ensemble, puis un seul qui commence la seconde dizaine; pour 20, deux fois les dix doigts, etc. etc. etc.

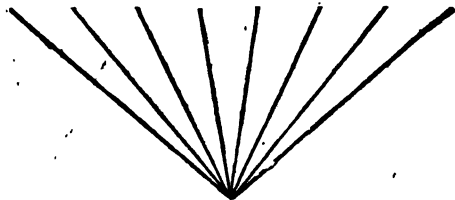
Mais en voilà bien assez sur la numération, puisque nous n'en avons besoin que pour la parfaite intelligence du *pluriel* et pour les premières questions que nous avons à faire. Cependant, avant de terminer ce Mémoire, je ne puis m'empêcher de faire part d'un autre procédé pour les premiers principes de la numération :

0
zéro,
ou
rien.



(170.)

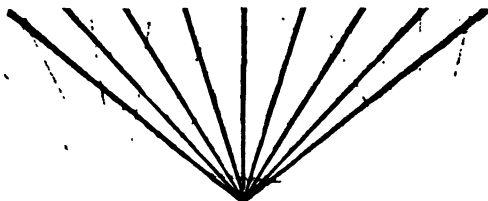
1 1 1 1 1 1 1 1
un un un un un un un un



8

huit.

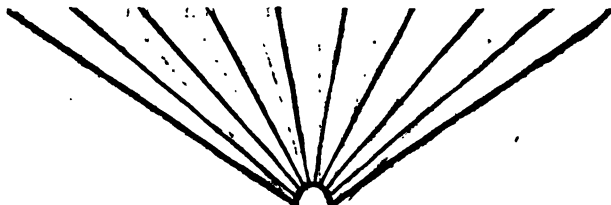
1 1 1 1 1 1 1 1 1
un un un un un un un un un



9

neuf.

1 1 1 1 1 1 1 1 1 1
un un un un un un un un un un



10

dix.

C'est par ces sortes de tableaux que l'instituteur prépare, pour ainsi dire, par les yeux du corps, les opérations abstraites de l'intelligence, et qu'il l'amènera, par la voie de l'analyse, à des résultats certains; c'est par de tels procédés que seront décomposés tous les noms collectifs et tous les mots qui renferment plusieurs idées; c'est encore la manière de conduire l'esprit à l'intelligence des ellipses, qui sont si fréquentes dans toutes les langues, et surtout dans la nôtre : car, il faut bien le dire, si les sourds-muets jusqu'ici avaient semblé n'avoir que de la mémoire pour toute faculté, s'il s'en trouvait si peu qui comprissent ce qu'on leur demandait, et qui sussent y répondre, c'est que les mots elliptiques ne leur avaient pas été développés par la voie de l'analyse; qu'on se contentait de leur en apprendre le signe physique correspondant, sans les avoir conduits graduellement à ce signe, que l'on ne devait faire devant eux que quand le sens du mot était compris, et seulement pour servir à l'instituteur et à l'élève de signe de rappel de l'idée. Ainsi le mot *huit* n'est présenté que quand l'unité est comprise, et après avoir répété huit fois l'unité. Cet exemple peut

servir pour tous les développemens semblables. Cette leçon prépare encore à l'analyse du mot **NOMBRE**, car le nombre suppose plus d'une unité : ainsi ce mot pourra s'appliquer à des unités indéterminées, écrites les unes sous les autres, dont on ne connaît pas encore le résultat précis.

Mais il n'est pas tems de présenter ce mot : nous n'avons pas encore assez d'idées préparatoires ; et c'est, pour le dire en passant, un grand malheur pour les élèves, que cette impatience de l'instituteur qui ne donne pas le tems aux fleurs de s'épanouir, aux fruits de mûrir, aux idées de s'appeler les unes les autres, et de ne se présenter qu'à leur tour, comme nous aurons souvent l'occasion de l'observer.

On sera sans doute étonné de la brièveté de ce traité, et on se demandera pourquoi une leçon de calcul se mêle ici aux leçons de grammaire, et semble les interrompre ; on se demandera peut-être encore pourquoi cette leçon n'est qu'ébauchée : c'est, 1°. que ce n'est ni la grammaire, ni le calcul, que j'ai le dessein de montrer à mon élève ; que ce n'est point un cours d'instruction proprement dit, mais le remplacement

de tous les moyens de communication qui entourent les enfans ordinaires, et qui manquent absolument aux sourds-muets. L'instruction sort, pour ainsi dire, de tous les êtres au milieu desquels l'enfant qui parle et entend passe sa vie ; tous les êtres lui apprennent quelque chose : tout est muet pour le sourd-muet. L'enfant compte les dragées qu'on lui donne, il les rassemble, et un seul signe lui suffit pour en exprimer le nombre : le sourd-muet n'en voit qu'une ; et, s'il en regarde une seconde, c'est encore une, sans être deux. Il faut donc, aussitôt que son esprit s'ouvre aux premiers rayons de lumière qui tombent sur lui, lui donner quelque idée, non des règles du calcul, qu'il faut réserver pour une raison plus exercée, mais des unités qui forment des dizaines, qui forment ce nombre précieux dont les doigts lui fournissent les élémens.

Mais ne vous contentez pas d'écrire les noms de nombre, sans les appuyer en quelque sorte sur des objets sensibles ; car qu'est-ce qu'UN, DEUX, TROIS ou QUATRE, quand il n'y a rien après ces mots sur quoi les yeux puissent appliquer UN, DEUX, TROIS ou QUATRE ? Cette sorte d'abstraction n'est pas faite.

pour un esprit qui est encore tout *corporel* ; en quelque sorte. Il ne sera permis d'abstraire qu'après avoir mis sous les yeux et l'objet et son modificatif. Ceci sera mieux entendu quand, dans un autre Mémoire, j'aurai pu donner à cette matière le développement qui manque ici.

SUR
LA DIFFÉRENCE
DES LANGUES (1),

Par M. l'abbé DÉNINA.

JE ne sais s'il y a jamais eu des hommes sans aucune sorte de langage , mais je crois qu'il s'est passé bien du tems avant qu'ils sussent unir ensemble deux syllabes , et il me semble que ce progrès a dû se faire plutôt dans les pays chauds que dans les froids. Quand même les cosmographes modernes auraient assez de fondement pour soutenir que le globe a d'abord été peuplé vers le nord , cela ne nous empêcherait pas de dire que c'est dans les climats tempérés ou chauds que les langues se sont formées ; car la Sibérie , selon l'hypothèse de MM. de Buffon et Bailly , aurait été sous un climat tempéré lorsqu'elle se

(1) *Acad. de Berlin*, 1783.

peupla , et qu'elle peupla l'Asie et l'Europe. Les Scythes , qui auraient été la première nation policée , devaient se trouver au même degré de chaleur qu'ont éprouvée , long-tems après l'Egypte , la Chine et une grande partie de l'Asie ; mais comme nous ne voulons point remonter à l'origine du genre humain , nous ne rechercherons pas non plus quelle a été sa langue primitive. Nous ne partirons que des faits certains. Il est sûr que dans la partie occidentale de l'Asie , qu'on a appelée *Asie mineure* , et qu'on appelle aujourd'hui *Natolie* , parce qu'elle est située au levant de l'Europe , il y avait une langue parfaitement formée mille ans au moins avant le siècle d'Auguste et l'ère chrétienne. Peut-être cette langue est-elle sortie du pays des Scythes et des Tartares ; en ce cas , elle n'a reçu de sa mère que des monosyllabes informes , et elle ne s'est formée que dans le beau pays où est encore Smirne , et où ont été les royaumes de la Phrygie et celui de Lydie , qui firent ensuite partie de la monarchie persanne. Quoi qu'il en soit , la langue de l'Asie mineure n'était pas différente de celle qu'on parlait dans la partie orientale de l'Europe , dans la Grèce , dans la Sicile et

dans ces contrées de l'Italie qui forment aujourd'hui le royaume de Naples. Il n'y avait pas plus de différence entre les dialectes de ces pays qu'il n'y en a à présent entre le langage des Napolitains et celui des Lombards; dont le fonds est le même. C'est des différens dialectes de l'ancienne langue phrygienne ou asiatique répandue dans la Grèce, que s'est formée la langue latine.

Malheureusement ni les Grecs du siècle d'Alexandre, ni les Romains de celui d'Auguste ne nous ont fourni aucun secours pour ces sortes de recherches. Platon a senti la nécessité de remonter à l'origine des mots, pour suivre les progrès de l'esprit humain; mais il était trop porté au sublime pour daigner la chercher dans le langage de la simple nature, ou dans celui des nations qu'il appelait barbares. Il est étonnant qu'Aristote ne nous ait rien laissé là-dessus; peut-être n'a-t-il pas achevé ce qu'il avait entrepris, ou son ouvrage s'est-il perdu.

Les Littérateurs romains, tels que Caton et Varron, ont senti, aussi bien que Platon, l'utilité de la science étymologique; mais rien n'est plus absurde ni plus ridicule que les étymologies que l'on trouve dans

leurs livres. Il n'y a pas plus de solidité dans celle des jurisconsultes , qui étaient , pour la plupart , stoïciens , et qui , suivant les principes de leur secte , cherchaient la nature des choses dans la signification des noms. Ces savans Romains semblent avoir parfaitement ignoré qu'un simple instinct , ou le hasard , a fait naître les premiers mots , et que de tous tems les nations les ont pris les unes des autres , et les ont raccourcis , allongés , défigurés de toute façon. S'ils n'avaient pas dédaigné de s'avouer redevables à des nations qu'ils regardaient comme infiniment au - dessous d'eux , s'ils avaient seulement voulu entendre parler dans leur propre langage les Samnites , les Siciliens , les Macédoniens et les Grecs des différentes îles de l'Archipel ; ils auraient trouvé les véritables racines des mots latins , ils nous auraient laissé des notions précieuses de l'antiquité la plus reculée , et ils nous auraient marqué les traces des progrès de l'esprit humain. Les grammairiens qui vinrent depuis , tant grecs que latins , ont fait de plus justes remarques.

Dans la suite le commerce , la curiosité des voyageurs et les missions ecclésiastiques

nous ont mieux fait connaître les nations de l'Asie. L'on a trouvé que la langue latine a beaucoup de rapport avec la persanne ; mais ce rapport n'est qu'une preuve que l'une et l'autre tiennent également à une langue intermédiaire , qui est celle de l'Asie mineure. Quant à la langue latine, elle se répandit bientôt dans tout l'occident ; cette langue ayant atteint sa perfection , précisément à l'époque où les Romains étaient devenus maîtres de l'Espagne et des Gaules , elle devint commune dans ces provinces , d'autant plus facilement que l'ancienne langue des Cantabres et des Celtes ou Gaulois n'avait point de livres. Ainsi , dans les quatre cents ans que la domination des Romains se maintint dans l'Espagne et dans les Gaules , la langue de ces maîtres impérieux prit tellement le dessus , que l'ancien langage des deux nations fut totalement éteint. Il est vrai que dans cet espace de tems , la langue latine se corrompit , même dans la capitale , par la décadence du goût , par la révolution de l'État , par le mélange des étrangers ; et cette corruption dut se communiquer au reste de l'Italie , et à toutes les provinces. Cependant ce mauvais latin était toujours du latin.

Ni la décadence de la langue, ni celle de la puissance romaine ne firent point relever les langues anciennes des Gaulois et des Celtibères, et l'on continua à se servir du latin, tout corrompu qu'il était. D'ailleurs, à mesure que l'empire romain passait sous le joug des barbares, le christianisme s'établissait, et l'exercice de la religion chrétienne maintint la langue latine dans tout l'occident. Les barbares même qui l'envahirent, soit pour se faire entendre dans les pays qu'ils avaient conquis, soit pour pratiquer les exercices de la religion qu'ils venaient d'embrasser, aimèrent mieux s'accoutumer à la langue des peuples subjugués, que forcer ceux-ci à en apprendre une autre. Il est vrai que le langage de ces maîtres étrangers dut se mêler au latin qu'ils tâchaient de parler, et qu'on leur parlait. Mais ces mots n'étant pas en grand nombre, le fond de la langue latine a prévalu ; et de ce fond, sont sorties également la langue italienne, l'espagnole et la française. Cela est si vrai, que fort souvent sur des pages entières d'un livre italien, français ou espagnol, à peine il y aura un mot ou deux dont la racine ne soit évidemment dans le latin.

Cependant il est sûr qu'un Allemand , qu'un Hongrois , qu'un Polonais , qui ne saurait que sa langue et le latin , n'entendrait pas bien un seul vers italien ; qu'un Espagnol ou un Français , sans quelque étude , ne comprendrait peut-être pas la moitié d'une stance de l'Arioste ou du Tasse , ni dix lignes de Boccace ou de Machiavel , et qu'un Italien pourrait se tromper dix fois en expliquant huit ou dix vers de la Henriade , d'une tragédie de Racine , ou une demi-page de Fénelon ou de Bossuet , s'il n'avait d'avance quelque teinture de français. Il en serait de même à l'égard de l'Espagnol , qui a retenu tout autant du fond latin que les deux autres idiomes.

Je crois qu'on pourrait ranger sous trois classes les causes de la diversité qui se trouve entre ces langues , filles de la même mère. Quelques-unes de ces causes sont physiques , les autres morales , et il y en a plusieurs qu'on peut dire mixtes.

Je regarde comme cause physique la différence de la prononciation , qui paraît tenir au climat ou à une organisation particulière. Des grammairiens subtils ont avancé qu'il n'y a pas deux nations , ni deux villages ,

presque pas même deux personnes , qui aient exactement le même accent. Supposons que cela soit peu sensible dans les individus, il est toujours vrai que, d'une nation à l'autre, cette différence est très-remarquable , et que par ce moyen les mots changent à la longue de son et de figure : ils se raccourcissent , se tronquent ; les voyelles longues s'abrègent et se suppriment ; quelquefois même s'allongent, se doublent et deviennent des diphthongues ; les consonnes se changent ou se perdent , et les syllabes se renversent par la transposition des lettres. Les paroles nées et formées dans un pays chaud ou tempéré, en passant dans des pays froids , perdent , pour ainsi dire , une grande partie de leur corps. Les anciens Scythes ne retenaient que la première syllabe des paroles qu'ils prenaient des Grecs , et surtout des peuples de l'Asie mineure (1). Les nations européennes du Nord , en adoptant les mots grecs et latins , les ont tous raccourcis de manière ou d'autre. Il n'y aurait qu'à parcourir les noms anciens et modernes des villes que les barbares ont occupées , pour remarquer de quelle manière ils les ont tournés. Les Turcs

(1) *Ihre Gloss. v. Hæel.*

ne pouvant prononcer le long mot *Constantinopolis*, en ont fait Stamboul, comme les Lombards ont fait de *Mediolanum*, Milan; et de *Forumpopilii*, ou *Fòrlimpopoli*, Framboul.

Augustodunum, *Lugdunum*, *Colonia* sont devenus, dans la bouche des peuples de ces pays, Autun, Lyon, Colln; ainsi de *Desiderius*, *Desiderium* on a fait Dîdier et Désir. Ce n'est pas que dans les langues méridionales on ne trouve raccourcis beaucoup de mots qu'elles ont empruntés d'une autre langue; car les Espagnols et les Portugais ont fait *do* de l'article italien *dello*, et du pronom *medesimo* ils ont fait *mismo*, comme les Français en ont fait *même*. Mais c'est plutôt par une trop grande facilité de prononciation, par une flexibilité d'organes, que les mots se contractent et se resserrent dans les pays méridionaux, au lieu que c'est par la difficulté de les prononcer et par une roideur d'articulation qu'on les estropie dans les pays froids. Je ne sais si dans tout le Nord l'on trouvera des mots qui aient été changés ou défigurés par une trop grande facilité de l'énonciation, comme on en trouve dans les pays méridionaux. Ce ne peut être que par cette flexibilité d'organes qu'*Athènes* et

Thèbes ont changé de nom. En répétant plusieurs fois de suite et avec rapidité les noms d'*Athènes* et de *Thèbes*, les Grecs modernes en ont fait *Setines* et *Stives*. L'Italien nous en présente un exemple fort singulier dans le pronom démonstratif *ciò* formé de *hoc* ou de *hocce*.

Mais la cause principale de la différence des langues vient de la difficulté qu'ont tous les hommes à bien saisir et rendre les mots qu'ils entendent, ou ce qui revient au même, la facilité de changer les sons des voyelles ou l'expression des consonnes. Il n'y en a pas une seule, dans les vingt ou vingt-quatre lettres de l'Alphabeth reçu de toutes les nations européennes, qui ne se prononce d'une manière différente en différens pays et en différentes positions. Sans parcourir de vastes régions séparées les unes des autres par des chaînes de montagnes ou par la mer, on peut observer que la différence de la prononciation est très-sensible à la distance de quelques lieues dans des pays qui forment un seul État, et séparés seulement par une petite rivière ou par une colline. On n'a pas besoin d'aller à Cambridge ou à Oxford, y entendre lire *Erme vairunique kèno* au lieu d'*Armo*

virumque cano, pour savoir que l'*a* romain et toscan se change facilement en *e*. On pourrait suivre ce changement du fond de l'Asie jusqu'à l'occident de l'Europe. On s'en aperçoit aussitôt qu'on entre dans le Bolonais et dans l'État de Modène.

La Gaule cisalpine, aujourd'hui la Lombardie, commence précisément à Bologne; et en venant de la Toscane, ou de cette portion de l'État ecclésiastique qui était comprise dans l'ancienne Italie, on trouve une différence très-grande de langage, quoique les mots et le tour des phrases soient également latins.

L'on pourrait supposer avec quelque fondement que cela vient des montagnes, qui séparent le *Bolonais* du *Florentin*; mais celles qui séparent la Toscane de l'État du Pape, sont autant ou plus hautes, et cependant la différence de l'accent est moins considérable entre ces pays, qu'entre Florence et Bologne. On pourrait avec la même probabilité en rapporter la cause aux anciennes invasions des Gaulois qui se sont établis jusque dans ces contrées-là, et dont Bologne a pris le nom. Ce qui semble appuyer cette conjecture, c'est que dans le Montferrat et dans l'État de

Gênes, tout pays ligurien, l'accent approche davantage de celui de la basse Italie, de la Toscane et même de la Calabre. Quoi qu'il en soit, il en résulte toujours que les nations qui habitent des pays froids donnent un son différent aux voyelles dans les mots qui leur sont venus d'un pays ou plus méridional ou moins montagneux. On peut observer cette différente nuance dans toutes les langues et dans tous les patois sortis du latin. On peut les suivre depuis Rome jusqu'à Londres.

Le mot *Bill* anglais n'est que le mot *bulle* que les Italiens prononcent *boulla* et les Français *bulle*. D'ailleurs cet *u*, qui en Allemagne et en Angleterre est devenu *i*, s'est très-souvent changé en *o* en Italie, *condotto* de *conductus*, *volto* et *rotto* de *vultus* et *ruptus*. Quelquefois il a pris, aussi bien que l'*o*, la place de l'*e* latin, comme l'*e* a pris quelquefois celle de l'*u*. L'on dit *uguale*, *uguagliare* pour *eguale*, *eguagliare*, à peu près par un certain son muet que l'*e* devait avoir souvent chez les Latins. C'est de là aussi que de *demandare* et de *demane* on a fait *domandare* et *dimandare*, *domani* et *dimani*. De *sub diurno* (tempore) les Italiens ont fait *soggiorno* et *soggiornare*. Au contraire en français l'*u* et l'*o*

se changent en *e*, qui en paraît si éloigné ; par là *sub diurno* est devenu *séjour* en français. L'adjectif *sicher* en allemand ne peut guère être venu que du latin *securus*. L'*y* des Grecs et l'*u* des Latins ont changé de son et ensuite de figure d'une contrée à l'autre.

Il est encore à remarquer que ce changement est moins l'effet d'une incapacité absolue de prononcer telle ou telle autre lettre, soit voyelle soit consonne, que de la difficulté de bien saisir et de bien rendre le son des mots qu'une personne ou une nation prend d'une autre. Au reste, les sons qu'on n'a point fait sentir dans de certains mots, on les exprime dans d'autres qu'on a changés pareillement.

Dans une infinité de noms et de verbes incontestablement passés du latin dans les langues modernes, on voit l'*e* changé en *i* et l'*i* en *e* ; de *cinis*, *viridis*, *siccus*, on a fait *cinere*, *verde*, *secco*, et l'*e* se changer en *i*, surtout dans les prépositions, au moins dans la langue italienne, dans laquelle on trouve constamment *difendere*, *distruggere*, *ricordare*, *risfare*, pour *defendere*, *destruere*, *recordari*, *reficere*.

Les Anglais qui prononcent l'*a* comme

notre *e*, prononcent dans beaucoup de mots l'*e* comme si c'était notre *a*. On peut remarquer un pareil changement à Sienne, pays si éloigné et si différent de l'Angleterre ; on dit *leggare*, *cênare* au lieu de *leggere* et *cenere*. (V. Gigli Dizion. Cateriniano).

Il n'y a point de diphthongue qui ne se prononce, dans presque toutes les langues, comme une simple voyelle, et point de voyelle qui, dans quelque dialecte, ne devienne une diphthongue. L'*Au*, qui paraît ne devoir se prononcer en *o* qu'aux bords de la Seine, se prononçait de même aux bords du Tibre, de l'Arne et de l'Adige. Outre les noms de *Claudius*, *Clodius*, *Plautius*, *Plotius*, on trouve dans Catulle *oracula*, au lieu d'*auricula* ; dans les autres auteurs *ola* et *olla* pour *aula* ; et, puisque Lucrèce écrivait *animai*, *musai* pour *animæ*, *musæ*, est-il plus absurde que les Anglais prononcent *animi*, *musi*, ce que les Italiens et les Français prononcent *animé* et *musé*. Les diphthongues pouvaient aussi bien chez les Romains avoir le son de l'*i* que de l'*ai*.

Un Italien ne pourrait s'empêcher de rire, s'il entendait un Hollandais ou un Flamand lire l'Ode d'Horace *Coelo tonantem* de la ma-

nière dont ils prononcent l'*oe*. Cependant nous apprenons de Victorinus, de Servius et de Festus que les anciens Latins écrivaient *coera* pour *cura*, *moeros* pour *murus*, *poenire* pour *punire*, *loebertas* pour *libertas*. Cet *oe*, originellement grec est devenu *e* chez tous les peuples occidentaux, et néanmoins est resté *i* chez les Grecs modernes. Il paraît par les noms de *loeber* et *loebertas* que même chez les anciens Latins qui à la fin ont fait *liber* et *libertas*, l'*oi*, *oe* se changeaient en *i* comme chez les Grecs modernes. (V. *Scioppius Instit. Gramm. de vocalibus.*)

L'*a* et l'*o* de simples deviennent doubles chez les Grecs et les Latins, lorsqu'elles se changent en *eta* et *omega*, qui équivalent à un *ée* et à un *oo*, et lorsqu'elles prennent le son de l'*au*. On prétend que *gaudeo* est venu de *gadeo*, *audio*, de *aio* ; et, comme je viens de le dire, l'on trouve *aula* pour *olla*, *ausculum* au lieu d'*osculum* et *austrum* pour *ostrum*. Les Anglais, qui suppriment l'*u* et prononcent l'*au* comme *a*, reviennent peut-être à quelque ancienne façon de prononcer l'*au*.

Nous entendons dans quelques patois d'Italie prononcer *aour*, *aoura* au lieu d'*or*, *ora* ;

dans le Verdunois en Alsace, on dit *māon* pour *moult*, *multum*. (Beauzée, ch. 2.)

Il est à propos d'observer ceci pour expliquer l'origine de beaucoup de mots teutons venus du grec. Pour l'*e*, l'*i*, l'*u*, il est évident qu'ils peuvent devenir diphthongues, lorsque les Grecs disoient *Seios* pour *Seor*, *Θῆος* pour *Θέος*. Les Siciliens et les Espagnols disent encore, *méio*, *tuio*, au lieu de *mio*, *tuo*, *méus*, *tuus*. Les Toscans même ont fait *tuoi* et *suoi*, de *tui* et *sui*, les Français ont fait *moi*, *toi*, *soi*, de *me*, *te*, *se*. Il n'est pas à croire qu'ils aient pris cela immédiatement du pronom *μοι*, *τοι*, grec, puisqu'ils ont également fait *foys*, *loix*, de *fides* et de *lex*.

Il est encore à propos de remarquer qu'une grande partie des inflexions des verbes et des noms dans les langues septentrionales, et même dans celles du midi, tient à cette facilité plus ou moins grande de prononcer l'une pour l'autre les quatre voyelles.

Il semble que l'on veut gagner sur une syllabe cette portion de voix ou d'haleine qu'il faut employer dans une voyelle qu'on ajoute pour décliner ou conjuguer et donner la nuance nécessaire aux mots; l'*a*, l'*e*, l'*u*, qui exigent une plus grande effusion d'ha-

leine, se changent en *e*, en *eu*, en *ü* fermé ou *i* lorsque la parole s'allonge. Les Latins habitaient un pays froid en comparaison de l'Asie mineure; c'est certainement par un instinct organique qu'ils ont fait *colligo*, *con-jicio* de *lego* et *jacio*. L'*a* de *calco*, *quatio* devient *u* dans les verbes et verbales qui en sont dérivés, *conculco*, *concutio*. Les Toscans, d'un pays plus au nord que Rome, changent l'*a* en *e*, quand le mot s'allonge, *amare*, *amerò*, *ameremo*, *parlare*, *parlerò*, *parleremo*. Dans le français cela n'a pas lieu, parce que même dans le présent et dans l'infinitif on a déjà fait cette économie; *facio*, je fais, *taceo*, je me tais, *lego*, je lis, *audio*, j'ouïs, de sorte qu'il y a très-peu à économiser dans l'augmentation qu'exige la conjugaison. Dans la langue allemande cela est encore plus marqué.

Des nations entières semblent avoir dans le gosier une difficulté insurmontable à préférer certaines voyelles dans telle ou telle autre position; puisqu'en prenant un mot d'une langue étrangère, elles les changent constamment. Les Français n'ont pu retenir l'*o* dans presque aucun des mots, soit latins, soit italiens, dans lesquels cette voyelle était dominante. Ils le changèrent en *eu*, comme dans

peu, jeu, feu, faveur, ardeur, et ils ont substitué ailleurs à ce même *o* le *ui*, comme dans *huile, huit, nuit, puits, vuide*, qui viennent de *olio, otto, notte, pozzo, voto*. Cet *o* italien ou latin qui en français s'est changé tantôt en *ui*, en espagnol se change en *ue* ; l'on dit *pueco, suelo, fuente* pour *poco, solo, fonte*. On croirait par-là que l'*o* ne peut pas sortir de la bouche de ces peuples. Cependant non-seulement ils l'ont retenu dans une très-grande quantité de mots, mais ils l'ont même substitué quelquefois à d'autres voyelles ou à des diphthongues. Les Français ont constamment mis à la place de la diphthongue *au*, peut-être par un effet du même mécanisme que nous venons de remarquer, et par l'économie organique par laquelle l'on voit que toutes ces voyelles et ces diphthongues souffrent une espèce de réduction. Ce n'est pas qu'en général les nations qui ont tiré des mots de la langue latine, ne soient capables de faire sentir les sons qu'elles ont pris de la langue mère ; mais je ne sais par quel instinct, par quelle tendance d'organisation, elles épargnent quelque chose dans la prononciation de chaque lettre lorsqu'elles les changent. Elles gagnent en préférant l'*au* pour l'*o*, de même qu'en pronon-

çant *eu* pour *o* et *i* pour *u*. C'est par ce même penchant dont j'ai déjà parlé que l'*o* de *Romanus* est devenue *e* en Allemagne et *u* en Russie; car l'Allemand dit *Roemer* et le Russe dit *Rimer*.

Quoiqu'on regarde les consonnes comme la base fondamentale des paroles et que leur changement soit moins fréquent et moins considérable, on en supprime pourtant ou l'on en change une grande quantité, soit au milieu, soit à la fin des mots; quelquefois on en ajoute. L'espagnol, qui en général a tiré du latin des mots plus longs presque du double que ne sont ni dans le français ni même dans l'italien ceux qui y correspondent, a pourtant supprimé encore plus de consonnes que ces derniers. On dit *leer*, *ouïr*, *veer*, *caere* pour *leggere*, *audire*, *vedere*, *cadere*.

L'italien au contraire, au lieu de supprimer les consonnes, les a souvent redoublées; *leggo*, *leggono*, *laccio*, *facciamo*. Il n'y a guère dans notre langue que le *g* de perdu, comme dans *io*, *maestro*, *mai*, de *ego*, *magister* et *magis*; quelquefois le *d*, comme dans *vai* de *vadis*; aussi c'est cette lettre que les Anglais ont presque généralement laissé perdre dans les mots qu'ils tiennent de l'allemand, comme

sayd, mayd, dai, lie, de sagt, magd, tag, lügen.

Au reste, les consonnes sont moins sujettes que les voyelles à des changemens; et c'est par elles qu'on reconnaît la racine des mots. Cependant le *b*, l'*f*, le *p*, le *ph*, le *v* se changent très-facilement l'une pour l'autre. Il en est de même du *c*, du *g*, de l'*h*, du *k*, du *q*, du *d* et du *t*. On les voit se remplacer l'une l'autre dans tous les idiomes qui ont quelque affinité, et ce qui paraît le plus extraordinaire le *b*, le *p*, le *v*, en *g*, comme *sapiens* et *savio*, *saggio*, *sage* et *video*, *vedo*, *veggo*. Le *t* du verbe *peto* s'est aussi changé en *g* dans *chieggo* et *cheggio*, je demande.

Le *d* se change quelquefois en *g*, en *j* et en *z*; de *diurnus* on a fait *giorno*, jour, et dans quelques dialectes *zorno*; de *succidus* est venu l'italien *sozzo*, comme *pranzo* de *prandium*.

Les Chinois n'ont point de mots qui commencent par *r*; les Anglais n'en ont point qui commencent par *z*; les Français et les Espagnols paraissent avoir une difficulté insurmontable à prononcer l'*s* suivie d'une autre consonne, de sorte qu'ils la laissent perdre, comme on voit dans les mots *maître*,

zâtre, et une infinité d'autres, et lorsqu'ils ne peuvent l'abandonner, ils s'appuient d'un *e* qu'ils ajoutent surtout au commencement des mots, comme *esprit*, *espérer*, et même *Estrabon*. Il y a peu de nations qui n'éprouvent de pareilles difficultés. Les Piémontais ont de la peine à rendre le *z* des Toscans et le *ch* des Français. Les Vénitiens et les peuples de la Romagne parviennent difficilement à faire sentir les doubles consonnes ; *fato*, destinée, et *fatto*, fait, se confondent dans leur bouche, comme *anno*, *an*, et *ano*, anus. *Donno*, mot poétique, *seigneur* et maître, se confond avec *donno*.

Il y a des pays où l'on change habituellement le son des consonnes, et on le rend tout différent de celui qu'elles ont ailleurs. Les Navarrois et d'autres Espagnols disent *Viscaya* pour *Biscaya*, et *Rittoria* pour *Vittoria*. Il y a des Allemands qui prononcent *bois*, quand en français ils veulent dire *pois*, et *pois* lorsqu'il faut dire *bois*, et confondent la *poule* avec la *boule* ; ils prononcent constamment le *d* comme le *t* et le *t* comme le *d*. Dans leur bouche, un *patin* devient *badin* ; *bâtir* et *pâtir* se prennent l'un pour l'autre,

Il y a , outre cela , dans nos alphabets des lettres qui semblent tenir un milieu entre la voyelle et la consonne , et dont quelques-unes peuvent à peine être comptées parmi les lettres élémentaires ; cependant elles sont d'un grand usage pour distinguer les mots et pour en retrouver l'origine. Ces lettres sont : l'*h* , le *j* , le *q* , le *w* , quelquefois le *g* et l'*y*.

En jetant les yeux sur des livres italiens , espagnols , français , anglais , allemands , polonais , on serait porté à croire que les peuples du nord ont plus de facilité à prononcer les consonnes que ceux du midi ; mais on se tromperait peut-être. Ce n'est pas qu'une organisation dure et roide ait plus de facilité à prononcer les consonnes que les voyelles. C'est que ce défaut de souplesse les empêche de bien articuler les syllabes. D'ailleurs , des peuples qui sortent de la barbarie , ne peuvent imiter la prononciation douce des peuples dont ils empruntent l'orthographe , après en avoir reçu le langage. Ils chargent les mots de consonnes , croyant , par ce moyen , s'approcher davantage de la prononciation des peuples qu'ils imitent. De là est venu ce *Sch* si fréquent

dans l'allemand. On a cru ne pouvoir rendre le son de l'S initiale des mots qui étoient venus de l'étranger qu'en ajoutant quelque chose à cette S, qui, au commencement des mots, prend un son un peu différent de celui qu'il a dans le milieu.

Sous des climats chauds, on a une plus grande disposition à former ou à adopter de longs mots, soit en les allongeant par différentes inflexions, soit en choisissant plutôt le plus long que le plus court, lorsqu'il s'en présente deux qui peuvent signifier la même chose. C'est par cette raison que l'Espagnol a préféré *hermoso* et *hermosura* à *beau* et *beauté*, *cabeza* à *capo*, *chef*, *tête*. Les Siciliens disent *all' ultimata* au lieu d'*al-fine*, *enfin*. C'est de la plus ou moins grande disposition organique à soutenir les longues inflexions, qu'est venu le caractère différent des trois langues sorties de la latine.

Enfin, pour se convaincre de la différence que la seule prononciation met dans les mots qui sont originairement les mêmes, on n'a qu'à se rappeler les noms numéraux qui viennent tous également du grec, et quelques-uns des verbes les plus usuels que les langues modernes ont tirés de la latine,

comme *être*, *avoir*, *faire*, *voir* et *savoir*, et après cela une quantité de noms qui souvent ne retiennent pas une seule lettre qui les rapproche, quoiqu'ils aient absolument la même origine, comme *hoja*, prononcez *hoc*, *feuille*, *folium*; *hecho*, *fait*, *factum*, *Vescovo*, *Obisbo*, *Évêque*, *Bischoff*, qui viennent également d'*Episcopus*.

Cette différence d'organisation ou cette inexactitude de prononciation a fait changer le *enim*, *nam*, en *perciocchè*. Elle a fait perdre aux files de la langue latine presque tous les verbes et les adverbes les plus propres et les plus usités, auxquels il a fallu en substituer d'autres qu'on a forgés d'une manière incroyable.

Lorsqu'il n'y eut plus à Rome des harangueurs et que les courses des chevaux et les combats des gladiateurs firent tomber le théâtre, les peuples d'Italie, et à plus forte raison les étrangers, furent bientôt incapables d'apercevoir les nuances et les inflexions des verbes, et surtout la prosodie. Il se perdit par-là une quantité de mots qu'il fallut remplacer, et cela se fit par autant de barbarismes. Jetons premièrement un coup d'œil sur les adverbes. Toutes les langues

issues de la latine ont abandonné l'*enim*, *nam*, *quia*, *sed*, *ut*, que l'on trouve presque à chaque ligne dans les livres latins; ces mots étant trop courts, ou trop rapides, échappaient à l'intelligence du vulgaire, pour peu qu'ils fussent mal prononcés. On les avait d'abord remplacés par de longs tours de phrases, *cum hocce sit quod*; *per hocce quod*. Les Français dans la suite y ont substitué le *quare*, dont ils ont fait *car*, lorsqu'ils ne voulaient point se servir du parce que, *per hocce quod*, qui est resté aux Italiens dans le *perciocchè*, aux Espagnols dans *porque*, formé de *perquæ* ou de *perquod*. Au contraire, dans les mots qui répondent au *nunc* et *tunc* des Latins, les Français ont retenu une longue phrase à cette heure, *ad hanc istam horam*. Les Italiens n'ont gardé de cette périphrase que les substantifs, dont ils ont fait *ora* et *or* de deux ou trois lettres seulement. Les Espagnols ayant laissé la proposition *a* au substantif *hora nunc* à présent, ne purent plus se servir de ce mot pour dire, dans ce tems-là, *tunc*, que les Italiens expriment par *allora*, et les Français *alors*; ils ont fabriqué *entonces* en ajoutant une préposition à l'adverbe *tunc*, qu'ils ont encore allongé en mettant à la fin

une syllabe. Au lieu de *sed* et de *at* qui, en perdant le *d* et le *t*, se seraient confondus avec d'autres particules, les Français et les Italiens ont formé les adverbes *mais* et *ma* de *magis*. L'Espagnol, qui avait retenu ce même adverbe comparatif dans *mas*, substitua aux *sed* et *at per hoc*, *pero*. Ce bouleversement fut général par la même raison. Les comparatifs passèrent d'usage par la facilité de les confondre. On abandonna presque tous les monosyllabes dans la classe des substantifs. L'Italien qui a retenu *mante*, *dente* et *piede*, n'a pas pu retenir le nom de *crus*, et aucune de ces langues n'a retenu celui de *vis*, force, *vir*, homme, *os*, bouche, *res*, chose, quoique la racine de ces noms soit restée dans les dérivés; c'est que ces mots en perdant la consonne finale, soit du nominatif, soit des cas obliques, se confondaient avec d'autres noms ou avec des verbes. Si les poètes italiens ont le *speme* et *spere*, c'est que par un effort particulier on a soutenu l'*m* finale en y ajoutant un *e*, tout comme de *amen* les Toscans ont fait *ammenne*. Le mot latin *mos*, dès que l'on commença à ne plus faire sentir les consonnes finales, ne put rester dans aucune langue, au moins au singulier, parce

que ce *mo*, en italien, se serait confondu avec l'adverbe qu'on avait tiré de *modo*, tout à l'heure; en français se confondait avec le pluriel de *mal*, *maux*; en espagnol où la terminaison en *os* était devenue commune, il se confondait aussi avec d'autres sons. L'italien n'a pas même pu retenir le pluriel, parce que *mori*, qui aurait dû succéder à *mores*, se confondait avec d'autres noms, ou avec la seconde personne du présent de *morire*. Il a fallu y substituer le mot *costume*, dont j'ignore l'étymologie. Le français, qui a aussi adopté ces mots, ainsi que l'espagnol, ont cependant pu retenir le pluriel *mores*, *mœurs*, parce que l'orthographe et les articles empêchent de le confondre avec le verbe *tu meurs*. C'est aussi par la difficulté de soutenir le mot *equus*, cheval, qu'on y a substitué celui de *caballus*. Ce n'est par aucune autre raison qu'en français les verbes *dare* et *stare* n'ont pu se soutenir comme dans l'italien, et qu'il a fallu y substituer *donner* et *rester*.

Dans les verbes le changement a été considérable et la cause principale en est encore la décadence de la prosodie, et l'inexactitude de la prononciation latine. Non-seulement

on abandonna peu à peu des verbes d'un très-grand usage en latin, comme *loquor*, *ajo*, *doceo*, *fio*, *cano*, parce que, mal prononcés, ils ne pouvaient signifier ce que l'on voulait; mais encore on renversa en grande partie les inflexions, en les transportant d'un mode ou d'un tems à l'autre. Le futur du subjonctif passa à la place de celui de l'indicatif, et le *plus que parfait* du subjonctif tint lieu de l'imparfait. Lorsqu'au lieu d'*amam*, *tacebam*, *amabas*, *tacebas*, on dit *amavo*, *tacevo*, *amavi*, *tacevi*, il fallut changer le futur *amabo*, *tacebo*, *amabis*, *tacebis*, qui se seraient confondus avec l'imparfait, et on emprunta le futur du subjonctif *amavero*, *tacuero*, qui ont formé *amerò*, j'aimerai, etc. C'est aussi la difficulté de bien distinguer les nuances des tems passés et des futurs du latin qui a introduit l'usage fréquent des verbes auxiliaires dans les langues modernes. Il est vrai que, du tems de Cicéron et même du tems de Plaute, les Romains s'étaient servis du verbe *habeo* uni au participe au lieu du parfait défini, comme font les Allemands et comme font aussi toutes les langues modernes. L'on trouve dans le *Bacchide* *coctum habere*, au lieu de *coquere*; *missa habere*

pour *mittere* dans le *Pseudolo*. Cicéron a dit : *domitas habere libidines*. *Cornelius Nepos* (in *Attico*) *antiquitatem habuit cognitam*, au lieu de *cognovit* : comme Cicéron avait dit : *pecturias habent collocatas*. On lit *amatum habere*, pour *amare*, *cognitum habere*, pour *cognoscere* dans Suétone et dans Aulugelle ; de même l'on trouve dans Plaute, dans Térence, dans Manilius, *carens fui*, pour *carui*, *bibentes esse*, pour *bibere*, *metuens vivet*, pour *metuet*, *erit tribuens*, pour *tribuet*.

Leur latin n'était pas moins pur à cause de ces périphrases, comme l'italien n'est pas plus dur que le français ni l'anglais que l'allemand, parce qu'on dit *sto scrivendo*, *i am writing* pour *io scrivo*, *i write*. Le français ne dit pas, je suis écrivant.

Nonobstant cela, il est impossible de se dissimuler que cette pratique, très-rare au tems de Cicéron et de Quintilien, devînt commune dans la suite ; et il est probable que ce n'est qu'après que les peuples du nord ont eu inondé les provinces de l'Empire, que l'usage en est devenu presque ordinaire. Les langues septentrionales font encore à présent un plus grand usage de ces verbes auxiliaires, parce qu'elles ont moins d'aptitude natu-

relle à donner aux verbes les inflexions qu'elles leur donnent celles du midi.

Toutes ces espèces de barbarismes, ou abus de noms et de verbes, passèrent de la prononciation à l'écriture, et ce fut ce qui mit pour jamais la différence, soit entre les trois langues, sorties de la latine, soit entre celles-ci et celles du Nord, qui ont une autre origine. Dans tous les pays du monde, lorsqu'on s'avisa d'écrire dans une langue où il n'y avait encore rien d'écrit, on se servit des lettres élémentaires qu'on avait apprises de quelque peuple voisin, ou dont on trouva quelques modèles dans les monumens anciens. Alors on employa ces caractères élémentaires, selon qu'on les jugeait propres à marquer les différens sons qui composaient le langage. On peut dire qu'à cette époque, chaque nation nous a laissé des preuves certaines de la manière dont elle prononçait les langues étrangères. Je ne sais ce qu'il en serait arrivé, si l'on eût fait plus d'attention à l'orthographe, lorsqu'on commença à écrire les langues vulgaires. Il est sûr d'un côté que si ceux qui le firent avaient eu quelque connaissance de la littérature latine, voyant la source du mot vulgaire, ils auraient tâché de

le rapprocher le plus qu'il leur eût été possible du mot latin, et par-là les langues ne se seraient peut-être pas tant multipliées. L'espagnol, le provençal, le gascon n'auraient formé qu'une seule langue, qui ne serait guère différente de l'italienne. Le flamand, le hollandais, le suédois seraient de l'allemand tout pur. Mais, d'un autre côté, il est à croire que, si des grammairiens s'en fussent mêlés et eussent voulu ramener ou du moins rapporter à leur source les mots et les phrases, il en serait résulté ce style que les Italiens appellent de don *Fidenzio*, ou tout au plus celui du fameux *Ronsard*. Il faut que le peuple, le vulgaire ignorant, forme la langue en gros, avant que le savant y touche ; autrement les langues ne seraient que des copies les unes des autres. On peut en juger d'après ce qui est arrivé à toutes celles dont l'origine et les progrès nous sont connus.

Quoi qu'il en soit, dans ce mélange de nations qui continua encore d'avoir lieu après le rétablissement de l'Empire d'occident, et après que la couronne de France eut passé à la troisième race, les peuples qui n'avaient d'autre règle à suivre que l'envie ou le besoin de se faire entendre, recevaient et employaient

indistinctement tous les mots et toutes les façons de parler qui se présentaient, et leur langage s'enrichit par différentes voies. Il arriva même dans la suite du tems que chaque langue déjà formée reçut encore des mots qu'elle avait autrefois donnés aux autres, ou qu'elle avait déjà reçus sous une autre forme et dans un sens un peu différent. Le mot de *Roi* par exemple, *Rex* en latin, et probablement le *reich* ou *rix* du vieil allemand, que l'on trouve dans le nom de *Vircingetorix* et des autres rois Germains dont parle *César*, ce même mot entra une autre fois avec les Goths et les Lombards dans le pays romain, et remplaça l'adjectif *dives* dans toutes les langues sorties de la latine, et il est devenu *ricco* et *riche*. A mesure que l'on fit usage des idiomes vulgaires qui venaient de se former, on retira encore du sein de la mère commune des mots qu'on avait auparavant défigurés et employés à un usage différent.

Le mot latin *causa*, dont on avait fait *cosa* et *chose*, qu'on substitua au latin *res*, fut de nouveau reçu en entier pour signifier comme auparavant *procès*, *raison*, et enfin *babillage* dans le verbe *causer*.

L'italien qui avait le mot *dente* venu du

grec et du latin *ὀδους*, *odontos*, *dens*, *dentis*, a aussi le mot *zanne*, qui vient certainement de la même source, mais qui nous est resté pour signifier les dents du sanglier, ou de tel autre animal. Nous tenons de l'allemand, depuis cinq ou six siècles, le mot de *bichière* pour dire *verre à boire*; on a ensuite tiré de la même source celui de *bechero*, dont on se sert pour spécifier un *grand verre*.

Parmi les langues nées de la latine, celle qui a le plus estropié la langue-mère, a trouvé plus de ressources pour s'enrichir dans la suite : c'est ce qui est arrivé à la langue française; mais je cite un exemple remarquable à cet égard, et qui appartient à plus d'une langue, c'est le verbe *γράφω*, qui est probablement le même que celui de *graben* allemand. De ce mot, les Latins avaient fait *scribo*. La langue allemande, qui avait conservé son ancien *graben*, pour signifier *creuser* et même *graver*, adopta cependant le mot latin *scribere*, et en fit *schreiben*, écrire, et *schreiber*, écrivain, dans le sens de copiste. Ensuite on adopta le mot *scribent*, de peur que celui de *schreiber* ne répondît pas assez au français *écrivain*, ou *auteur*. Ce mot ne s'est pas moins multiplié dans la langue fran-

çaise sous différentes formes et avec un sens différent , quoique toujours analogue à sa première signification , qui est *creuser*. On a le mot d'*écrire* du latin *scribere* avec tous ses dérivés ; on a celui de *graver*, ainsi que ceux de *greffe* et *greffier*, et peut-être celui d'*égratigner* ; et il est resté tout pur grec dans le mot de géographie de biographie.

Il n'y a point de langue qui n'ait des noms nés du hasard , ou formés par quelques-unes de ces licences qu'on appelle figures de rhétorique. Le nom d'une nation est devenu celui d'une condition dans le mot *esclave*. Il y a des choses qui prennent les noms de ceux qui les ont inventés, ou du pays d'où l'on les tire. Les mêmes choses, par la même raison, ont un nom différent. En France, l'on nomme de la poterie vernissée, de la faïence. En Italie, on l'appelle *Maiolica* ; c'est qu'en France on la portait de *Faenza*, ville de la Romagne, et que les Italiens la tiraient de l'île de *Majorque*. Dans quelques pays, on appelle les oranges *Portogalli*, au lieu d'*Aranci* ; la plupart des étoffes portent le nom du pays ou des fabricans de qui elles viennent ; et personne n'ignore pourquoi on appelle en italien *Arazzi*, les tapisseries, et

Baldachino, le *dais* ; parce que les unes se faisaient à Arras , et que la mode des *dais* ou *baldaquins* était venue de Bagdad. Dans la plus grande partie de l'Europe , on appelle les *gands* du nom d'une ville de Flandres, où on les faisait mieux qu'ailleurs.

Il y a même des noms et des verbes qui se sont formés par une espèce d'ironie, et qui signifient le contraire de ce qu'ils signifiaient au commencement. L'épithète de lourdaut, de *lord danes* , venue du titre autrefois très-respectable qu'en Angleterre on donnait aux seigneurs danois , et qui, peu à peu, a été pris pour fainéant. On sait que le titre de *baron* est devenu en Italie un nom injurieux. C'est par un semblable rapport et par une espèce d'ironie, qu'on dit du *phœbus* et du *galimathias* pour marquer un mauvais style. *Pontus Euxinus* signifie par antiphrase tout le contraire de ce qu'on a voulu dire quand on a donné ce nom à la *Mer Noire*. L'adverbe *jamais* et *giammai*, tiré de *jam magis*, devrait signifier tout le contraire de ce qu'il signifie. Lorsqu'on dit songer à une chose pour *y penser sérieusement*, ne dit-on pas le contraire de ce que devrait signifier naturellement le verbe *somniare*, *songer*? Le verbe *achever*

et celui d'*accabare* en espagnol qui est le même, signifient finir, et ils devraient signifier commencer. Etre à l'*abri*, qui signifie à présent *être à couvert*, devrait signifier tout le contraire, car *locus apricus* d'où il est tiré, veut dire un *lieu exposé au soleil*, comme il le signifie encore en italien.

Le différent usage qu'on fait d'une chose ou la différente manière dont on l'envisage sont aussi une source assez ordinaire de la différence qui s'introduit dans les langues.

Les choses les plus communes changent souvent de noms d'une nation à l'autre et presque d'une famille à l'autre, parce qu'il est très-facile de les indiquer par les effets qu'elles font, par les causes dont elles proviennent, par différentes circonstances qui peuvent les accompagner et qui peuvent les faire regarder sous des faces différentes. Dirait-on que les Italiens appellent *minestra* ce que les Français appellent *soupe*? Quel rapport y a-t-il entre ce mot et celui de *jus*, *minestra* en italien? croirait-on que ce mot signifiant soupe ou bouillon est venu de *ministrare* dans le sens de servir ou distribuer? Pourquoi nomme-t-on en français *couvert* et en italien *posata* les pièces dont

on se sert à table pour manger? Ces mots sont très-différens ; mais quoique tirés de deux mots fort différens *cooperire* et *ponere*, ils ont pourtant presque le même rapport à une chose qui par elle-même en est très-éloignée. Ce sont là des minuties qui demandent un long discours pour être expliquées, mais qu'on aperçoit facilement, quand on y fait un peu d'attention.

Quoique le mot *pain* soit passé du latin dans toutes les langues qui en sont sorties, celui qui le fait a différens noms dans toutes ces langues. Les unes l'ont pris de la forme qu'on y donnait, les autres de l'endroit où on le faisait cuire ; dans l'anglais est encore le mot originaire *backer* prononcé *becker*. Le mot *brod*, qui signifiait nourriture en général , signifie *bouillon* en italien , et *pain* dans les langues du nord. D'un autre côté, combien de choses ne signifient point à présent le nom de *panier*, qui ne signifiait d'abord que la *corbeille* ou la *caisse* où l'on mettait le pain ?

Tirons encore un exemple du nom qu'on donne en différentes langues à un genre d'éloquence très-commun. Les Latins n'avaient pas de mot pour spécifier l'éloquence sacrée;

toutes les langues modernes ont tiré du latin le mot qui la signifie ; les Français l'ont tiré de *cathedra*, les Italiens de *pulpito*, les Allemands de *cancelli* ; aucun de ces trois mots n'est resté dans la véritable signification ; cependant ils ont tous quelque rapport avec le lieu où se tiennent ceux qui prêchent. Les noms de *pistola*, *pistolotto* ital., *bullæ*, *bill*, *billet* it., angl. et fr. *breve*, *brif* it. et all., *carta* esp., quoiqu'ils signifient tous également *lettre*, sont très-différens, comme l'on voit, et tous tirés du latin ; mais ils ont tous quelque rapport avec la chose qu'ils signifient.

Ces différences se trouvent encore plus aisément dans le langage métaphysique et dans tout ce qui signifie *opération intellectuelle*, ou *qualité morale*.

Il serait curieux de voir comment toutes les nations ont trouvé ces noms de la même manière et par la même analogie, quoiqu'ils soient infiniment différens. Examinons les mots *entendre*, *comprendre*, *penser*, *douter*, *soupçonner*, *conjecturer*, *compter*, *calculer*, *raisonner*, d'*idée*, de *caprice*, d'*image*, les noms des *vertus*, de la *prudence*, de l'*humilité*, de la *modestie*, ceux de *sagacité*, de *débauche*, d'*ordre*, de *désordre*, de *justice*,

d'économie, de gouvernement, de politique ; nous trouverons dans le grec et le latin et dans les langues septentrionales, une grande diversité matérielle et une très-grande ressemblance, si on réfléchit à la source d'où ces mots sont tirés.

Les articles et les pronoms de nos langues se sont formés par une espèce de pléonasma. L'article italien *del, dello* de *illo* et les pronoms *questo, codesto, cotestui* ne se sont faits que par un entassement de deux jusqu'à trois pronoms *qui ille, qui iste, quod iste huic*. Dans l'*aquesto* et l'*aquel* de l'espagnol, la préposition se trouve très-abusivement attachée à un double pronom, *ad qui iste, ad qui ille*. Le *von* allemand et le *from* anglais se sont formés par un pareil abus.

POURQUOI
LA LANGUE FRANÇAISE
EST-ELLE CHASTE,
ET QUE
LA LANGUE LATINE
NE L'EST PAS (1),

Par M. le président HÉNAULT.

IL y a long - tems que je cherche à comprendre pourquoi, sous l'empire d'Auguste, où régnait la plus fine galanterie, la langue était si obscène, que tout était nommé par son nom, au lieu que sous le règne de Louis XIV, que l'on a toujours comparé à celui d'Auguste, pour la délicatesse du goût et la finesse du sentiment, la langue a été si

(1) *Acad. de Nancy*, t. IV.

chaste, que jusqu'aux mots équivoques en ont été bannis ; on ne peut pas dire que cela tînt aux mœurs, puisque les dames romaines se respectaient autant que les nôtres, et que leurs oreilles auraient dû être aussi aisées à alarmer. Serait-ce le caractère des langues ? Mais les langues ne font que rendre les idées, et une langue n'est pas plus malhonnête qu'une autre, puisque dans chacune les mots expriment les choses. J'ai cru que cette question méritait d'être discutée, et je vais donner mes conjectures.

J'entreprends une matière bien délicate. La pudeur est une vertu qui court le risque d'être effleurée par ceux mêmes qui la défendent, mais j'ai confiance dans la droiture de mes intentions.

Il faut distinguer deux choses qui sont bien différentes, les images et les expressions ; un auteur peut être plus dangereux en voilant les objets, que celui qui, sans intention de porter à l'ame aucun sentiment, ne prend pas la peine de se détourner, et s'exprime grossièrement en se servant des mots propres ; le premier peut être bien plus coupable que l'autre, mais ces expressions n'en sont pas complices. Lafontaine nous va servir

d'exemple, lui que l'on croirait devoir servir de preuve de la liberté du style, est au contraire la plus grande preuve de la chasteté de notre langue. Plus les objets dont il parle sont séduisants, plus on voit ses efforts redoubler pour s'observer sur les expressions. S'il ne ménage pas l'imagination, il ménage les oreilles; aucun terme équivoque ne lui échappe; peut-être à la vérité les tours qu'il prend et les gazes qu'il emploie, invitent-elles la curiosité (semblables en cela aux refus attirans de la galanterie); mais en un mot sa langue est chaste, et c'est ce que j'ai à prouver. Nous avons au contraire deux odes d'Horace, la 8^e et la 12^e du livre V, qui sont pleines des plus grandes obscénités et des plus dégoûtantes, où les mots et les images sont à découvert, et que l'on a été obligé de retrancher, ainsi que plusieurs autres passages des exemplaires dont on a permis la lecture à la jeunesse. Il est étonnant que M. Dacier n'ait rien dit à ce sujet; mais tout chaste qu'il était, il était encore plus commentateur. Il y a, dit Quintilien, des endroits dans Horace que je ne voudrais pas expliquer.

Voilà donc deux auteurs, l'un proscrit par la pudeur, et dont les expressions sont

irréprochables , et l'autre qui vomit les plus grandes horreurs, et que l'on n'accuse point de n'être pas chaste.

A dire vrai, on a raison quant aux mœurs; les contes du premier sont un livre dangereux , tandis que les deux odes d'Horace ne sont qu'obscènes. La langue de Lafontaine est chaste , et celle d'Horace offense les oreilles , d'autant plus qu'Horace se sert des mots propres , sans qu'il soit question de galanterie , et avec une indifférence qui fait voir que tous les termes lui sont égaux. Pourquoi cela ? pourquoi Horace ne ménage-t-il pas les termes , et quel droit a la langue latine de ne se pas contraindre ?

Je sais que, dans l'origine des langues, on n'aurait pas eu le même reproche à leur faire ; réduites au pur nécessaire, n'ayant qu'un tour et qu'un mot , elles n'avaient pas à choisir ; mais depuis que les arts et les sciences ont prêté leurs expressions et ont enrichi les langues de tous les sens figurés qu'ils leur ont fournis, ces langues nouvelles n'ont plus d'excuse.

Que l'on me dise donc par quelle raison la langue latine est si peu chaste, et pourquoi la nôtre s'effarouche si aisément.

Parcourons les poètes latins de ce beau siècle.

Catulle mourut âgé de trente ans, la même année que Cicéron revint d'exil. Ses vers sont pleins d'obscénités, sur quoi Baile remarque que c'était le défaut du siècle autant et plus que celui de l'esprit des auteurs de ce tems-là, puisqu'Auguste lui-même, qui était l'homme le plus poli de sa cour, composait les vers les plus infâmes que l'on puisse lire. La poésie de Catulle était noble et délicate, mais sans beaucoup de pensées, comme celle de plusieurs poètes latins.

Properce, mort depuis Virgile, et avant Horace, n'était pas plus chaste; son mérite est d'avoir employé à propos la fable dans ses poésies. C'était le défaut du siècle, dit Baile; j'ai bien de la peine à me le persuader: le plus grand poète qui fut alors, Virgile est le modèle de la retenue et de la pudeur, et sa grande réputation repose des sentimens du siècle qui l'admirait. Comment traite-t-il les circonstances les plus délicates? Énée et Didon arrivent dans la caverne; quelle moisson c'eût été pour Ovide et les autres? On ne nous eût fait grâce de rien, et nous aurions surpris ces deux amans, comme Vulcain surprit Mars

et Vénus; mais ce n'est pas là le ton de Virgile : tout ressent l'empreinte de la sagesse de ce grand poète. Au lieu de peindre une *aventure*, la terre s'émeut ; Junon qui préside aux mariages donne le signal, des feux brillent dans les airs, le ciel prend part à cet événement, les décrets de Jupiter s'accomplissent, la malheureuse Didon est vaincue, et les nymphes qui gémissent au loin, annoncent sa défaite par de longues clameurs. Voilà le contemporain de Tibulle, de Properce, de Catulle ! Et les mêmes femmes qui s'attendrissaient aux malheurs de Didon, lisaient sans façon les vers infâmes de ces faiseurs d'élégie. Comment expliquer ces contradictions ? L'auteur de la collection des épigrammes que le père Vasseleur a censurées si aigrement à d'autres égards, indigné de la licence de ces poètes dont il avait purgé les écrits, disait que Martial et Catulle étaient des esprits grossiers et rustiques, qui n'avaient aucune idée de l'urbanité. Mais est-ce bien là le portrait de Catulle, si tendre, si élégant ? Et n'est-ce point la faute de la langue qui se permettait de tout exprimer ? Que l'on remarque bien que je me tiens toujours au siècle d'Auguste que je mets en parallèle avec le siècle de Louis XIV ; car

je ne suis point surpris qu'avant Auguste il y ait eu des poètes obscènes, comme avant Louis XIV : nous avons eu nos Théophiles, nos Motins, nos Regniers ; comparons les deux fameux comiques latins, Plaute et Térence, ils font sentir la différence des tems ; Plaute ne se contraignait pas sur les expressions, et Térence n'a pas le moindre reproche à se faire ; aussi a-t-on dit que les courtisannes de Térence parlaient avec plus de retenue que les honnêtes femmes de Plaute : c'était donc plus la faute des auteurs que de la langue ? A moins que l'on ne veuille dire que, comme le langage était plus épuré sous Térence, les expressions s'en ressentaient ; mais pourquoi dans le même tems aimait-on Térence qui était si chaste et Catulle si licencieux ? et comment les mêmes oreilles se plaisaient-elles à entendre des choses si dissemblables ? Je n'avance point dans mes conjectures, et au contraire les contradictions se multiplient.

Je trouverais bien une autre raison de la chasteté de notre langue dans le dernier siècle, où les mœurs ont été le plus négligées, et où jamais il n'y a eu plus de galanterie pour ne pas me servir d'un terme plus fort ; je dirais

donc que plus une langue est livrée à un peuple corrompu , et plus elle est modeste ; cette proposition qui ressent beaucoup le paradoxe est pourtant assez vraie ; rappelons-nous la simplicité des mœurs anciennes ; on ne faisait point de façon d'exprimer chaque chose par son nom ; on disait alors ce que nous appelons des obscénités , parce que l'on pensait moins mal. Qu'on lise les prédicateurs du 14^e et du 15^e siècle , qu'on remonte même plus haut , on trouvera que les traducteurs de la Bible employaient les expressions les plus sales , sans y entendre malice ; on trouvera chez nos anciens auteurs français reliés pêle-mêle dans le même volume des prières à Jésus-Christ , à la Vierge , et des contes où Bocace et Lafontaine ont puisé ; on trouvera enfin que les saints pères dans leurs homélies employaient des expressions et entraient dans des détails que l'on ne pardonnerait pas aujourd'hui : n'est-ce pas une chose étonnante qu'il n'y ait jamais eu tant de poètes licencieux que du tems de saint Louis ? Jean de Meun , vivant vers l'an 1300 , se sert des expressions les plus opposées à la pudeur , sans être honteux , fondé sur ce qu'il n'y a point de mal à nommer ce que Dieu a fait ? Un

certain moine nommé *dom Jean*, religieux de Haute-Selve, et traduit du tems de Louis VIII par Hebers, qui prenait le titre de clerc, avait fait un roman *Dolopatos* ou des *sept Sages* qu'il avait traduit du latin. Je ne sais pas, dit M. l'abbé Massieu dans son histoire de la poésie française, comment ce moine et son traducteur l'entendaient, mais il y avait dans cette pièce beaucoup d'endroits très-propres à alarmer la pudeur. Plus scrupuleux que nous sur les mœurs, peut-être qu'ils l'étaient moins sur le choix des paroles, et que l'innocence de leur siècle les empêchait de songer à bien des choses, à quoi la corruption des siècles suivans a fait penser.

Ainsi, à mesure que la corruption s'est augmentée, on est devenu plus difficile sur les mots par une espèce de compensation ; la prudence a passé des mœurs au langage ; l'extérieur est tout ce qui reste des débris de l'innocence, et, à force d'être familiarisé avec le vice, il a fallu des traits moins forts pour le peindre ; les signes les plus légers ont suffi pour rappeler des idées dont on était rempli ; des expressions trop grossières deviendraient une insulte à force de s'assortir trop bien aux sentimens et à la conduite.

Cela peut servir d'explication à notre délicatesse sur les mots par opposition aux premiers tems : « Quand on a perdu la réalité » de la pudeur, disait le P. Bourdaloue, on » en affiche avec plus d'éclat les dehors et » les apparences. » Mais dans notre comparaison des deux siècles d'Auguste et de Louis XIV, si ces siècles se sont ressemblés pour les mœurs, d'où vient la différence du langage ?

Il ne serait pas impossible que la religion des Romains n'y eût influé ; cette religion dissolue, qui exposait sans réserve à tous les carrefours des dieux effrontés, ne devait pas être fort difficile sur les expressions.

Il n'y avait pas un foyer, pas un temple, pas un jardin, pas un chemin, où l'on ne trouvât quelque leçon du vice ; à force d'être familiarisées avec des divinités impudiques, et qui n'en avaient pas moins leur culte, les femmes entendaient parler comme elles voyaient, et la langue ne se contraignait pas plus que les yeux, les luperques couraient presque nus dans les rues, les vestales mêmes, les vestales assises au premier rang, voyaient les gladiateurs absolument à découvert. Il fallait que l'imagination fût bien aguerrie,

et quand elle l'est, le langage s'en ressent. Et puis, qu'était-ce que les liens les plus sacrés, le mariage, que les femmes mêmes, dont le partage est la pudeur, étaient en droit de rompre par le divorce ?

Dirai-je que Romulus, n'ayant composé son État que de scélérats et de bandits qui ne se donnèrent à lui que pour vivre sans frein, il fallut, pour les ramener à des lois dont on ne peut se passer, leur abandonner du moins la licence des discours sur les mœurs et même sur le gouvernement, en les assujettissant sur le reste ? Ainsi voyons-nous bien long-tems encore après les triomphateurs accablés d'épigrammes sur leur char de triomphe : « Gardez vos femmes, criait-on » à la face de César; citoyens, gardez vos » femmes; *ce chauve* (c'est que César n'avait » point de cheveux sur le devant de la tête), » *ce chauve vous les débauchera toutes.* »

Cela pouvait être vrai avant Auguste; mais les mœurs qui avaient changé avec le gouvernement, et qui devaient se ressentir du respect qu'inspire la monarchie, n'avaient-elles pas dû changer le langage ?

Je n'ignore pas que, dans le tems même dont je parle, on ne connût le danger des

équivoques et que l'on ne portât la délicatesse jusqu'à ne pas rapprocher des syllabes dont le son rappellerait ce que j'appelle des mots obscènes. On n'a qu'à lire Cicéron , au livre I, intitulé *Orator*, n. 45, etc. ; ainsi Quintilien , au livre VIII, chap. 3, vers le milieu, parle des mots *quæ malâ consuetudine in obscænum intellectum detorta sunt*. Il en cite pour exemple, *ductare exercitum et patrare bellum*. Synonymes de *facere* qui avaient, dit-il, été employés par Salluste, et dont on n'osait plus se servir de son tems, comme ayant acquis des significations obscènes.

Mais remarquez, s'il vous plaît, que Cicéron et Quintilien donnaient des préceptes aux orateurs et à tous ceux dont la profession sérieuse devait craindre de prostituer leur style à des expressions que les poètes ne s'épargnaient pas ; car nous aviserions-nous aujourd'hui de prendre de pareilles précautions, et n'était-ce pas accuser la liberté ou plutôt le libertinage qui régnait parmi les autres écrivains ?

A quoi faut-il donc se déterminer sur cette question aussi peu importante qu'elle me semble difficile à résoudre ?

On pourrait faire les mêmes recherches sur les autres langues mortes ou vivantes, en les prenant toujours dans leur bon tems ; la langue grecque sous Isocrate, car elle a eu dans d'autres tems les hendécassillabes d'un certain Sotadès qui ne pouvaient pas se lire, suivant Quintilien ; l'italienne sous les Médicis, l'espagnole du tems de Michel de Cervantes ; on ne retrouvera jamais dans aucune la liberté de la langue latine ; cependant la religion des Grecs était à peu près celle des Romains, et les femmes vivaient moins dans le monde en Italie et en Espagne. Faudra-t-il revenir au caractère des langues ? ce n'est rien dire, puisque, comme je l'ai déjà remarqué, toutes les expressions sont innocentes en elles-mêmes.

Ce n'est pas que les langues n'aient un caractère différent. La nôtre est sans doute la plus philosophique de toutes par l'ordre de sa marche ; ennemie des inversions trop hardies, elle procède toujours méthodiquement. Nous rendons nos idées dans l'ordre où elles se présentent à notre esprit, et on pourrait demander pourquoi une nation légère et enjouée est celle dont la langue est la plus ordonnée et la plus méthodique, tan-

dis que la langue latine renverse l'ordre des idées, et que chaque phrase semble une énigme dont le mot ne se trouve qu'à la fin. La langue française a son harmonie ; mais son appareil est sans prétention : elle semble particulièrement destinée à la logique et à la métaphysique, par la clarté extrême de la construction qu'elle doit à la contrainte de la grammaire. Elle s'émancipe toutes les fois qu'elle a recours aux inversions ; aussi cette licence n'appartient-elle qu'à nos poètes, qui encore en usent bien sobrement. Et pourquoi ne dirais-je pas que plus une langue est philosophique, plus elle est modeste ? Mais ce serait encore une matière à dissenter, et c'est assez se promener de conjecture en conjecture ; ce pays-là pourrait bien ennuyer à la longue. Horace avait raison, *quæ desperat tractata nitescere posse, relinquit.*

Je finis par donner la raison qui me semble la plus vraisemblable, et que je sou mets à votre jugement.

Je pense donc que c'est à la religion chrétienne que nous devons le retour de l'honnêteté dans la langue, mais que c'est à la religion chrétienne guidée par la philosophie ; et, qu'il me soit permis de le dire,

Descartes en a été comme le nouvel apôtre ; il a ordonné d'examiner les motifs de croire, et a rendu ce juste honneur au christianisme, que ceux qui le pratiquent sont ceux qui raisonnent le plus conséquemment.

Je ne parle point ici en théologien , je parle en philosophe ; et c'est en comparant la morale de la religion chrétienne à celle de toutes les religions du monde, que je trouve celle-là, indépendamment de sa divinité, la plus parfaite sans contredit, ou plutôt la seule digne de conduire les hommes, lorsqu'elle est bien comprise, la seule sérieuse, la seule capable de diriger les mœurs, la seule enfin qui puisse et qui doit exister, lorsque la raison, la philosophie l'accompagnent. Ce n'est pas que la philosophie, par l'abus que l'on en a fait, ne soit coupable de bien des maux ; je dis seulement que, dès qu'une fois la raison est dégagée de tout préjugé, et que la philosophie est subordonnée à la religion, la religion mieux entendue est rendue à toute sa pureté. Disons-en autant du langage : une religion éclairée, qui rejette toute superstition, une religion austère qui ne présente dans ses cérémonies et dans ses fêtes que des objets sérieux, à la diffé-

rence du paganisme qui autorisait les passions, une religion d'une morale aussi parfaite que la nôtre, a mis un ton conséquent dans la société, et a enseigné à parler comme elle a appris à penser et à se conduire.

SUR

QUELQUES PARADOXES EN ÉLOQUENCE (1),

Par M. BORRELLY.

JE vais discuter dans ce Mémoire quelques paradoxes en éloquence ; si je n'ai des titres suffisans pour m'opposer à la contagion qui menace le goût, ni les forces nécessaires pour les combattre , on me saura gré, je l'espère, de mon zèle à maintenir les principes de nos grands maîtres, les véritables maximes du plus utile et du plus glorieux des beaux-arts.

§ 1^{er}.

Le génie a-t-il besoin de règles ?

CETTE question a été agitée dans tous les siècles, et , quoique les meilleurs esprits se soient toujours réunis, pour démontrer la

(1) *Académ. de Berlin*, 1785.

nécessité du concours de l'art et de la nature dans les beaux-arts et dans l'éloquence en particulier, cet étrange problème ne laisse pas que de se renouveler encore de tems en tems.

On ose soutenir que toute théorie doit être proscrite ; que le vrai talent a besoin d'exemples et non de règles ; que c'est le pédantisme et la médiocrité qui se consume à forger des fers inutiles ; que le génie, qui s'abaisse à leur obéir, est un souverain emprisonné par des esclaves ; qu'il n'est jamais plus capable de grandes choses que lorsqu'il est entièrement libre ; qu'il s'abandonne à un instinct aveugle ; qu'il s'élance audacieusement vers son but, sans se mettre en peine ni des difficultés qu'il peut rencontrer dans sa marche, ni des ténèbres qui peuvent l'égarer, dès son entrée, dans la carrière, et rendre infructueux ses efforts les plus soutenus.

On pardonnerait à peine ces assertions à ces hommes frivoles et dissipés, que l'idée du plus léger travail décourage aux yeux de qui tout livre didactique est insupportable, dont l'objet n'est pas d'étendre leur jouissance par un discernement exact des

vraies beautés et des défauts réels, mais à qui il suffit d'éprouver quelques sensations momentanées pour ne pas sentir le poids ou l'inutilité de leur existence. Cependant je ne fais presque que copier ici MM. Diderot et d'Alembert; et ce n'est pas sans honte que je l'avoue : car que doit-on penser de notre littérature, lorsque ses coryphées osent se permettre un pareil langage, et proscrire ainsi les théories des arts comme très-inutiles, au lieu de travailler à les perfectionner eux-mêmes, et à en inspirer le goût et l'étude.

A ces deux illustres écrivains, je joins avec regret cet annaliste célèbre par son éloquence, la fougue irrésistible de son imagination, la fécondité et la hardiesse de sa plume, l'énergie et l'originalité de son style, et, ce qui n'est que trop souvent la suite de toutes ces qualités réunies, par ses disgrâces et ses malheurs.

Voici comment s'exprime M. Linguet dans sa notice des ouvrages didactique de M. l'abbé Batteux. « Il ne faut pas croire que l'utilité » de tous les écrits du même genre soit proportionnée au travail qu'ils ont dû coûter » à un auteur. L'enfance à laquelle ils semblent spécialement destinés, ne les entend

» pas ; et , dans un âge plus avancé , si l'on
 » est en état de les entendre , on n'en a pas
 » besoin. Un moment de réflexion en ap-
 » prend plus à un homme intelligent que
 » tous les préceptes du monde. Jamais les
 » règles n'ont formé un grand écrivain , un
 » orateur éloquent , un poète supérieur. Les
 » modèles qui les justifient les ont toujours
 » précédées. Les auteurs qui les ramassent
 » cherchent plutôt à manifester leurs propres
 » talens , qu'à développer ceux de leurs lec-
 » teurs. La nature et les exemples dans tout
 » ce qui dépend de l'esprit ; il n'y a guères
 » d'autres véritables instituteurs. »

Je suis fâché qu'un écrivain de ce mérite ,
 aussi recommandable par ses talens que par
 ses connaissances , concoure à accréditer et
 à répandre des maximes aussi dangereuses ,
 aussi contraires au progrès des lumières ; que
 l'ignorance , l'oisiveté , la paresse , proscri-
 vent les règles ; on aurait tort de s'en éton-
 ner : il est dans l'ordre des choses humaines
 qu'on dédaigne ce qu'on ignore , et qu'on re-
 jette comme inutile ce qu'on n'a ni la force ,
 ni le courage d'approfondir. Mais il est in-
 concevable que des hommes instruits , dont
 la vie entière a été , pour ainsi dire , une

étude perpétuelle , parlent un langage aussi peu mesuré , et dont l'effet ne peut être que de ramener insensiblement à la barbarie en nourrissant dans les esprits la présomption et la vanité, la haine du travail et de la contrainte.

Reprenons les différentes assertions de M. Linguet.

1°. « Il ne faut pas croire que l'utilité de
» tous les écrits du genre didactique soit pro-
» portionnée au travail qu'ils ont dû coûter
» à un auteur. »

Qu'importe que la proportion ne soit pas exacte ? J'ignore ce qu'il en a coûté à nos anciens , pour enrichir la littérature et les arts de tant d'observations profondes ou délicates qu'ils nous ont laissées. Mais je suis convaincu qu'on ne saurait les méditer trop profondément , et que jamais un bon esprit ne regrettera le tems qu'il aura consacré à une étude aussi importante , si , d'ailleurs , il l'a faite d'une manière philosophique ; et dans la gradation convenable au développement de nos facultés intellectuelles.

Tout dépend de la méthode qu'on nous prescrit dans un âge tendre , ou qu'on s'est tracée. Est-elle vicieuse ? on recule au lieu

d'avancer ; l'imagination s'éteint , l'esprit s'affaisse et s'engourdit ; on ne prend plus aucun intérêt aux objets de ses occupations , et le dégoût des livres et de l'étude devient souvent insurmontable pour le reste de sa vie. Mais la méthode , au contraire , est-elle dirigée d'après les principes d'une exacte philosophie ? on parcourt la vaste carrière des arts et des lettres à pas de géant ; chaque jour on sent croître ses forces et son ardeur , et plus on se voit éloigné du point d'où l'on est parti , plus on brûle d'impatience d'atteindre à son but.

Voilà le grand secret de l'art d'enseigner : il est malheureusement peu connu , j'en conviens ; et la plupart des maîtres étouffent le génie de leurs élèves , au lieu de le nourrir , de le développer , de l'étendre et de l'exalter. Mais à qui s'en prendre ? Les hommes d'un mérite réel et solide ne sont pas aussi rares qu'on peut le croire : il ne s'agit que de les découvrir dans leur obscurité , de les encourager quand on les a trouvés , de les maintenir dans une honnête et noble indépendance , de ne pas les sacrifier à l'intrigue et à la cabale , d'assurer enfin leur bien-être et leur tranquillité , tant qu'ils travaillent utilement

pour l'honneur et le service de la patrie. Les génies, les hommes supérieurs sont, pour ainsi parler, entre les mains du gouvernement. La nature a répandu partout ses bienfaits. Les climats les plus sauvages, les terres les plus ingrates produisent souvent les plantes les plus précieuses. Tous les besoins de la société seraient remplis, si ceux qui tiennent les rênes de l'administration savaient également dans tous les États l'art de vivifier la matière.

2°. « L'enfance, à laquelle ces écrits semblent spécialement destinés, ne les entend pas. »

Cette assertion n'est généralement que trop fondée : mais convenons aussi que nos livres didactiques, élémentaires pour la plupart, sont encore bien imparfaits. Il y règne une métaphysique abstraite, sèche et rebu- tante, qui n'est aucunement adaptée à ce premier âge, où l'entendement est si faible, et où l'on est presque toujours incapable du degré d'attention qu'elle exigerait. Au lieu de se borner aux principes fondamentaux, de les présenter avec précision et avec clarté, de les enchaîner les uns aux autres, et surtout de les joindre à des exemples choisis

avec soin , qui en facilitent l'intelligence aux conceptions les plus ordinaires , on multiplie les détails sans nécessité ; on passe d'une matière à l'autre sans liaison ; on veut tout démontrer par des raisonnemens plus difficiles à saisir que les préceptes mêmes , et l'on finit souvent par obscurcir et rendre douteuses les vérités les plus évidentes , les plus palpables.

Mais , en convenant , sinon , que , dans le premier âge , *on n'entend pas du tout* nos livres didactiques , élémentaires , ainsi que l'affirme l'éloquent annaliste , mais qu'on en recueille fort peu de fruit , parce qu'ils ne sont pas composés comme ils devraient l'être (ce qui est démontré par l'expérience) , je suis très-éloigné de dire avec lui , que *les écrits de ce genre semblent spécialement destinés à l'enfance*.

Il en est de la nourriture de l'esprit comme de celle du corps ; elle doit toujours être adaptée aux forces , aux facultés actuelles de l'un et de l'autre. Il ne faut que du lait et des alimens bien légers , peu substantiels et faciles à digérer , à l'enfant qui vient de naître ; et , jusqu'à ce que le tems ait fortifié son tempérament , donné de l'activité et de la

vigueur à son estomac, on ne saurait user de trop de prudence et de ménagement. Les mêmes procédés doivent être suivis par rapport au développement de ses facultés intellectuelles, et la nature elle-même nous les indique. C'est à ses sens qu'il faut parler d'abord et non à son esprit. C'est sa mémoire qu'il faut meubler, orner, enrichir et non sa raison qu'il faut exercer. Ce sont des faits qu'il faut lui apprendre, et non des argumens et des discussions métaphysiques. Ses premières études doivent être des jeux et des délassemens, si l'on peut s'exprimer ainsi; et ce n'est qu'en suivant une progression aussi douce qu'imperceptible, déterminée par le degré d'accroissement et de développement de ses forces, qu'on peut l'appliquer utilement ensuite à des objets sérieux, à des matières abstraites ou compliquées, et qui demandent, pour être bien saisies, une attention forte et soutenue.

Mais de ce que les théories des arts n'appartiennent pas spécialement à l'enfance, il ne s'ensuit pas qu'elles doivent être absolument interdites à la jeunesse.

30. « Dans un âge avancé, si l'on est en état de les entendre, on n'en a plus besoin. »

Je ne vois pas la justesse et la vérité de cette conséquence. Quoi ! parce que nous avons assez d'intelligence , assez d'énergie et d'élévation dans l'ame , pour comprendre un principe , en apercevoir la juste étendue ; en sentir l'application et les résultats , nous devons inférer que le même principe nous est inutile ! Toute règle , dans la littérature et les arts , si elle est vraie , a été dictée par le bon sens , et doit être fondée sur la marche et les procédés de la nature. Serait-ce donc un travail superflu , que d'étudier , que d'apprendre ce qui leur est conforme et ce qui s'en éloigne ? Je soutiens , au contraire , que plus on réfléchit sur les savantes observations qu'ont produites les divers chefs-d'œuvres des grands hommes des siècles passés , plus on acquiert de facilité à suivre leurs traces. On se transforme , pour ainsi dire , en eux ; on prend leur esprit , leur manière ; on s'embrase du feu qui les animait dans leurs compositions ; on devient créateur à leur exemple.

4°. « Un moment de réflexion en apprend plus à un homme intelligent que tous les préceptes du monde. »

Que veut dire M. Linguet ? Pense-t-il que

les préceptes ne sont point le fruit de la *réflexion* et de l'expérience ? Il n'est pas question ici de cette foule de règles arbitraires qu'il a plu à des hommes sans goût et sans génie de rassembler confusément dans leurs livres élémentaires. Mon dessein n'est pas d'en prendre la défense, et je suis convaincu, autant que personne, qu'elles ne sont propres qu'à distraire, qu'à éloigner du but, et qu'à perpétuer la barbarie dans nos écoles. Je parle de ces règles invariables qui sont de tous les tems et de tous les pays, et très-indépendantes des circonstances locales et momentanées, des mœurs et des usages des nations, parce qu'elles ont été puisées dans la nature. Croit-il que celles-ci, bien méditées, n'aient aucune influence sur le développement de l'esprit, et que ce soit se tourmenter en pure perte que de s'appliquer à les bien entendre ? C'est ainsi qu'on encourage les jeunes gens à la paresse; qu'on les entretient dans leur frivolité; qu'on les enhardit au mépris des instructions solides; et ils n'y sont déjà que trop enclins naturellement.

5°. « Jamais les règles n'ont formé un grand écrivain, un orateur éloquent, un poète supérieur. »

L'autorité de M. Linguet est assurément bien respectable. Mais combien n'en pourrions-nous pas opposer à la sienne ?

Je commence par le *grand écrivain*.

Jusqu'à quelle subtilité n'ont pas porté leurs observations , sur l'art de le former , ceux des anciens qui se sont acquis le plus de gloire par leurs écrits , et que nous regardons encore aujourd'hui comme nos plus parfaits modèles , malgré la différence des tems , des climats et des mœurs , malgré toutes les révolutions de l'esprit humain ? Est-il des détails assez minutieux dans lesquels ils ne soient entrés ? Et ne se sont-ils pas exercés sans fin et sans relâche , pour atteindre à toutes les finesses de l'élocution ?

L'exemple d'un Cicéron , d'un Denis d'Halicarnasse , d'un Quintilien , est , à mon avis , sans réplique. Ils étaient convaincus que ce n'est pas assez que d'être né avec du talent , mais qu'il faut encore le cultiver pour le rendre fertile ; que , quelque peu sensible que soit l'influence des règles dans la composition , elle n'est pas moins effective ; que l'esprit et l'oreille s'y soumettent par l'habitude , sans s'en apercevoir ; qu'enfin on ne les pratique pas par le seul instinct.

On ne parvient à devenir un grand écrivain, suivant Cicéron (1), que, lorsqu'à un heureux naturel, on joint l'étude des règles et l'exercice : *quæ naturâ, quæ studio, quæ exercitatione consequimur.*

Je passe à l'orateur.

C'est la nature qui le crée ; mais c'est l'art qui le forme et le perfectionne. Il n'est pas de vérité plus constante. Une terre qu'on laisserait en friche, quelque excellente qu'elle pût être par elle-même, ne produirait jamais que des ronces, des herbes stériles, comme le dit Horace :

Neglectis urenda felix innascitur agris.

De même aussi, le talent le plus décidé pour l'éloquence demeurerait toujours brut et sauvage, s'il n'était aidé, poli, développé par l'art, s'il n'était éclairé par le flambeau des règles.

C'est d'après ces principes que les Grecs et les Latins nous ont laissé tant d'excellens traités de rhétorique.

Quelle justesse, quelle sagacité dans les préceptes que nous a donnés Aristote, sur la nature des passions et sur les moyens de

(1) *De Invent.* lib. II.

les exciter ou de les calmer à son gré ; sur l'exposition et l'ordre des preuves , les caractères d'une bonne élocution , le choix des mots , l'usage et l'emploi des métaphores , la structure de la période , et sur toute l'économie du discours oratoire ! Ce célèbre rhéteur ne nous a-t-il montré , dans toute sa Rhétorique , *que la véritable philosophie est le guide de tous les arts* , que pour nous faire prendre des soins inutiles ? Et peut-on craindre de perdre son tems à creuser avec lui les sources du bel art de persuader ?

Platon , son maître , qui , pour la douceur , l'agrément , la finesse et la délicatesse de son style , mérita le surnom d'*Abeille athénienne* ; ce philosophe aimable , qui , doué d'une imagination vive et brillante , saisit avec transport la chaîne des principes de tous les beaux-arts ; cet homme immortel , qui , de nos jours même , où l'on affecte un souverain mépris pour l'antiquité , n'est pas moins regardé comme un aussi grand maître dans l'art de bien dire que dans celui de bien penser ; Platon , dis-je , aurait-il répandu dans son *Phèdre* et son *Gorgias* , tant de sages préceptes de rhétorique , s'il n'en avait pas senti toute l'utilité ?

Denys d'Halicarnasse, dont les anciens et les modernes ont également admiré la facilité du génie, la profondeur de l'érudition, l'exactitude du discernement et de la critique n'aurait-il composé son traité des *Orateurs attiques* et sa lettre à *Pompée*, que par une suite de vains préjugés de l'enfance ? ou, n'aurait-il tracé ces règles austères sur l'arrangement des mots, les qualités d'une élocution parfaite, et l'harmonie qui résulte d'une belle composition, que dans la vue de faire briller son savoir et sa sagacité ?

Que dirai-je de Cicéron, de Quintilien et de Longin ?

Le premier, toujours facile, toujours profond, toujours enchanteur par les grâces de son style, nous a montré, pour ainsi parler, tous les sentiers et tous les détours de la carrière de l'éloquence. Ce ne sont pas de simples spéculations qu'il nous donne sur le talent de la parole ; il nous en fait connaître l'usage, tous les pièges, tous les dangers, toutes les ressources.

Le second, quoique moins élevé, s'est attaché beaucoup plus encore à nous développer l'esprit des préceptes qu'il établit, et à nous diriger sûrement dans l'application

que nous devons en faire selon la variété des circonstances.

Le troisième, enfin, d'un goût délicat, d'un esprit élevé, d'une imagination ardente et d'une érudition extraordinaire, ne s'est pas moins proposé de nous découvrir les sources et les caractères du véritable sublime, qu'à nous en offrir d'excellens modèles dans ses préceptes mêmes.

Or, qu'on lise attentivement les divers ouvrages de ces trois grands maîtres sur l'art oratoire, et l'on verra ce qu'ils ont pensé de l'utilité des préceptes, et quels motifs les ont fait écrire. Ils savaient que c'est la nature qui met dans nos ames le précieux germe de l'éloquence, et que celui qui n'est pas né éloquent, ne le deviendra jamais par le secours des règles; mais ils n'ignoraient pas aussi que l'éloquence a une infinité de parties, et que, pour être parfaite, pour ne pas s'égarer, pour marcher d'un pas ferme et sûr, elle doit s'aider des observations de tous les siècles antérieurs, et dont la réunion constitue l'art oratoire.

Il en est de même du *poète*.

Nous naissons tels, *nascimur poetæ* : mais si ce ne sont pas les règles qui nous donnent

le génie de la poésie, cette veine riche et féconde qui coule toujours à grands flots, cette facilité merveilleuse qui enfante sans effort, et qui répand un air d'aisance et de légèreté sur tout ce qu'elle produit, il n'en est pas moins vrai que l'art achève de former et de perfectionner le poète, comme l'orateur.

Je ne citerai qu'une autorité, mais c'est celle d'un grand poète. « On a mis en » question, dit Horace dans son art poétique, si un bon poème était l'ouvrage » de la nature ou celui de l'art ; pour moi, » je ne vois pas ce que peut faire le travail » sans le génie ou le génie sans étude : ils » s'entraident mutuellement, et concourent » au même but : »

*Natura fieret laudabile carmen, qn arte,
Quæsitum est. Ego, nec studium sine divite vend,
Nec rude quid prosit video ingenium : alterlus sic
Altera poscit opem res, et conjurat amice.*

6°. « Les modèles qui justifient ces règles, » les ont toujours précédées. Les auteurs qui » les ramassent, cherchent plutôt à manifester leurs propres talents, qu'à développer ceux de leurs lecteurs. »

Il est incontestable , sans doute , qu'on a commencé à écrire soit en vers , soit en prose , et à produire dans tous les genres , sinon des *modèles* , ainsi que le qualifie M. Linguet , du moins des ouvrages dignes de quelque attention , avant qu'on se soit avisé , par la comparaison qu'on a faite de ces ouvrages avec la nature elle-même , d'en tirer des règles qui pussent servir dans la suite aux progrès de l'art oratoire. Mais de ce que ces modèles , plus ou moins achevés , ont précédé les observations et les règles , faut-il en conclure que celles-ci ne sont point utiles ? J'aimerais autant avancer que , puisque dans l'origine des sociétés policées , les hommes ont pu passer d'un pays à un autre , franchir des marais , traverser des forêts , gravir contre les montagnes les plus escarpées , avant qu'on eût songé à tracer des routes directes et commodes , il était inutile de s'épuiser en travaux et en dépenses pour cet objet. Je ne trouverais pas plus extraordinaire d'inférer de ce qu'on parvient quelquefois à un terme quelconque , malgré les ténèbres de la nuit , malgré les précipices et les obstacles qu'on peut rencontrer dans sa marche , qu'on n'a besoin ni du flambeau

du jour pour ne pas s'égarer , ni d'un guide sûr et fidèle , pour arriver plus directement et plus promptement à son but.

7°. « La nature et les exemples dans tout » ce qui dépend de l'esprit, il n'y a guère » d'autres véritables instituteurs. »

Personne ne nie que la nature ne soit l'objet de tous les beaux-arts , et qu'elle ne renferme les plans de tous les ouvrages réguliers , comme les dessins de tous les ornemens qui peuvent nous plaire. On ne convient pas moins généralement que ce sont les exemples , surtout , qui frappent vivement les esprits , et qui se gravent profondément dans la mémoire. Mais on soutient aussi que l'étude des préceptes n'est jamais sans utilité ; et que ce qui a toujours fait , ce qui fera toujours le grand homme , l'excellent artiste , le génie supérieur , dans quelque genre que ce puisse être , c'est l'union , le concours de l'art et de la nature.

Quelle est la nature de l'Éloquence ? et consiste-t-elle à déterminer sur-le-champ les volontés ?

Nous devons à M. l'abbé Auger la meilleure traduction qui ait encore été faite dans notre langue , des plus illustres orateurs de la Grèce. Une entreprise de cette nature était hardie , et bien capable de rebuter par l'étendue et la difficulté du travail. C'est néanmoins avec le plus grand succès que cet estimable académicien l'a exécutée.

Mais son discours préliminaire de la seconde partie du tome II des œuvres complètes de Démosthène et d'Eschine contient différens paradoxes en éloquence , que je ne puis me dispenser de combattre ; et plus cet habile traducteur est digne d'estime , plus je me crois indispensablement obligé de relever ses erreurs dans une matière aussi importante.

Je vais suivre pas à pas ses principes , et les discuter impartialement. Son objet n'est que de se rendre utile à la jeunesse. C'est donc se conformer à ses vues que de com-

battre ses fausses opinions, s'il en a. Nous n'avons l'un et l'autre qu'un même but, celui de concourir au progrès de l'art et à la perfection de l'enseignement.

1°. « Je définis l'éloquence, l'art de persuader par le discours, de déterminer sur le-champ les volontés. »

Cette définition est vicieuse presque en tous points.

Un art est une collection de règles et de principes ; on l'acquiert par l'étude et par l'exercice ; on s'en sert pour former le talent ; et l'art, en éloquence, est ce qu'on appelle la Rhétorique. M. l'abbé Auger devait dire que l'éloquence est le *talent*, et non l'art de *persuader*. Un talent est un don que nous fait la nature seule, que l'art suppose et qu'il ne supplée jamais ; et l'éloquence est cette faculté purement naturelle qu'on ne se donne pas.

J'ajoute que l'éloquence ne persuade pas seulement *par le discours*, mais par le geste, qui a souvent plus de pouvoir sur l'esprit de la multitude que le discours, et par le silence même, lorsque la voix est étouffée, que le cœur est oppressé, que tous les sens sont

enchaînés par l'effet irrésistible des grandes passions.

Ces erreurs sont légères, et je me borne à les indiquer ; mais ce paradoxe, *que l'essence, la nature de l'éloquence consiste à déterminer sur-le-champ les volontés*, a de quoi étonner de la part d'un écrivain, dont la façon de voir paraît être celle d'un esprit éclairé, et la critique, celle d'un philosophe judicieux.

Si M. l'abbé Auger était fondé dans sa définition, il en résulterait qu'on manque d'éloquence dans les différentes parties d'un discours, où l'on n'a point encore réussi à déterminer les volontés de ceux qui l'écoutent. Prouvons le contraire.

Un discours oratoire, qui est d'une certaine étendue et régulier, est composé d'un exorde ; d'une proposition, qui peut avoir plus ou moins de branches ; d'une exposition du sujet ou de l'état de la question, qu'on appelle autrement narration, lorsque ce sont des faits qu'il faut présenter, avant de passer au développement de la matière qu'on traite ; d'une confirmation, du détail des preuves de la proposition qui est l'objet du discours, et enfin d'une péroraison.

Or, il n'est aucune de ces parties où l'ora-

teur ne puisse être véritablement éloquent, lors même qu'il ne détermine point encore les volontés de ceux qui l'entendent.

Dans l'exorde, par exemple, il ne s'agit pas d'entraîner ses auditeurs, de changer leurs sentimens, de les conduire à tel ou tel but ; mais de préparer leurs esprits, de les disposer à recevoir favorablement ce qu'on va leur dire. Qui osera néanmoins soutenir que jamais exorde n'a été éloquent ? et pourrait-on s'empêcher de rire d'un paradoxe, ou plutôt d'une absurdité de cette nature ?

On est éloquent partout où l'on fait, où l'on dit ce que les circonstances, le sujet et le besoin de la chose demandent. Un architecte n'est-il en effet architecte que dans le moment où l'édifice qu'il construit parvient à son comble ? De même, un orateur n'est-il orateur que lorsqu'il subjugue et entraîne les volontés ? Eh ! combien de fois les harangues les plus éloquentes n'ont pas été prononcées en pure perte, et sans avoir produit aucun effet sur l'esprit et le cœur de ceux à qui elles étaient adressées ?

Cette erreur fondamentale a été la source de toutes celles que M. l'abbé Auger a avancées sur cette matière.

2°. « Il faut distinguer le but que l'éloquence
» se propose , d'avec les moyens qu'elle em-
» ploie pour y parvenir. Son but est de dé-
» terminer sur-le-champ les volontés. Elle
» emploie, pour réussir, le raisonnement qui
» éclaire l'esprit, les images qui frappent
» l'imagination, les sentimens qui touchent
» et remuent le cœur : trois moyens, dont
» elle fait usage, en les fondant souvent l'un
» dans l'autre, ou en les séparant quelque-
» fois, »

Cette distinction du but et des moyens ne change en rien l'état de la question. Le but de l'éloquence est de déterminer les volontés; je n'en disconviens pas; mais n'en a-t-elle jamais d'autre? Souvent elle ne veut qu'éclairer l'esprit; et, si la persuasion est la fin la plus ordinaire à laquelle un orateur s'efforce de parvenir, la conviction n'est pas moins quelquefois aussi son objet. Disons mieux : il n'est aucun discours où il ne soit indispensable d'instruire, de démontrer la vérité, de la graver profondément dans l'esprit, et disposer le cœur à aimer l'instruction qu'on lui offre, à se nourrir des vérités qu'on lui enseigne, à se conformer dans la pratique à la théorie qu'on lui donne.

Quant aux moyens dont l'éloquence fait usage , M. l'abbé Auger devait dire tout simplement, qu'elle a trois fonctions à remplir, *prouver, plaire et toucher*, ainsi que se sont exprimés tous les grands maîtres de l'antiquité, et ceux de nos modernes qui n'ont pas rougi de paraître adopter leurs principes.

D'ailleurs, ces mots, *les images qui frappent l'imagination*, n'embrassent pas toute l'étendue de l'idée du mot *plaire*. Un orateur plaît par beaucoup de qualités différentes; et ce n'est pas seulement par les images dont il enrichit son discours.

J'en dis autant des autres expressions, *les sentimens qui touchent et remuent le cœur*. Il est bien vrai que les pensées qui sont tournées en sentimens, s'insinuent plus aisément dans les cœurs, et qu'elles y excitent une émotion bien plus vive; mais combien de tournures n'y a-t-il pas dans l'art oratoire, combien de figures de mots même, qui produisent le même effet?

3°. « Le raisonnement est la partie solide » et fondamentale. Les sentimens et les » images sont les parties saillantes et remarquables. »

Ne vallait-il pas mieux dire sans emphase, et dans le style simple et naturel de Cicéron : *probare , necessitatis est , delectare , suavitatis ; flectere , victoriæ ?*

4°. « Mais quelques moyens qu'elle mette
 » en œuvre , son but ne change jamais ; il
 » est toujours le même. Il est toujours vrai
 » de dire que l'éloquence est l'art de persua-
 » der par le discours , de déterminer sur-le-
 » champ les volontés. Pourquoi ajouté - je
 » *sur-le-champ* ? N'est-ce pas reserrer l'élo-
 » quence dans des bornes trop étroites ?
 » C'est plutôt , à ce qu'il me semble , en
 » donner une idée plus précise et moins va-
 » gue , qui empêche qu'on ne la confonde
 » avec ce qui n'est pas elle. Un philosophe
 » qui disserte sur des matières importantes ,
 » soit qu'il emploie le raisonnement pur ,
 » soit qu'il y mêle les sentimens , a pour but
 » de déterminer ceux qui lisent ; mais ce
 » n'est pas une détermination subite qu'il se
 » propose pour l'ordinaire : c'est une déter-
 » mination plus lente , mais plus durable ,
 » une détermination , pour ainsi dire , irré-
 » vocable ; et c'est en quoi il diffère de l'o-
 » rateur. »

Si M. l'abbé Auger avait raison , l'élo-

quence ne pourrait avoir lieu que dans ces discours suivis , ces harangues étudiées , où il s'agit d'étaler habilement toutes les richesses de son art , et de déployer avec éclat toutes les ressources de son génie ; ce qui est évidemment une méprise , un faux point de vue , une erreur préjudiciable au progrès du goût et à la gloire de l'éloquence.

Ne consultons ici , ni la coutume , ni l'autorité , et ne prenons pour guide que le flambeau de notre raison. Quel est le genre d'écrire où il ne soit plus ou moins nécessaire de convaincre , de plaire , d'émouvoir , de persuader ? et quel est le sujet où , pour atteindre au but qu'on s'est proposé , il ne faille employer quelqu'un des ressorts par lesquels l'éloquence triomphe des obstacles qu'on lui oppose ?

La poésie même n'a-t-elle pas son éloquence particulière comme la prose ? et , en effet , dans le discours mesuré , comme dans le discours libre , quel qu'en soit le fond , le sujet , on expose des faits , des événemens ; on établit , on détruit des propositions ; on discute ; on prouve ; on confirme ; on réfute ; on dispose ses matériaux ; on revêt ses pensées d'une élocution convenable ; et , pour

tout dire enfin , on se fait un but , et l'on y dirige tous ses efforts.

Qu'est-ce qui empêcherait encore un philosophe d'être éloquent ? Et pourquoi , par exemple , refuserait-on de qualifier ainsi un Platon , dont le style est si grand , si noble , si majestueux , et qui , selon Quintilien , parle bien moins le langage des hommes que celui des Dieux ? Il puisa dans Homère , comme dans une source féconde , cette fleur d'expression qui le rendit le plus éloquent des philosophes. L'atticisme , qui était chez les Grecs , en matière de style , ce qu'il y avait de plus fin , de plus délicat , règne dans tout ce qu'il a écrit ; et peu d'orateurs lui sont comparables du côté des agrémens qu'il a su répandre sur tous les sujets.

5°. « On peut écrire ou parler avec intérêt , même avec chaleur , sur une ou plusieurs vérités physiques , morales , politiques ; louer les talens et les vertus d'une façon noble et touchante , sans être pour cela orateur ; on peut bien par-là en annoncer le génie ; mais ce n'est point là ce qui le caractérise. »

Son erreur consiste ici en ce qu'il ne distingue pas entre l'orateur et l'homme

éloquent, et c'est pour n'avoir pas fait cette distinction, cependant si simple, si naturelle, que Cicéron et Quintilien eux-mêmes ont compris mal à propos, dans la classe des orateurs, une foule d'écrivains qui n'avaient que de l'éloquence.

Tout orateur, sans doute, est nécessairement éloquent; mais, *vice versâ*, tout homme éloquent n'est pas nécessairement orateur; c'est le genre même du discours direct et régulier qui le constitue, et non simplement les talens, les qualités essentielles à l'éloquence; de même que, pour mériter d'être compté parmi les poètes, il ne suffit pas d'écrire supérieurement en prose, et d'y déployer toutes les richesses de la poésie.

Je ne connais, parmi nos écrivains, que M. d'Alembert, qui nous ait fait sentir cette différence; et voici comment il s'explique dans son discours de réception à l'Académie française : *Pour être éloquent, même sans aspirer à cette gloire, il ne faut à un génie élevé que de grands objets. Descartes et Newton, ces deux législateurs dans l'art de penser, que je ne prétends pas mettre au rang des orateurs, sont éloquens, lorsqu'ils parlent de Dieu, du tems et de l'espace.*

Ainsi , tous les grands écrivains , philosophes , historiens ou poètes , ont de l'éloquence , plus ou moins , suivant les sujets qu'ils traitent ; mais ils ne sont pas orateurs , pour cela ; ou s'ils le sont , ce n'est jamais que par rapport aux discours directs qu'on rencontre dans leurs ouvrages ; tels que les harangues inimitables de l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère , de l'Énéide de Virgile , de la Pharsale de Lucain , de l'Histoire de la guerre du Péloponnèse de Thucydide , des Décades de Tite-Livre , et des Annales de Tacite.

Ainsi , Corneille , Racine , Voltaire , Montesquieu , le comte de Buffon sont éloquentes chacun dans le genre qui lui est propre : mais ces grands hommes , dont le génie et les ouvrages honorent la nation , se sont-ils jamais arrogé le titre d'orateurs ? et qui oserait le leur donner , sans craindre de se couvrir de ridicule ?

Tous les genres d'écrire diffèrent essentiellement , ou , plus ou moins entre eux , par le ton , par la forme et par la matière ; et les divers degrés d'importance , d'intérêt , d'agrément , de noblesse et de dignité , varient encore les nuances à l'infini.

Mais quelle que soit l'éloquence, dont chacun de ces genres est susceptible, on ne s'y élèvera, je le répète, au rang d'orateur, que par ses discours.

6°. « Voici un exemple qui prouve invinciblement, je crois, les principes que j'ai établis. Saint Augustin prêchait à Hyppone, à la place de l'évêque Valère : cet homme illustre dans l'église, aussi recommandable par la sincérité de sa pénitence et par la sainteté de sa vie que par son talent pour la parole, annonçait au peuple les grandes vérités de la religion d'une manière solide, touchante, et presque toujours efficace. La fête de saint Léonce, évêque d'Hyppone, étant proche, les habitants de cette ville, qui se livraient en ce jour à des excès d'intempérance, pensant honorer par la débauche les vertus d'un saint, murmuraient de ce qu'on voulait les empêcher de célébrer cette fête avec les réjouissances ordinaires. On sait combien le peuple tient à ces joies prophanes, qu'il croit consacrées par la piété. Saint Augustin entreprit de corriger cet abus, de faire renoncer le peuple d'Hyppone à un ancien usage, auquel il était fortement at-

» taché. Il épuisa toutes les ressources de son
 » éloquence , ordinairement victorieuse. Il
 » parla trois fois avec tout le feu et toute
 » l'onction dont il était capable, et ne réussit
 » que la troisième. Il ne fit d'abord qu'é-
 » branler ses auditeurs : dans son second
 » discours , il les toucha sans les changer ;
 » il désespérait de pouvoir réussir. Il fit ce-
 » pendant un nouvel effort ; et, revenant
 » pour la troisième fois à la charge , il em-
 » ploya avec tant d'art la douceur et la force ,
 » le sublime et le pathétique, qu'il obtint
 » ou plutôt qu'il arracha leur consentement
 » avec leurs larmes ; et ce succès est justement
 » regardé comme le triomphe de son élo-
 » quence. Il n'avait pas alors néanmoins de
 » plus grandes vérités à annoncer : mais il
 » avait à déterminer, dans une circonstance
 » précise , des volontés fortes et opiniâtres.
 » Il fallait alors , non pas simplement ins-
 » truire des hommes disposés à se laisser
 » instruire, mais, amener où il voulait des
 » cœurs obstinés, attachés par inclination
 » et par habitude à des divertissemens crimi-
 » nels qu'ils croyaient innocens. »

Le sage Rollin cite le même exemple dans
 son traité *de l'Éloquence de la chaire* : mais

ce n'est pas , comme M. l'abbé Auger, pour étayer un paradoxe, pour faire valoir des idées favorites; c'est uniquement pour prouver que le sublime et le pathétique, et non le genre orné et fleuri , produisent de grands effets sur les cœurs et sur les esprits ; que l'orateur chrétien ne doit songer à instruire et à plaire que pour toucher ; que tout discours qui laisse l'auditeur tranquille , qui ne le remue et ne l'agite point , qui ne va pas jusqu'à le troubler, l'abattre, le renverser, et à vaincre son opiniâtre résistance, quelque beau qu'il paraisse , n'est pas véritablement éloquent.

J'observe, en second lieu , que M. Rollin joint à son récit plusieurs circonstances remarquables , et que M. l'abbé Auger retranche du sien , parce qu'elles ne s'accordent pas avec son système. Les voici telles que Saint Augustin lui-même nous les a conservées (1).

L'évêque Valère avait résolu de supprimer les festins qu'on faisait dans l'église pour célébrer la fête de saint Léonce, et qui ne manquaient jamais de dégénérer en ivrogeries et en débauches. Tout le peuple d'Hyp-

(1) *Epist. XXIX, ad Alypium.*

pone murmurant de cette suppression, saint Augustin, qui n'était encore que prêtre, mais qui remplissait les fonctions de son évêque, entreprit de détruire cet usage abusif par la voie de la persuasion.

Dès le mercredi, veille de l'Ascension, il parla sur ce sujet, à l'occasion de l'évangile du jour, où l'on avoit lu ce passage (1) : *Ne donnez pas les choses saintes aux chiens; et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux.* Ce premier discours eut peu d'auditeurs, et beaucoup de contradicteurs dans ce petit nombre

Le jour suivant, fête de l'Ascension, l'orateur traita encore le même sujet dans une plus nombreuse assemblée, où l'on avoit lu l'évangile des marchands chassés du temple. Il la relut lui-même, et montra combien Jésus-Christ aurait eu plus de zèle pour bannir du temple des festins dissolus, qu'un commerce innocent par lui-même : il accompagna son discours de ses gémissemens et de toutes les marques de la vive douleur que lui causait la charité : et, après l'avoir interrompu par quelques prières, il recommença

(1) Math. 7, 6.

à parler avec toute la véhémence dont il était capable , leur représentant le péril commun des peuples , et des prêtres qui doivent rendre compte de leurs ames au chef des pasteurs.

L'onction de son discours arracha des larmes à tous ses auditeurs ; et il y mêla les siennes , qu'il ne put retenir. Ce ne fut point , dit saint Augustin , en pleurant sur eux que je les fis pleurer ; mais tandis que je parlais , leurs larmes prévinrent les miennes.

Le lendemain , qui était le jour du festin , il apprit que quelques-uns d'entre eux murmuraient encore , et disaient : de quoi s'avise-t-on maintenant ? ceux qui ont souffert jusqu'ici cette coutume , n'étaient-ils pas chrétiens ? Ne sachant donc quel nouveau ressort faire jouer pour achever leur correction , il se trouva fort embarrassé. Il avait pris la résolution de leur lire l'endroit du prophète Ézéchiél (1), où il est dit que la sentinelle est déchargée quand elle a annoncé le péril , et ensuite de secouer sur eux ses vêtemens et de se retirer. Mais il n'eut pas cette douleur ; et les murmureurs ne purent résister plus long - tems à une charité si vive et si éloquente.

(1) Ezech. 33, 9.

On voit , par ce récit , que saint Augustin ne prononça que deux discours , et non pas trois , comme l'assure M. l'abbé Auger ; qu'il ne se contenta pas d'abord d'instruire ses auditeurs , pour les amener enfin à son but et triompher de leur obstination dans une troisième attaque ; mais ce qui lui procura une pleine victoire , ce furent le sublime et le pathétique , les sentimens de douceur et de tendresse qu'il sut répandre également dans l'un et dans l'autre de ces deux discours.

D'ailleurs , pour faire sentir à quiconque veut être de bonne foi , que M. l'abbé Auger abuse de cet exemple , je n'ai besoin que d'une comparaison extrêmement simple et familière. Il s'agit d'abattre un rempart à coups de canons. Le premier boulet ne fait que l'ébranler ; le second lui fait perdre son assiette ; et le troisième le renverse. Cependant ce dernier n'a pas été lancé avec plus de force et d'impétuosité que les précédens ; mais ceux-ci avaient préparé l'effet qu'a produit enfin le troisième. L'application de cette comparaison se fait d'elle-même. Un premier discours dispose les esprits ; un second les remue puissamment ; un troisième les change et les conduit au but qu'on s'est proposé.

7°. « Ce n'est point par un esprit de singularité, mais par conviction, que j'ai adopté un système particulier sur l'éloquence. Je lisais Fléchier et Bossuet : je trouvais surtout dans Bossuet une éloquence pompeuse et magnifique, une foule d'idées sublimes, de sentimens élevés, d'images fortes et nobles ; j'y trouvais quelque chose de plus frappant que dans les plus belles harangues de Cicéron et de Démosthène, où je sentais néanmoins qu'il y avait plus de vraie éloquence, plus de tendresse qui gagne et qui séduit, plus de ces mouvemens vifs et rapides qui entraînent, qui forcent et qui subjuguent les volontés. J'ai donc examiné en quoi consistait véritablement l'éloquence, quel était le vrai but de l'éloquence proprement dite ; j'ai cru l'apercevoir, et je m'en suis expliqué tout simplement. »

Je suis persuadé que M. l'abbé Auger n'est pas du nombre de ces hommes à qui l'amour du paradoxe, l'envie de se distinguer par des opinions singulières, un secret orgueil, qui leur fait envisager avec une sorte de dédain tout ce qui ne part pas de leur propre génie, font abandonner les sages maximes

de l'antiquité et les routes qu'ont suivies tous les grands maîtres. Mais je vois qu'il s'est trop tôt livré à la satisfaction d'avoir fait une découverte intéressante, et que cette flatteuse erreur l'a empêché de faire usage de son jugement.

Quoi ! Bossuet a plus de pompe et de magnificence , plus d'idées sublimes , plus de sentimens élevés, plus d'images fortes et nobles, que Cicéron et Démosthène ; et cependant, selon lui , les harangues du grec et du romain ont plus de vraie éloquence que les discours de l'orateur français !

Mais comment la comparaison de ces trois illustres orateurs lui a-t-elle fait conclure que l'éloquence ne consiste qu'à déterminer les volontés *sur-le-champ* ? Je veux bien supposer avec lui que Cicéron et Démosthène ont plus souvent réussi à produire cet effet subit sur l'esprit et le cœur des peuples qui les écoutaient : qu'est-ce que cela prouve ? Que le grand Bossuet n'avait pas les mêmes sujets à traiter, et qu'il ne se trouvait pas dans les mêmes circonstances. Dans Athènes, sans doute , il aurait montré toutes les ressources de son vaste et puissant génie, comme Démosthène par ses Philippiques, ses Olyn-

thiennes , sa harangue sur la Couronne ; et dans Rome il aurait , comme Cicéron , fondroyé Catilina et tous ses complices , et obtenu , par les mêmes succès , le titre glorieux de père de la patrie.

8°. « J'ai été étonné , en lisant l'orateur » de Cicéron , d'y voir que mes principes » étaient les siens. »

Il se trompe , et il a mal vu. Cicéron , dans son *Orateur* , n'a jamais prétendu que l'essence , la nature de l'éloquence , fût seulement de déterminer les volontés sur-le-champ ; mais il la fait consister encore à instruire et à plaire. Le passage suivant n'est pas équivoque : *Erit eloquens is , qui ità dicet , ut probet , ut delestet , ut flectat*. Voilà les trois fonctions de l'orateur dans les trois genres d'éloquence qui y répondent. Lorsque Démosthène nous entraîne par la force de ses raisonnemens et par l'énergie de ses expressions , il est éloquent. Cicéron l'est aussi , lorsqu'il nous enchante par la majesté de son élocution et par l'harmonie inimitable de ses périodes. Massillon et Bossuet le sont encore , lorsqu'ils nous arrachent des pleurs et qu'ils nous terrassent par l'onction et la véhémence de leurs discours. Par

l'instruction, l'orateur éclaire l'esprit ; par l'agrément et les charmes de la diction, il se fraie une voie pour arriver au cœur ; et par le sublime, le pathétique, il dompte les passions et maîtrise les volontés ; mais, en maniant habilement ces divers ressorts, il est toujours également éloquent. Celui-là serait parfait, qui excellerait dans ces trois fonctions importantes. Mais, comme l'a dit Despréaux dans son Art poétique :

La nature, fertile en esprits excellens,
Sait entre les auteurs partager les talens ;

et toutes les productions de l'homme se res-
sentent de sa faiblesse.

§ III.

L'éloquence ne peut-elle régner que dans les genres délibératif et judiciaire, et exclut-elle le démonstratif ?

Le faux système que s'est fait M. l'abbé Auger sur la nature de l'éloquence, l'a encore induit en erreur sur cette matière. On sait que toutes les questions dans lesquelles la persuasion peut avoir lieu, ont été réduites par les rhéteurs à trois genres, dont le pre-

mier est le démonstratif; le second, le délibératif; et le troisième, le judiciaire. Mais, ayant défini l'éloquence, *l'art de déterminer sur-le-champ les volontés*, il a exclu de son ressort le genre démonstratif; et, s'il faut l'en croire, Cicéron lui-même n'a admis la division des trois genres que dans ses livres à Hérennius, qu'il avait composés étant fort jeune, et où il expose les sentimens des rhéteurs qui l'avaient précédé, plutôt qu'il n'expose les siens.

1°. « Je ne regarde comme éloquence ,
 » proprement dite , que celle qui est dans
 » les genres qu'on appelle *délibératif et ju-*
 » *diciaire* , parce qu'alors l'orateur entre-
 » prend de déterminer ses auditeurs dans
 » un tems précis , à faire ou à ne pas faire
 » une chose , à prononcer pour ou contre
 » quelqu'un. »

Il est inconcevable qu'un écrivain de ce mérite ait pu se faire illusion à lui-même jusqu'à ce point. C'est avec raison qu'il craint qu'on ne lui reproche de renverser toutes les idées reçues; car ni les anciens, ni les modernes, n'ont encore rien avancé de semblable.

Y a-t-il rien de plus certain, de mieux dé-

montré en éloquence, que l'existence du genre démonstratif, ainsi que du délibératif et du judiciaire ? Qui ne voit pas, ou, du moins, qui n'est pas en état de voir, pourvu qu'il veuille prendre la peine de réfléchir, qu'il est impossible de composer un discours de quelque étendue, sans louer ou blâmer, sans affirmer ou nier, et par conséquent sans être dans le genre démonstratif ? N'est-il pas évident que les trois genres se retrouvent presque dans tous les discours, et que, si l'un des trois y domine, les autres y entrent toujours au moins accessoirement ?

Si le système de M. l'abbé Auger était aussi vrai que nouveau, il faudrait nécessairement retrancher de la liste de nos orateurs les Bourdaloue, les Massillon, les Fléchier, les Fénelon, les Bossuet, et tous les grands hommes d'État, dont les discours roulent, pour la plupart, sur des matières du genre démonstratif.

2°. « Ainsi donc, ces discours ou ces » traités magnifiques, dans lesquels on raisonne sur les différentes manières de gouverner les peuples, sur les effets admirables de la nature, sur les causes de ces effets, » sur les vertus de l'homme et de ses vices,

» sur les qualités de son esprit et de son
 » cœur , sur son état présent et sa destinée
 » future , et sur d'autres matières impor-
 » tantes ; ces discours , dis-je , et ces traités
 » peuvent annoncer un écrivain habile , qui
 » sait user à propos des moyens les plus frap-
 » pans de l'éloquence ; mais ils ne font pas
 » l'orateur. »

Ce n'est pas là la doctrine de nos anciens rhéteurs ; et cette distinction subite entre *user à propos des puissans moyens de l'éloquence* et *être orateur*, n'est due qu'à la sagacité de de M. l'abbé Auger.

Cicéron fait dire à Marc-Antoine (1) , que le propre d'un homme très-éloquent est de s'exprimer sur une matière avec toutes les grâces et tous les ornemens convenables , et que c'est en quoi il diffère de l'homme disert, qui se borne au pur nécessaire (2) ; *M. Antonius ait , a se disertos visos esse multos , eloquentem autem neminem : disertus satis putat , dicere quæ oporteat ; ornatè autem dicere , proprium esse eloquentissimi*. Il ajoute (3) que les sentimens de surprise et d'admiration dans

(1) *De Orat.* n. 94

(2) Quintil. *Proem.* lib. VIII.

(3) Lib. III, *De Orat.* n. 53.

Les auditeurs, ne peuvent être que l'effet d'un discours orné et enrichi de ce que l'éloquence a de plus brillant, soit pour les pensées, soit pour les expressions : *quem stupefacti dicentem audiunt? . . . qui distinctè, qui explicatè, qui abundanter, qui illuminatè et rebus et verbis dicunt : id est, quod dico ornatè.*

Quintilien a adopté les mêmes maximes (1) : le plaisir, dit-il, aide à la persuasion ; on est tout disposé à croire ce qu'on trouve agréable : *multum ad fidem adjuvat audientis voluptas.*

Aussi l'éloquence est-elle ainsi nommée, suivant M. l'abbé Batteux (2), non à cause de l'invention et de la disposition qui en font néanmoins les parties solides, mais à cause de l'élocution, qui semble seule faire plus que tout le reste sur l'esprit de ceux qui écoutent.

3°. « Ces oraisons funèbres, où les morts » sont loués pour instruire les vivans, où » l'ame est élevée et transportée par la sublimité des pensées, par la noblesse des sentimens, par la grandeur des images, ne

(1) Lib. V, cap. 14.

(2) *Principes de la littér.* liv. IV, p. 55.

» constituent pas encore l'orateur tel que je
 » le conçois , quoiqu'on y emploie heureu-
 » sement les grands moyens de l'éloquence ,
 » ceux par lesquels on frappe l'imagination
 » et on enflamme le cœur. »

Je crains qu'on ne m'accuse d'imputer gratuitement à M. l'abbé Auger des opinions aussi extraordinaires. Le genre démonstratif est si peu conforme à ses idées sur l'éloquence , qu'il ne retrouve plus l'orateur ni dans Démosthène , prononçant l'éloge funèbre des héros athéniens qui étaient restés sur le champ de bataille à Chéronée , ni dans Fléchier , lorsqu'il célèbre les vertus , les talens militaires et les exploits glorieux de Turenne , ni dans Bossuet , lorsque , dans l'oraison funèbre du grand Condé , il s'élève à toute la hauteur de son sujet par tout ce que l'éloquence a de plus majestueux et de plus sublime. Ce n'est point là l'orateur tel qu'il le conçoit : à la bonne heure ; et d'après les principes qu'il a posés , on est assez porté à l'en croire sur sa parole : mais c'est l'orateur , le vrai modèle de l'art , tel que le concevront toujours tous ceux qui n'ont pas son intelligence , et qui ne voient point par ses yeux.

4°. « Le panégyriste se propose , il est vrai ,
 » dans ces éloges , et doit se proposer de dé-
 » terminer les hommes à la vertu par les ta-
 » bleaux nobles et touchans qu'il expose à
 » leurs yeux ; mais cette détermination n'é-
 » tant point assez précise ni assez marquée ,
 » n'est point celle qui me paraît constituer la
 » véritable éloquence. »

Si je disais à M. l'abbé Auger : « puisque ,
 » dans l'oraison funèbre de Condé ou de
 » Turenne , vous ne découvrez pas la véri-
 » table éloquence , c'est donc la fausse que
 » vous y trouvez ? car il n'y a pas de milieu
 » entre le vrai et le faux. Décidez-vous pour
 » l'un ou pour l'autre. » Il n'oserait très-cer-
 tainement me répondre qu'il n'y voit que de
 la fausse éloquence ; une pareille assertion
 serait trop ridicule et révolterait tous les
 bons esprits. Il se contenterait de me dire que
 c'est bien une sorte d'éloquence qui règne dans
 le chef-d'œuvre de l'immortel Bossuet , mais
 que ce n'est pas néanmoins *l'éloquence pro-*
prement dite : « Expliquez-moi donc , lui ré-
 » pliquerais-je , non ce que vous entendez
 » vous-même par l'éloquence proprement
 » dite , qui n'est , sans doute , que *l'art de*
 » *déterminer sur-le-champ les volontés* , mais

» ce qu'entendent tous les rhéteurs anciens
 » et modernes, et tous ceux qui ignorent
 » encore votre distinction? » *hoc opus, hic labor*
est : je ne doute pas que son embarras , pour
 me satisfaire , ne le réduisît au silence.

Allons plus loin. Tout les beaux-arts ont
 leur essence , leur nature particulière ; et,
 quant à ce point, ils doivent se ressembler ;
 de manière que ce qui sera vrai de l'élo-
 quence, le sera aussi de tous les autres arts.
 Or, « apprenez-moi , lui dirais-je encore , ce
 » que c'est que la poésie, la peinture, la
 » musique, la danse, l'architecture, *proprie-*
ment dite ? » je le défie de m'en donner
 d'autre distinction que celle qui est produite
 par la différence du génie des artistes et du
 mérite de l'exécution , ou par la diversité
 même des genres et des espèces qui fixent les
 limites de tous les arts.

Prenons par exemple la poésie, celui de
 tous qui a le plus d'étendue , et dans lequel
 le caractère propre de l'écrivain se fait peut-
 être le mieux sentir.

Elle est narrative , descriptive , lyrique ,
 dramatique , et didactique.

Ce sont cinq genres différens, dont chacun
 a sa marche, son ton, ses couleurs, son objet ;

mais qui cependant ne sont pas tellement séparés les uns des autres , que , comme dans l'art oratoire , les genres démonstratif , délibératif et judiciaire , ils ne se confondent souvent et ne se dirigent par les mêmes principes.

Les mêmes variations et les mêmes mélanges ont aussi lieu dans les différentes espèces qui sont comprises dans ces cinq genres de la poésie.

Ainsi , quoique le poème dramatique ait ses règles générales qui conviennent également à la tragédie , à la comédie , à l'opéra et à la pastorale , néanmoins chacune des espèces de ce genre a non - seulement ses principes particuliers , mais se rapproche encore plus ou moins des autres par les personnages , par les mœurs et par le langage.

Cela n'empêche pas que la poésie ne conserve toujours son essence , de quelque manière qu'elle procède dans sa marche , sur quelques sujets qu'elle s'exerce , quels que puissent être ses tons , ses couleurs , son pinceau , et qu'il ne soit très-vrai que jamais on ne distinguera un poème d'un autre poème autrement que par le caractère distinctif des genres et des espèces , et par la diversité des

talens poétiques des écrivains, ainsi que je viens de le dire de l'éloquence.

J'opposerai maintenant à M. l'abbé Auger une autorité qu'il ne récusera certainement pas ; c'est celle de M. de Voltaire (1).

Selon lui, Cicéron ne parle du genre démonstratif que dans ses livres à Hérennius, et il le rejette dans tous ses autres ouvrages de rhétorique, comme n'étant pas un genre d'éloquence proprement dite, comme servant à former l'orateur plutôt qu'il ne le constitue.

L'illustre auteur de l'article *Eloquence*, dans l'Encyclopédie, semble insinuer le contraire. *Cicéron*, dit-il, *après avoir donné les exemples dans ses harangues, donna les préceptes dans son livre de l'orateur ; il suit presque toute la méthode d'Aristote, et l'explique avec le style de Platon.*

Or, que distingua dans l'éloquence cet Aristote ; que suivit le rhéteur romain, et dont tous les préceptes respirent la justesse éclairée d'un philosophe et la politesse d'un Athénien ? Il distingua les trois genres, le délibératif, le démonstratif et le judiciaire. Dans

(1) *Encyclop. au mot Eloquence.*

le délibératif, il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent à prendre un parti sur la guerre et sur la paix, sur l'administration publique, etc. ; dans le démonstratif, de faire voir ce qui est digne de louange ou de blâme ; dans le judiciaire, de persuader, d'absoudre ou de condamner, etc.

« Qu'importe, me dira M. l'abbé Auger, qu'Aristote et Cicéron aient admis cette distinction ? Il n'en est pas moins vrai, que l'éloquence, proprement dite, exclut entièrement le genre démonstratif ; et que ces discours ou ces traités magnifiques dans lesquels on raisonne sur différens sujets, ces oraisons funèbres où on loue les morts pour instruire les vivans, ne constituent pas l'orateur. »

C'est encore M. de Voltaire lui-même qui me fournira la réponse. Après avoir caractérisé les trois genres d'éloquence, le simple, le sublime et le tempéré, il ajoute : *La grande éloquence n'a guère pu, en France, être connue au barreau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs comme dans Athènes, dans Rome, et comme aujourd'hui dans Londres, et n'a point pour objet de grands intérêts publics : elle s'est réfugiée dans les oraisons funèbres.*

5°. « Les sermons , chez nous , quoiqu'ils » soient susceptibles des plus grandes figures , » des idées les plus sublimes , des mouve- » mens les plus animés par l'importance des » objets qu'ils traitent et des vérités qu'ils an- » noncent , n'appartiennent à l'éloquence , » telle que je la définis , qu'autant que le » prédicateur a pour but quelquefois non- » seulement d'instruire ses auditeurs , mais » de changer *actuellement* la volonté du pé- » cheur , de le déterminer au bien , en le fai- » sant renoncer au mal. »

Ils n'appartiennent que sous cet aspect à l'éloquence , *telle que la définit* M. l'abbé Auger ; on ne peut le nier : mais ils sont du domaine de l'éloquence , telle que la définissent tous les autres rhéteurs ; cela n'est pas moins incontestable.

Comme il est ici question de l'éloquence de la chaire , ce sont les principes de saint Augustin que je me contenterai de citer (1) , et assurément cette autorité en vaut bien une autre. Or , selon ce docteur de l'Église (2) , les devoirs de l'orateur chrétien sont d'ins-

(1) *De Doct. Christ.*

(2) N. 30.

truire, de plaire et d'étonner, ou, ce qui signifie la même chose, la fin de la prédication est que la vérité soit connue, qu'elle soit écoutée avec plaisir, et qu'elle touche : *ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat* (1).

Il veut que, pour instruire; l'orateur s'attache principalement à la clarté, et que tout y contribue; l'ordre, les pensées; l'expression, la prononciation. Il exige (2) que, pour plaire, il fasse servir l'éloquence humaine à la parole de Dieu, et que, comme la vérité toute nue, touche peu de personnes, il ait égard à la délicatesse de ses auditeurs (3), et donne quelque chose à leur goût, pour les engager, par cette espèce d'appas innocent, à en savourer plus volontiers la sainte douceur, et à en pratiquer fidèlement les salutaires leçons. Mais il recommande surtout (4) qu'après avoir éclairé, convaincu leur esprit des vérités qu'il leur annonce, et avoir flatté, séduit, captivé leur imagination par tous les charmes de la pa-

(1) N. 61.

(2) *Ibid.*

(3) N. 55.

(4) N. 62.

role , il s'efforce de leur faire embrasser fortement les maximes évangéliques.

Voilà donc l'éloquence présentée dans toute son étendue , et non restreinte à *l'art de changer actuellement les volontés* : voilà le genre démonstratif aussi clairement et énergiquement caractérisé , que le délibératif et le judiciaire , par les trois fonctions que doit remplir l'orateur chrétien ; et voilà enfin les sermons soumis à l'empire de la véritable éloquence , dans les endroits même qui sont entièrement du ressort de ce même genre démonstratif , que M. l'abbé Auger s'obstine à vouloir proscrire.

§ IV.

A qui les Grecs ont-ils donné les noms d'orateur , de philosophe et de sophiste ? et l'art de bien dire peut-il être séparé de l'art de bien penser ?

D'APRÈS la définition que M. l'abbé Auger a donné de l'éloquence , il est facile de résoudre ce problème ; et l'on peut dire que , pour mériter le nom d'orateur , il faut savoir déterminer sur-le-champ les volontés , puisque ce n'est que dans cette détermination

subite que consiste l'éloquence proprement dite.

Entendons - le s'expliquer lui - même sur cette matière.

1.^o « Les Grecs, et surtout les Athéniens, »
 » qui certainement connaissaient la nature »
 » et le vrai but de l'éloquence, étaient si »
 » convaincus de la vérité des principes que »
 » je viens d'établir, qu'ils n'appelaient ora- »
 » teurs que ceux qui, comme Eschine et »
 » Démosthène, entreprenaient de détermi- »
 » ner le peuple sur-le-champ dans des occa- »
 » sions importantes. »

J'ai déjà prouvé que jamais les anciens rhéteurs n'avaient renfermé l'éloquence dans ces étroites limites : je crois qu'il se trompe encore dans cette nouvelle assertion. Eschine et Démosthène étaient ordinairement animés par de puissans intérêts ; c'était à la gloire et à la prospérité de leur patrie, qu'ils rapportaient leurs discours. Rivaux l'un de l'autre, et jaloux de la domination à laquelle ils ne pouvaient parvenir que par les charmes de la parole, ils se proposaient également, sans doute, d'entraîner les esprits de leurs concitoyens, de subjuguier leurs volontés ;

et comme la plupart de leurs harangues, travaillées avec un soin extrême, et prononcées avec toute la chaleur, toute la véhémence dont ils étaient capables, étaient des chefs-d'œuvres, il n'est pas étonnant que ceux qui couraient la même carrière, fussent appréciés d'après eux et honorés du nom d'orateurs, selon qu'ils approchaient plus ou moins de ces grands modèles.

C'est ainsi que nous jugeons nous-mêmes tous les jours du mérite de nos écrivains dans les divers genres de la littérature et des arts. Faut-il, par exemple, assigner à nos poètes le rang qu'ils doivent occuper sur notre parnasse ? Nous les comparons, dans l'apologue, avec Ésope, Phèdre et La fontaine; dans la poésie bucolique, avec Théocrite, Moschus, Bion, Racan, Segrais et Deshoulières; dans l'épopée, avec Homère et Virgile; dans la poésie lyrique, avec Pindare, Horace, Malherbe et Rousseau; dans la tragédie, avec Sophocle, Euripide, Corneille, Racine, Crébillon et Voltaire; dans la comédie, avec Plaute, Térence et Molière; et dans la poésie didactique, avec Horace, Vida, Pope et Boileau. Les ouvrages de ces grands hommes sont devenus

la règle de nos jugemens, puisqu'ils touchent de plus près à la perfection.

Mais les Athéniens, en prononçant sur le mérite de leurs orateurs par la comparaison qu'ils en faisaient avec Eschine et Démosthène, n'envisageaient pas uniquement l'objet et la fin de leurs harangues ; ils mettaient encore, dans la balance, toutes les qualités de l'esprit et du cœur, et même tous les talens extérieurs, qui les rendaient dignes d'obtenir les mêmes honneurs.

2.^o « Les autres étaient appelés philosophes » ou sophistes, quoiqu'ils composassent et » débitassent des discours sur toutes sortes » de sujets physiques, moraux et politiques. »

M. l'abbé Auger paraît avoir entièrement oublié ce que Cicéron, Quintilien, et, de nos jours, M. d'Aguesseau, nous apprennent ; je veux dire que l'étude de la morale et celle de l'éloquence sont nées en même tems ; que leur union est aussi ancienne dans le monde que celle de la pensée et de la parole ; qu'on ne séparait pas autrefois ces deux sciences, qui, par leur nature, sont inséparables ; que le philosophe et l'orateur possédaient en commun l'empire de la sagesse ;

qu'ils entretenaient un heureux commerce , une parfaite intelligence entre l'art de bien penser et celui de bien parler ; que l'on n'avait pas encore imaginé cette distinction injurieuse aux orateurs, ce divorce funeste à l'éloquence, de l'esprit et de la raison, des expressions et des sentimens, de l'orateur et du philosophe. *Vim dicendi*, dit Cicéron, *veteres Græci sapientiam nominabant* (1).

Quintilien démontre cette union de l'éloquence et de la sagesse par des argumens invincibles. « Je ne veux pas seulement , » dit-il , que l'orateur soit homme de bien ; » je prétends qu'il n'y a que l'homme de bien » qui puisse être orateur (2). » Aussi, d'après Caton, définit-il l'orateur : *vir bonus, dicendi peritus*.

Mais, à ce sujet, entendons l'illustre chancelier d'Aguesseau (3). « Ce fut dans » ce premier âge de l'éloquence que la » Grèce vit autrefois le plus grand de ses » orateurs jeter les fondemens de l'empire » de la parole sur la connaissance de l'homme » et sur les principes de la morale. » Il peign

(1) *De Orat.* lib. III.

(2) *De l'Inst. de l'Orat.* liv. XII, chap. 1.

(3) *De la Connaissance de l'homme*, 2^e dist.

ensuite les talens et les triomphes de Démosthène, dont les défauts même étaient cachés dans l'éclat de ses vertus ; et il ajoute : « D'où
 » sont sortis ces effets surprenans d'une élo-
 » quence plus qu'humaine ? Quelle est la
 » source de tant de prodiges, dont le simple
 » récit fait encore, après tant de siècles,
 » l'objet de notre admiration ? Ce ne sont
 » point des armes préparées dans l'école
 » d'un déclamateur ; ces foudres, ces éclairs,
 » qui font trembler les rois sur leur trône,
 » sont formés dans une région supérieure.
 » C'est dans le sein de la sagesse qu'il avait
 » puisé cette politique hardie et généreuse,
 » cette liberté constante et intrépide, cet
 » amour invincible de la patrie : c'est dans
 » l'étude de la morale qu'il avait reçu des
 » mains de la raison même cet empire ab-
 » solu, cette puissance souveraine sur l'ame
 » de ses auditeurs. Il a fallu un Platon pour
 » former un Démosthène, afin que le plus
 » grand des orateurs fît hommage de toute
 » sa réputation au plus grand des philo-
 » sophes. »

Cicéron lui-même apprit à fond la philosophie, et il eut pour maîtres en ce genre les plus savans hommes de son tems. Aussi té-

moigne-t-il en plusieurs endroits de ses ouvrages que cette étude lui servit infiniment plus, pour devenir orateur, que celle de la rhétorique (1) : *Ego fateor, me oratorem, si modò sim, aut etiam quicumque sim, non ex rhetorum officinis, sed ex acadèmicè spatiis extitisse.*

L'art de bien dire ne se dégrada chez les Grecs que parce que des âmes vénales imaginèrent que le langage avait son éloquence, indépendamment de la justesse des idées et de la grandeur des sentimens. On inventa des règles pour apprendre à protéger le vice ; et voici comment s'introduisit insensiblement cet abus, suivant Villefore (2), homme médiocre comme traducteur et comme écrivain, mais savant estimable par ses recherches et son érudition.

Dans ces tems où l'éloquence était si florissante et si universellement admirée, les plus célèbres orateurs étaient élevés aux premiers emplois de la république, mais tous ne pouvant y être admis, plusieurs d'entre eux se consacrèrent à la vie privée, et s'at-

(1) *Orat.* n. 12.

(2) *Entret. de Cicér. sur les orat. illustres.* Préf. p. 22 et suiv.

tachèrent uniquement à l'étude des mœurs ou des merveilles de la nature. Ces paisibles exercices furent goûtés par le plus grand nombre de ces philosophes qui n'avaient ni capacité pour les affaires ni aptitude pour l'étude de la sagesse.

Ainsi, trop bornés pour embrasser sous un seul principe cette multiplicité de connaissances qui toutes se rapportent à la sagesse, ils les divisèrent en différentes parties, et chacun cultiva et professa celle qui convenait à son caprice ou à ses vues.

Gorgias, Protagoras et leurs semblables s'érigèrent en docteurs de style, et enseignèrent à choisir et à placer les mots, à bien construire les phrases et à semer les figures dans le discours. A la solidité des raisonnemens ils substituèrent un langage flatteur et séduisant, et cet art devint le partage des rhéteurs, qui firent un trafic infâme de leur éloquence, et se dévouèrent indifféremment à la défense du mensonge et de la vérité.

Socrate fut le premier qui s'éleva avec force contre cet usage abusif et mercenaire qu'on faisait du talent de la parole, et, pour détruire la réputation des sophistes et des rhéteurs, il méprisa hautement une science uni-

quement renfermée dans les artifices et les ornemens du langage; de sorte que, contre son intention, il fut cause que l'éloquence n'étant plus envisagée sous le même aspect qu'auparavant, on sépara l'art de bien penser et l'art de bien parler : *hoc commune nomen eripuit Socrates* (1). Mais jusqu'alors les anciens Grecs les avaient toujours réunis : *veteres, usque ad Socratem, omnem omnium rerum, quæ ad mores hominum, quæ ad vitam, quæ ad rempublicam pertinebant, cognitionem et scientiam cum disendi ratione jungebant* (2).

Les orateurs, conclut Cicéron, ayant donc été de cette manière séparés du nombre des sages par les disciples de Socrate et par ceux qui vinrent ensuite, ceux-ci s'accoutumèrent à mépriser l'éloquence qu'ils confondirent avec la science du langage; et les orateurs, à leur tour, méprisèrent les philosophes, en sorte qu'ils n'eurent plus rien de commun entre eux que ce qu'ils empruntèrent les uns des autres : au lieu que, s'ils fussent demeurés toujours unis, ils puiseraient encore dans la même source de la sagesse; et l'on n'aurait

(1) Cic. *De Orat.* lib. III.

(2) *Ibid.*

point imaginé de différence entre l'homme qui pense juste et celui qui parle bien : *Postea dissociati disertis à doctis, et deinceps à socraticis, item omnibus, philosophi eloquentiam despexerunt, oratores sapientiam, neque quidquam ex alterius parte tetigerunt nisi quod illi ab his, aut ab illis hi mutuarentur, ex quo promiscuè haurirent, si manere in pristina communione voluissent* (1).

§ V.

Si les lieux communs ne sont d'aucun usage en éloquence ?

On serait peut-être fondé à faire un reproche aux rhéteurs de l'antiquité d'avoir attaché trop d'importance à ce que nous appelons *lieux communs* ; ils ont prétendu mener le génie comme par la main, et, pour faciliter aux orateurs les moyens de se servir à leur gré de toutes les richesses qui sont l'objet de l'invention, ils se sont plu à distribuer par ordre tous les aspects, tant intérieurs qu'extérieurs, sous lesquels il est possible d'envisager un sujet, une cause.

Ils entendaient par *aspects intérieurs* ceux

(1) *De Orat.* n. 12.

qui tiennent au sujet même, ou comme causes, ou comme effets, ou comme parties, ou comme rapports, ou comme circonstances, et par *aspects extérieurs* ceux qui sont pris hors de la cause, tels que la loi, les titres, la renommée, la question, les témoins.

Tous les livres de rhétorique que nous ont transmis les anciens sont remplis de détails sur cette matière.

Nous tombons aujourd'hui dans un autre excès; et, s'il faut en croire nos beaux esprits, les lieux communs ne sont qu'un vain attirail en éloquence. « Afin d'éviter les inutilités, dit le P. Papon dans son *Art du poète et de l'orateur*, j'ai supprimé les lieux communs consacrés par les préjugés et rejetés heureusement par le génie (2). »

Je dis au contraire que tous nos grands orateurs font usage de ce secours que l'art leur présente; que ceux même qui affectent de le dédaigner y puisent souvent, sans le savoir, ce qu'ils ont de plus beau, et qu'enfin c'est le besoin, et non le préjugé, qui consacre les lieux communs.

(1) Préf. p. 11.

Quelques exemples suffiront pour le démontrer.

M. Fléchier, dans son Oraison funèbre de M. de Turenne, veut persuader à ses auditeurs que son héros posséda toutes les qualités d'un grand général ; c'est de la définition d'une armée qu'il tire un de ses plus forts argumens.

« Qu'est-ce qu'une armée ? c'est un corps
» animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir
» pour la défense de la patrie ; c'est une
» troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef dont ils ne
» savent pas les intentions ; c'est une multitude d'ames pour la plupart viles et mercenaires qui, sans songer à leur propre
» réputation, travaillent à celle des rois et des conquérans ; c'est un assemblage confus de libertins qu'il faut assujettir à l'obéissance, de lâches qu'il faut mener au
» combat (1). »

La conséquence, qui est l'objet de l'orateur, résulte nécessairement de cette définition qui, comme on voit, est bien différente

(1) Si M. Fléchier eût vécu de nos jours, il aurait tenu sans doute un langage bien différent.

de la définition philosophique. Celle-ci est sèche, du ton le plus simple; elle se contente d'exposer clairement et en peu de mots la nature d'une chose. Celle-là au contraire est ornée, fleurie, elle peint son objet sous des couleurs brillantes, en même tems qu'elle en fait connaître en détail toutes les parties.

Mais plus ce lieu commun est propre à embellir un discours, plus l'orateur doit l'employer avec sobriété; et c'est à quoi doit se borner toute son attention.

Le même orateur, après avoir montré quelle fut l'éducation militaire de M. de Turenne, avance cette proposition générale, que *son esprit et son cœur agirent alors dans toute leur étendue*; et pour la mettre dans tout son jour, il a recours à l'énumération:

« Soit qu'il fallût préparer les affaires ou
 » les décider, chercher la victoire avec ar-
 » deur ou l'attendre avec patience; soit
 » qu'il fallût prévenir les desseins des en-
 » nemis par la hardiesse, ou dissiper les
 » craintes et les jalousies des alliés par la
 » prudence; soit qu'il fallût se modérer dans
 » les prospérités, ou se soutenir dans les
 » malheurs de la guerre, son ame fut tou-
 » jours égale. Il ne fit que changer de vertus

» quand la fortune changeait de face : heu-
 » reux sans orgueil, malheureux avec di-
 » gnité, et presque aussi admirable, lors-
 » qu'avec jugement et avec fierté il sauvait
 » le reste des troupes battues à Mariendal,
 » que lorsqu'il battait lui-même les Impé-
 » riaux et les Bavares, et qu'avec des troupes
 » triomphantes il forçait toute l'Allemagne
 » à demander la paix à la France. »

Dans l'énumération, « *les pensées*, dit
 » M. l'abbé Batteux, tombent, sinon comme
 » la foudre, dont elles n'ont ni la force ni
 » l'éclat, du moins comme la grêle, qui ne
 » terrasse pas le voyageur, mais qui le con-
 » traint de céder et de chercher un abri. Il
 » y a des orateurs parmi les modernes,
 » ajoute-t-il, qui doivent presque toute leur
 » réputation à ce lieu commun. »

Je n'extraierai plus qu'un passage de la
 même oraison funèbre ; c'est une définition
 de la valeur par les contraires.

L'orateur vient de dire que le courage de
 M. de Turenne, qui n'agissait qu'avec peine
 dans les malheurs de sa patrie, sembla s'é-
 chauffer dans les guerres étrangères, et qu'a-
 lors l'on vit redoubler sa valeur. Ce mot fait
 maître la définition.

« N'entendez pas par ce mot, messieurs,
» une hardiesse vaine, indiscrète, emportée,
» qui cherche le danger pour le danger même,
» qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour
» but que la réputation et les vains applau-
» dissemens des hommes. »

En montrant d'abord ce que la valeur n'est pas, l'orateur met en action l'esprit de ceux qui l'écoutent, et les force, pour ainsi dire, à chercher eux-mêmes les traits caractéristiques qui la distinguent de la témérité. D'ailleurs cette première description servira d'ombre à celle qui suit.

« Je parle d'une hardiesse sage et réglée
» qui s'anime à la vue des ennemis; qui,
» dans le péril même, pourvoit à tout et
» prend tous ses avantages, mais qui se me-
» sure avec ses forces; qui entreprend les
» choses difficiles et ne tente pas les impos-
» sibles; qui n'abandonne rien au hasard de
» ce qui peut être conduit par la vertu; ca-
» pable enfin de tout oser, quand le conseil
» est inutile, et prête à mourir dans la vic-
» toire, ou à survivre à son malheur en ac-
» complissant ses devoirs. »

Une analyse suivie de cette oraison funèbre (et j'en dis autant de tous les chefs-

d'œuvres de l'éloquence) m'y ferait découvrir des exemples de tous les lieux communs.

Je sais que souvent, en parlant des discours de nos orateurs, on dit d'un ton dédaigneux et méprisant, *qu'ils ne sont remplis que de lieux communs* ; mais ce langage si ordinaire ne signifie autre chose, sinon qu'on n'y trouve que des *choses communes*, ou que les lieux communs qu'on y a fait entrer, sont en trop grand nombre ou déplacés ; car ce sont là les deux défauts qui peuvent les rendre ridicules. Leur multiplicité, quand elle est excessive, annonce de l'affectation, et l'affectation est vicieuse en tout genre. On n'en serait pas moins choqué, s'ils n'étaient pas mis en leur place, puisqu'alors ils donneraient nécessairement au discours un air de déclamation, l'un des vices les plus contraires au goût de la saine éloquence, et qu'aucune beauté ne peut racheter.

Fin du tome IV de Littérature.

TABLE DES MÉMOIRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

<i>Sur la philosophie des Asiatiques, par</i> <i>M. Jones. Trad.</i>	<i>Page :</i>
<i>Sur la manière d'écrire et de lire la vie</i> <i>des grands hommes, par M. de Maupertuis.</i>	<i>18</i>
<i>Discours sur les talens du littérateur, par</i> <i>M. de Catt.</i>	<i>31</i>
<i>Analyse de la notion du goût, par M. Formey.</i>	<i>43</i>
<i>Le peuple est-il juge compétent de l'élo-</i> <i>quence? par M. Bitaubé.</i>	<i>67</i>
<i>Distinctions entre ce qu'on appelle sens</i> <i>commun, jugement, goût, sentiment, es-</i> <i>prit, imagination, génie, talent ; courtes</i> <i>réflexions sur l'éloquence, le style, les</i> <i>traductions, par M. Secondat.</i>	<i>100</i>

- Des traductions, par M. l'abbé Gédoyen.* 112
- Sur nos premiers traducteurs français; avec
un essai de bibliothèque française, par
M. Falconnet.* 147
- Sur le changement et la corruption de divers
noms propres, par M. Benzelsstierna.
Trad.* 163
- Sur les pertes en littérature; moyen de les
réparer, proposé au comte Jean-Marie
Mazzuchelli, par Dominique - Marie
Manni. Trad.* 168
- Relation abrégée d'un voyage littéraire au
Levant, par M. Sévin.* 178
- Mémoire sur cette question : La langue
d'un peuple, quel qu'il soit, est-elle
plutôt propre à la poésie qu'à la prose?
par M. Thiébault.* 198
- Sur la nécessité d'instruire les sourds-muets
de naissance, et sur les premiers moyens
de communication avec ces infortunés,
par M. Sicard.* 240
- Sur la différence des langues, par M. l'abbé
Dénina.* 275
- Pourquoi la langue française est-elle chaste,*

(400)

et que la langue latine ne l'est pas , par
M. le président Hénault. 314

Sur quelques paradoxes en éloquence , par
M. Borrelly. 330

**Fin de la Table du tome IV des Mémoires
sur la Littérature.**

814

